

Franz Bartelt
Le bar
des habitudes



folio

FRANZ BARTELT

LE BAR
DES HABITUDES

nouvelles

nrf

GALLIMARD

Le bar des habitudes

C'était troublant. Depuis quinze ans, le café des Marronniers n'avait jamais de nouveaux clients. L'établissement fonctionnait avec trois douzaines de buveurs dont les présences s'échelonnaient de l'ouverture à la fermeture, avec une pointe en fin d'après-midi. Balmont était le client du matin. Au comptoir. À l'angle, derrière la vitrine, un espace d'un demi-mètre carré, où il déployait le journal. C'était sa place, quand il descendait du bus. Il buvait un café crème avec deux sucres. Depuis quinze ans, cinq jours sur sept, avant de rejoindre la quincaillerie où il faisait carrière, il buvait son café crème avec deux sucres en lisant le journal, dans l'angle, derrière la vitrine, tournant le dos à la rue. Tous les jours, la même chose.

Ce matin, à sa place, il y avait un type, qu'il n'avait jamais vu. Il pensa à une erreur du hasard. Les choses de l'univers sont organisées, mais de loin en loin un cheveu peut les dérégler pendant quelques minutes. Les horoscopes en savent plus long que nous dans ce domaine. Il se résigna à boire son café, dos à la salle, vide à cette heure.

D'habitude, quand il avait terminé sa tasse de café, replié le journal, une vieille femme du nom d'Adèle poussait la porte et s'installait à la deuxième table de la rangée, à droite, et commandait un vin de Moselle. Balmont n'en savait pas plus, car la voix d'Adèle commandant son blanc de Moselle était pour lui le signal du départ. Il saluait alors d'un coup de tête et s'en allait sans prononcer une parole.

Le patron connaissait ses gens, ce que les uns et les autres buvaient, mais il attendait toujours qu'on lui passe commande. C'était son habitude. Tout le monde a des habitudes. Balmont, dit Sardine, en avait peut-être plus que n'importe qui. Le patron s'en fit la remarque lorsqu'il vit que la place de ce dernier était occupée par ce type que personne n'avait jamais vu dans le quartier, peut-être un représentant de commerce. Quand il avait vu Balmont apparaître, il s'était senti gêné de ne pas avoir su interdire le territoire d'un client fidèle. Par

réflexe, pour se racheter, pour faire diversion, il avait tiré le café crème avant que Balmont se fût accoudé à un autre endroit du bar. En se tordant devant le percolateur, il lui avait même lancé un vibrant : « Ça va, ce matin, monsieur Balmont ? » qui intrigua le monsieur Balmont en question, lequel hocha la tête en signe d'assentiment.

À vrai dire, Balmont était sonné. En moins de cinq secondes, une partie de son univers s'était effondrée. Sa place était prise, le patron lui servait un café crème qu'il n'avait pas commandé tout en l'accueillant d'une voix tonitruante. Il regarda autour de lui. Tout avait l'air normal. Comme d'habitude, aurait-il été tenté de dire. Il coula un regard vers la gauche. Le type était enfoui dans le journal déplié, qu'il tenait à bout de bras. Il ne l'avait jamais vu. C'était du passage. Demain, il serait loin. Le monde reprendrait son ordre naturel.

D'ordinaire, le patron n'était pas bavard. C'était un gros homme en maillot de corps bleu. Il ne prononçait pas vingt-cinq paroles à la journée. Pourquoi aujourd'hui se campait-il en face de Balmont ? Pourquoi claquait-il des dents ? Balmont ne savait pas quoi faire de lui-même. Tout en tournant sa cuillère dans la tasse, il laissait errer son regard devant lui, dans ce qui aurait été le vide s'il n'y avait eu le maillot de corps bleu. À cette heure, buvant son café crème, il avait l'habitude de lire le journal.

« Il y a longtemps que je voulais vous poser une question, monsieur Balmont, dit le patron avec un air d'empoté. Je peux ?

— Je vous en prie, murmura Balmont.

— Je voulais vous demander pourquoi tout le monde vous appelle Sardine ? »

Il avait eu quinze ans pour s'inquiéter de cela. Mais c'était ce matin qu'il se décidait à satisfaire sa curiosité, profitant de cette relative désorganisation de son comptoir.

Balmont ne savait pas pourquoi on l'appelait Sardine. C'était un surnom qui remontait à son enfance. Il s'était lui aussi posé la question de l'origine de ce surnom. Mais ses parents, ses grands-parents, personne ne connaissait la réponse.

Il avait été surnommé Sardine par la force des choses, tout petit, peut-être dès sa naissance, et ça lui était resté, sans malice, sans motif, par habitude.

« On ne vous appelle jamais Balmont, continuait le patron.

— Presque jamais, c'est vrai, dit Balmont.

— Toujours Sardine.

— C'est aussi bien », dit Balmont.

Pendant un moment, il avait espéré que le type s'en irait rapidement. Ou même seulement qu'il replierait le journal, le mettant à sa disposition. Il n'y avait jamais rien d'intéressant dans le journal. Dans cette province, il s'en passait autant qu'ailleurs, mais le journal n'en parlait jamais. La vie locale ne méritait pas d'être rapportée, sauf le sport, les clubs du troisième âge, les manœuvres des pompiers, la rentrée scolaire. Tous les ans, les mêmes articles, les mêmes nouvelles, à la même date, dans le même style. Comme le patron, comme la vieille Adèle, comme les autres clients du bar, Balmont ne lisait le journal que pour vérifier que la vie s'écoulait sans heurts, sans accidents, dans l'habitude, dans la routine. Au fond, c'était rassurant. Il y a un plaisir tranquille de se conforter jour après jour à l'idée que rien ne change, et que nous ne changeons pas non plus. À force, on peut s'aventurer à croire à un genre d'immortalité du quotidien. Si rien n'arrive, rien de mal ne peut arriver. Calcul élémentaire.

Le café crème avait le même goût que d'habitude, mais de le boire à une place différente faisait venir à l'esprit de Balmont des pensées qui ne l'effleuraient pas les autres jours. D'habitude, le journal l'occupait. Ce matin, d'un coup, sans y avoir été préparé, sans même en avoir été prévenu, il était livré à lui-même. Il eut l'intuition que ce n'était pas une journée comme les autres et que l'enchaînement des gestes, des tâches, s'en trouverait perturbé jusqu'au soir, ce qui pourrait peut-être aussi influencer sur le cours de la journée du lendemain, laquelle induirait un gauchissement de la semaine, avec des conséquences sur le samedi, et peut-être également sur le dimanche. Il se laissait flotter dans cette rêverie inquiète. Rien ne lui interdisait non plus d'estimer que le type reviendrait

les jours suivants. Toujours, peut-être. Il avait une tête opiniâtre. Le genre qui dénonce une longue pratique de l'incrustation et un mépris total des cultures locales. Il portait haut les épaules et bas la moue, ne prêtait aucune attention à ce qui se passait autour de lui, n'avait pas tourné la tête lorsque Balmont avait poussé la porte, n'avait pas levé le nez de son journal lorsque Balmont s'était accoudé au comptoir et n'avait pas dressé l'oreille quand le patron avait amorcé sa petite conversation. Il buvait du café noir. Dans une tasse minuscule, comme les gens des villes.

Jugeant qu'il avait fait son possible et plus pour adoucir la contrariété d'un vieux client, le patron se retranchait maintenant dans son mutisme habituel. Le maillot de corps bleu ne contenait aucune angoisse. Les patrons de bar ont tout vu, tout vécu, rien ne les émeut vraiment. Néanmoins, lui aussi sentait que ce jour n'était pas tout à fait comme les autres. Il observait vaguement Balmont, sans en conclure quoi que ce soit. Il l'avait présumé déçu. Quand le type s'était installé dans le coin, il avait été sur le point de lui dire que la place était réservée. Mais, en tant que patron de bar, il considérait avant tout la liberté de la clientèle. Le premier arrivé choisit sa place. Les suivants s'arrangent avec les places qui restent à leur disposition. Jamais il n'entrait dans les habitudes de ses clients. C'était son habitude.

Maintenant, devant la mine chagrine de Balmont, il regrettait peut-être un peu, mais pas assez pour éprouver concrètement de l'embarras. Il croisa les bras.

Balmont songeait à sa femme. Une femme mariée à un homme aussi réglé pouvait s'organiser en toute sécurité une double vie, idéalement cloisonnée. À peine Balmont s'était-il éloigné du pavillon qu'il habitait dans la banlieue qu'un voisin se glissait dans son lit, puis dans son épouse. C'était un soupçon qui jusqu'ici ne lui était jamais venu à la conscience. Sa première réaction fut de le repousser. C'était idiot. Mais il y revint doucement, malgré lui, pour l'approfondir. Il essaya d'imaginer comment les choses pouvaient se dérouler, qui parmi les voisins, les amis, les connaissances pouvait plaire à sa femme, s'il

n'y avait pas des détails dans le comportement de cette dernière auxquels il n'aurait pas attaché d'importance, mais qui auraient pu à un moment donné lui mettre la puce à l'oreille. Sur l'instant, il en conçut une sorte de tourment, peut-être excessif, mais qui se nourrissait rapidement de souvenirs ambigus, de visions énigmatiques, de paroles étranges, tout cela en vrac, se bousculant dans le creux à vif de sa perplexité. À vrai dire, il ne savait pas quoi penser. Il but une gorgée de café crème, déjà trop tiède, et fade. Il ne se sentait pas en forme. L'hiver était sur sa fin. La lumière ne revenait pas encore. Tout le monde se prétendait fatigué. On attendait le printemps.

Machinalement, le regard du patron glissa sur l'horloge murale. Il fronça les sourcils. Balmont aurait dû être parti depuis près de dix minutes. Il examina son client du matin, lui trouva mauvaise mine. Il n'avait pas terminé son café crème. Il se serait bien enquis de sa santé, ce sont des choses naturelles après une fréquentation de quinze ans. Mais la journée était déjà bien assez compliquée comme ça. D'ailleurs, Balmont n'avait sans doute pas envie de parler. Il semblait perdu dans des tracas.

Balmont sentait que le temps devenait pesant. Il attendait l'arrivée d'Adèle. Il n'était pas encore sûr de lui. Dès qu'il sortirait du café, il serait tenté de rentrer à la maison. Il se cherchait un prétexte. Une excuse, plutôt. Que dirait sa femme en le voyant débarquer au milieu de la matinée ? Et lui, que dirait-il s'il la découvrait au lit avec son amant ? « Amant », le mot résonnait bizarrement dans sa tête, comme un mot étranger. Il avait envie de l'articuler, de se l'entendre prononcer à voix haute. Mais il y avait le patron du bar. Déjà qu'il le fixait avec des yeux de fou. Il y avait aussi ce client. L'intrus. Il accola les mots « intrus » et « amant », les mélangea intimement, y décela des signes, en déduisit des logiques. La colère grandissait en lui. Pas une colère féroce. Non, une colère navrée. Une réaction lâche, qui lui faisait honte. En même temps, il ne pouvait réprimer quelques bouffées de rage, très brèves. Il hésitait. Il avait envie de tirer cette histoire au clair. Il entendit le patron tousser. Le patron ne toussait jamais. Il ne

l'avait en tout cas jamais entendu tousser. Le type repliait le journal. C'était la première fois que Balmont entendait le bruit du journal qu'on replie. D'habitude, il n'entendait pas. Il repliait sans y penser. Au moment où la vieille Adèle poussait la porte.

Le type fit sonner deux pièces sur le comptoir. Le compte était juste. Il les fit glisser vers le patron avec un mot aimable. Le patron dit aussi quelque chose, que Balmont ne saisit pas, avant de comprendre que le type avait replié le journal en laissant apparaître la page des nécrologies.

« C'est la photo de Mme Adèle, dit le patron. Elle est morte ? »

— Oui. C'était ma tante. On l'enterre aujourd'hui. »

L'homme n'avait pas une voix marquée par le chagrin. Mais il n'avait pas non plus une voix de type qui s'incrute. Balmont vit de nouveau la vie sous le jour auquel il était habitué. C'était un accident. Ce jour demeurerait unique dans la suite des jours identiques. Il était soulagé. Il ne pensait plus à sa femme.

« Vous avez vu, monsieur Balmont, dit le patron, Mme Adèle est décédée ! »

Balmont eut une pensée pour le vin de Moselle. Il n'avait jamais pris la peine de regarder à quoi ressemblait cette femme. Il savait seulement qu'elle avait une voix de vieille dame. Et qu'il partait quand elle commandait son verre. Que tout cela était réglé comme une machine banale. Comme un calendrier.

« Elle était cliente ici, disait le patron.

— Je sais, disait le neveu.

— Vous vous rendez compte ! » dit le patron.

Balmont se coula le long du comptoir. Il n'avait à faire que trois pas de côté. Il vit la photo de Mme Adèle au milieu du faire-part imprimé. Il soupira. Quelque chose en lui sautait de bonheur. Il lui semblait avoir échappé à un danger considérable. Finalement, grâce au ciel, il s'en sortait bien. Il tendit la main vers le neveu et, d'une voix étranglée, il dit :

« Bravo, monsieur, bravo ! »

Il ne comprit pas exactement ce qu'il venait de dire. Il salua le patron d'un mouvement de tête qui signifiait : « À demain ! » L'autre approuva avec un demi-sourire. C'était son habitude.

Mauvais rêve

Malone n'avait jamais songé qu'un jour il aurait envie de tuer sa femme. Il en était amoureux. Après vingt ans de mariage, comme au premier jour. Cet amour ne lui coûtait aucun effort. Il aimait spontanément, naturellement, parce qu'il ne pouvait en être autrement. Et puis, ce matin, il s'était réveillé avec l'idée de la tuer. C'était une idée qui ne reposait sur aucun grief. Judith lui donnait satisfaction à tout point de vue. Elle lui était fidèle. Aurait-elle eu quelques aventures, qu'il ne se serait pas senti le courage de le lui reprocher. Quand on aime une femme, on aime tout en elle. Sa fidélité aussi bien que ses infidélités. Dans l'une comme dans les autres, elle ne pouvait qu'être elle-même. Il l'aimait autant qu'un homme peut aimer une femme. Cela n'empêchait pas que tout d'un coup il avait envie de la tuer.

Comme tous les matins, il avait préparé le café, fait griller deux rondelles de pain, mis un peu de beurre à ramollir, ouvert le pot de confiture. Quand Judith apparut dans la cuisine, il lui laissa le temps de s'asseoir, dos à la gazinière, la place la plus confortable. Il prit son souffle et murmura :

« Judith, j'ai quelque chose à te dire... »

Le matin, ils n'échangeaient que des banalités, s'informant seulement de la qualité de leur sommeil ou des très infimes événements qui marquent une nuit ordinaire, mobylette qui pétarade à une heure indue, réveillant l'un sans déranger l'autre, douleur dans le bras due à une mauvaise position, des brouilles.

« Tiens donc..., s'étonna Judith.

— Écoute, ce n'est pas facile à formuler. Je ne sais pas trop comment t'annoncer ça.

— C'est grave ?

— Tout de même.

— Alors ne me laisse pas une seconde de plus dans l'ignorance.

— Voilà, commença Malone, je me suis levé ce matin avec l'envie de te tuer. Pourquoi, je l'ignore. Mais c'est une envie réelle. Très forte.

— Qu'est-ce que je t'ai fait ? murmura Judith, un peu affolée.

— Rien. Justement, c'est ça qui m'inquiète.

— Tu as fait un mauvais rêve. Tu ne t'en souviens pas. À mon avis, c'est ça. Tu as rêvé que tu me tuais. L'image est restée dans ta mémoire. »

C'était une explication qui en valait une autre. Judith attaqua son petit déjeuner avec un appétit tranquillisé. Malone vida une tasse de café. Il n'osait pas s'asseoir. Il se supputait malade. Il suffit parfois d'un petit vaisseau qui éclate dans la tête et les pensées se mélangent, les bonnes et les mauvaises, les bonnes subissant toujours l'influence des mauvaises, jamais l'inverse.

En vérité, il n'avait jamais eu de mauvaises pensées. C'était un homme simple, aimable avec tout le monde, rendant service, généreux, travailleur. On ne lui connaissait aucun vice. Il ne jouait même pas aux courses. Il n'allait pas à la pêche. Il n'aimait pas le football. Non, il s'occupait de son intérieur, de sa femme, de sa collection de cartes postales. Il ne buvait pas. Dans sa jeunesse, il avait fumé. Mais il y avait des années qu'il ne touchait plus à la cigarette.

Pour autant, ce n'était pas un homme parfait. Il n'y a pas d'homme parfait. Mais il aurait fallu chercher longtemps avant de découvrir une raison valable de le prendre en défaut.

Ce jour-là, au travail, il rumina. Ses collègues ne le trouvèrent pas comme d'habitude. Vers le milieu de l'après-midi, Judith lui téléphona et lui demanda où en était son envie de la tuer. Comme il était honnête, et qu'on ne cache rien à la femme qu'on aime, il ne fit aucune difficulté et lui confirma qu'au fil des heures son envie de la tuer avait plutôt augmenté.

« Par quels moyens voudrais-tu me tuer ? demandait Judith.

— Je ne sais pas. Je ne vois pas comment m'y prendre. Je n'ai jamais tué personne.

— Mais pourquoi moi ?

— C'est la question. Je n'arrive pas à m'y faire. J'ai très envie de te tuer. En même temps, je t'aime, je suis heureux avec toi. Si je te tuais, je tuerais mon bonheur. Je ne me comprends pas. »

Le soir, il trouva la maison vide. Sur la table de la cuisine, Judith lui avait préparé un repas qu'il n'avait plus qu'à réchauffer au micro-ondes et un billet par lequel elle l'informait que par précaution elle retournait chez ses parents pendant quelque temps. Elle promettait de lui téléphoner juste avant l'heure du film à la télé.

Il se sentit blessé par ce départ. Judith n'avait certainement pas tort de se mettre à l'abri. Quelle femme accepterait de passer une nuit avec un homme dont elle sait qu'il a envie de la tuer ? Toutefois, il estimait qu'il était mal récompensé de son honnêteté. Il aurait très bien pu garder cela pour lui. Ce n'était qu'une idée, après tout. Même pas un projet. Il n'avait échafaudé aucun plan. Il sentait seulement qu'il avait envie de la tuer. Il aurait pu se lever avec l'envie de tuer n'importe qui d'autre. Un voisin, par exemple. Il avait des voisins bruyants. Il leur en voulait vaguement. Mais à aucun moment, il n'avait imaginé les voir disparaître, et encore moins qu'il fût, lui, personnellement, pour quoi que ce soit dans cette disparition.

C'est très dur à vivre, d'avoir envie de tuer quelqu'un. Il réalisait que ce n'est pas à la portée du premier venu. Depuis toujours, il se considérait comme le premier venu, presque comme un raté, un modeste quidam, médiocre, dont le passé sans éclat annonçait les obscurités sans grades de l'avenir.

Judith l'appela vers dix-neuf heures. Elle essayait de parler d'une voix détendue, mais il devinait son anxiété.

« Qu'est-ce que je t'ai fait ? demandait-elle. Est-ce que j'ai fait quelque chose qui t'a déplu ? »

Non. Évidemment. Il lui répéta ce qu'il lui avait déjà dit l'après-midi. Puis, sans lui reprocher la prudence dont elle faisait preuve en s'éloignant de lui, il lui narra la peine qui l'avait envahi lorsqu'il avait découvert la maison vide.

« J'ai eu peur que tu passes à l'acte, lui confia Judith. J'y ai pensé toute la journée. Je t'ai vu m'étrangler dans mon sommeil. Je sais que tu n'es pas capable d'une chose pareille. Excuse-moi, mais j'ai paniqué. Sûrement que j'ai mal agi.

— Mais non, Judith. Tu as eu raison. Peut-être que je suis dangereux.

— Tu ne ferais pas de mal à une mouche !

— Je n'ai jamais eu envie de tuer une mouche. C'est ça, le problème. Si tu étais une mouche, tu serais en sécurité près de moi. Non, c'est toi que j'ai envie de tuer. Les mots me manquent pour t'expliquer ce que je ressens. C'est comme une voix, en moi, qui me parle, qui me demande de te tuer. Je l'entends sans arrêt. Elle me répète que le mieux, ce serait de te tuer.

— Tu finiras par lui obéir.

— C'est ce que tu penses ?

— C'est ce que je suis obligée de penser. Il faut me comprendre. Tu me dis des choses vraiment bouleversantes. Je suis perdue là-dedans. Je ne sais plus quoi faire. »

Il n'avait pas besoin d'être convaincu qu'elle avait eu raison. C'est ce qu'il se disait, objectivement. Qu'elle avait eu raison. Il l'aurait tuée ce soir même. Il n'aurait pas attendu la nuit. Dès qu'elle l'aurait accueilli, de retour du travail, il l'aurait tuée. Il y avait pensé tout au long de la route. Il y pensait en montant les escaliers. Il y pensait en tournant la clef dans la serrure. Quand il avait posé le pied dans le couloir de l'appartement, il s'était vu tout près du but, tout près du soulagement. Il allait la tuer. Il n'avait rien de mieux à faire. Il ignorait encore comment s'y prendre. Mais s'il avait eu l'idée de la tuer, l'idée de la manière de la tuer germerait nécessairement. Ce sont des choses qui arrivent sans qu'on les appelle. Elles s'offrent à travers les circonstances, dans le mouvement de la situation. Il y a la mort donnée à main nue. Ou en serrant une écharpe autour du cou. Écraser sur le crâne une chaise ou un bibelot solide. Saisir un couteau qui traîne sur la table. Frapper à coups de poing, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Étouffer sous l'oreiller. Noyer dans la baignoire. Il ne pensait à aucun de ces

moyens en particulier. Mais tout ce qu'il voyait autour de lui, dans la maison, même les objets les plus innocents, pouvait être transformé en arme.

« Est-ce que tu pourrais résister à ton envie ? » avait demandé Judith.

Honnêtement, il lui était impossible de répondre à cette question. Il lui semblait que oui, qu'il avait la force de résister. Mais la force la plus bienveillante n'est pas à l'abri d'une subite baisse de régime, d'un accident. Finalement, Judith avait bien fait de s'en aller.

« Provisoirement », avait-elle dit.

Le temps qu'il remette de l'ordre dans ses idées. Il avait deviné la peur en elle. Ce n'est pas que sa voix tremblait, mais elle prenait des modulations graves, circonspectes, elle hésitait, cherchait ses mots, bafouillait. Il était triste de constater que sa femme souffrait à cause de lui. Cette tristesse était bien plus grande que celle qu'engendrait son envie de la tuer.

La nuit ne le reposa pas. Quand il s'éveilla après quelques heures d'un mauvais sommeil, il ne comprit pas immédiatement que Judith était revenue et qu'elle dormait à ses côtés, la tête enfoncée dans l'oreiller. Il se mit à trembler car il constatait qu'il avait toujours envie de la tuer. C'était une envie plus impérieuse que la veille, plus autoritaire. Il aurait préféré mourir plutôt que d'éprouver ce qu'il éprouvait et contre quoi il présumait qu'il n'aurait pas la force de résister longtemps. Il mit de la hâte à se lever, à sortir de la chambre. Il s'enferma à clef dans la salle de bains et se fit couler de l'eau froide sur la tête. Judith n'aurait jamais dû revenir à la maison. Il lui en voulait d'être retournée chez ses parents, mais le peu de raison qui subsistait en lui soutenait qu'elle ne pouvait pas réagir autrement. Mais pourquoi était-elle revenue ? En pleine nuit. Il ne comprenait pas cette conduite. Probablement qu'après leur conversation au téléphone elle avait estimé qu'elle ne risquait pas grand-chose. Elle le connaissait bien. Elle était convaincue qu'il était incapable de succomber à la violence.

Malgré la tentation, il se refusa à aller lui demander une explication. La nuit avait dû être pénible pour elle. Il préférait la laisser se reposer en paix. Il s'habilla

et partit à son travail sans même boire une tasse de café. Une fois dans la rue, il fit demi-tour et remonta une partie des escaliers en courant. L'envie de tuer Judith le reprenait de plus belle. Il ne pensait plus qu'à cela. Quand il arriva sur son palier, les enfants des voisins sortaient pour aller à l'école. Ils le saluèrent joyeusement avant de dévaler les marches en criant. Cela suffit à créer une sorte de diversion en lui, à le détourner de son envie de tuer Judith. Il glissa la clef de son logement dans la poche de sa veste et reprit le chemin du travail, l'âme un peu plus légère. Il marchait à grands pas. Il s'agissait de mettre de la distance entre le danger qu'il représentait désormais pour sa femme et cette dernière qu'il savait où trouver, où tuer. Dans la matinée, il lui téléphonerait. Il la supplierait de retourner chez ses parents. Il lui promettrait de consulter un médecin. Aujourd'hui, on soigne toutes les maladies, les allergies, les idées fixes. Il existe un remède, une réponse pour chaque désordre du vivant.

Il n'avait pas non plus l'impression d'être fou. La folie ne se déclare pas du jour au lendemain. Elle est précédée par une quantité de signes qui donnent l'alerte. On ne se réveille pas fou un matin, après avoir vécu normal pendant quarante ans. Il s'était toujours montré le plus calme des hommes. Il ne se fâchait même jamais. Il constituait un miracle d'équilibre, un exemple de sérénité, de retenue. De sagesse, aussi. Il avait identifié ses limites, contrairement à nombre de ses contemporains qui se gâchaient la vie, et celle de leur entourage, en poursuivant des ambitions qu'ils n'auraient jamais les moyens de satisfaire, les malheureux. Lui, il ne s'était pas demandé l'impossible. Il n'était ni envieux ni jaloux. Sa vie lui suffisait. Il n'avait jamais eu de problème. Du moins jusqu'à hier matin où il s'était réveillé avec l'envie de tuer Judith. Une idée affreuse. Qu'il n'acceptait pas.

Il savait toutefois qu'il la tuerait. Si ce n'était pas aujourd'hui, ce serait demain. Et si ce n'était pas demain, ce serait dans deux jours. Il la tuerait parce qu'il devait absolument la tuer. Parce que son envie de la tuer dévastait sa volonté, embuait sa faculté de raisonnement. Elle s'imposait avec puissance. Il

ne voyait que cela. La rue qu'il remontait vers la gare lui ordonnait de tuer Judith. Le ciel répétait tout ce que la rue disait. Il y avait des affiches, des arbres, des bancs, des tables de bistrot, qui l'incitaient à tuer Judith. Il en avait envie. Il n'avait envie que de cela. Il estimait que le ciel, la rue, la terrasse des bistrots, les arbres avaient raison. Il fallait qu'il tue Judith. C'était une évidence inébranlable.

Il restait en lui un atome de conscience. Pas assez pour s'interdire de tuer Judith, mais peut-être suffisamment pour en repousser l'échéance. Comme il passait devant la gare, au lieu de se diriger vers la halte d'autobus, ce qu'il faisait chaque jour à la même heure depuis vingt ans, il pénétra dans le hall, examina le tableau des trains en partance, prit un billet pour Paris et arriva sur le quai juste au moment où l'express entrait en gare. Il plongea devant lui, au jugé. La motrice en fit deux tronçons à peu près égaux, d'après le rapport du médecin légiste.

Tout le monde pensa à un accident. Un homme qui se suicide en se jetant sous le train fait l'économie d'acheter un titre de transport, surtout en province où le voyageur, malgré l'élévation du niveau de vie, reste d'une nature assez pingre.

Quand la police voulut prévenir la famille, elle trouva porte close à l'adresse indiquée sur la carte d'identité du défunt. Les voisins assurèrent qu'ils avaient vu leur voisine la veille et qu'elle n'était pas ressortie depuis. On fit venir un serrurier. La police découvrit le corps sans vie de Judith. Elle avait été étranglée pendant la nuit. La mort remontait aux alentours de deux heures du matin. Prévenus, les parents de Judith, qui habitaient à l'autre bout de la France, dirent qu'ils ne comprenaient pas ce qui avait pu se passer. Selon eux, leur fille et Malone composaient un couple sans histoires. Aucun doute qu'ils s'aimaient. Ils étaient venus en vacances à Pâques et tout allait bien entre eux. La mère jura que, s'il y avait eu le moindre doute, sa fille lui en aurait parlé. Elle ne comprenait pas. Elle ne trouvait pas d'explication. Elle pleurait maintenant. Le

policier essayait de la consoler. Rien n'y faisait. Elle le suppliait de la réveiller, de lui dire enfin qu'elle était en train de faire un mauvais rêve. Le policier lui dit ce qu'elle voulait entendre. Qu'elle faisait un mauvais rêve. Qu'elle allait se réveiller.

Elle se réveilla. Et ce fut encore pire.

Ma tournée

Dès qu'il était entré dans le bistrot, Nadège avait compris que c'était l'homme de sa vie. Depuis quatre ans qu'elle servait la bière dans cet endroit, il en était pourtant rentré des types. De toutes les sortes, de tous les âges, des forts à bras, des forts en gueule, des timides, des intellectuels. Aucun ne lui avait jamais produit cet effet.

Elle se félicita d'avoir été chez le coiffeur la veille. Et d'avoir mis sa jupe de cuir et ses bottes à talons. Elle avait de l'allure. Très sexe, comme disaient les bons clients.

Tout d'un coup, elle se sentait moins sûre d'elle. L'homme dit : « Bonjour, tout le monde. » Il était donc poli. Elle tremblait un peu, n'osait l'examiner avec une curiosité trop visible. Elle n'osait pas non plus lui demander : « Qu'est-ce que je vous sers ? », formule vulgaire, réservée aux familiarités du quotidien. Elle se contenta de le regarder s'installer sur le tabouret, placer son porte-documents sur le comptoir. Il prenait son temps, en homme qui vient de loin. Elle souriait. Pas de son sourire habituel. Les ivrognes ne dédaignent pas un rien de vulgarité chez la serveuse, des formules salaces, des jeux de langues, des manières presque obscènes. Mais aujourd'hui, elle se voulait moins allusive.

« Une bière ! » commanda l'homme, en baissant les yeux vers ses mains croisées devant lui.

Elle ne trouva pas le mot qui voulait signifier qu'elle se soumettait avec docilité à ce désir impérieux. Elle mit seulement de la vivacité à obéir. Et de la bonne grâce. Du bonheur, même. Elle poussa le verre vers lui, vers ses mains, si longues, si fines, sans bagues, sans alliance. En même temps, elle cherchait un biais pour ouvrir la conversation. La saison n'était ni assez belle ni assez mauvaise pour qu'on fût encouragé à l'évoquer. Elle ne pouvait pas non plus poser de questions indiscrètes. En désespoir de cause, elle reflua au bout du comptoir et feuilleta le magazine qui s'y trouvait en permanence. Elle ne lisait pas. D'ailleurs, ces histoires de chanteurs et de comédiens l'ennuyaient

maintenant. À trente ans, elle avait envie de vivre sa vie. Dans ce trou, au bord du canal, elle pourrissait doucement. Elle ne se plaignait pas, le métier était bon. Elle gagnait pas mal. Le patron lui faisait confiance, elle ne le voyait pour ainsi dire jamais. Tous les trois ou quatre jours, M. Tibat, le comptable, venait récupérer la recette, faire les comptes, tamponner les factures, vérifier la cave. Tout était toujours en ordre. Jamais un centime à la traîne, jamais une cannette en déshérence. Elle avait l'orgueil des comptes justes.

La tablée d'ivrognes fut secouée dans une explosion de rire. Ils étaient vieux, ces crétins, mais ils s'amusaient avec des plaisanteries de potaches. Le client du comptoir tourna la tête vers Nadège. Cette dernière haussa les épaules et se rapprochant, elle dit, à mi-voix, sans mépris :

« Faites pas attention, monsieur. Par ici, ils ne sont pas tellement civilisés. »

L'homme fit celui qui en comprenait long, et il cligna les yeux. Nadège profita de ce semblant de complicité pour revenir lui faire face, de l'autre côté des pompes à bière. Elle gonfla la poitrine. Elle avait ce qu'il fallait. Certains soirs, il y avait des mains qui s'égarèrent là-dessus. C'était trop tentant. Elle protestait, mais sans sévérité. Elle pouvait comprendre.

« Vous n'êtes pas de par ici, vous... », dit-elle.

Les paroles lui avaient échappé. Sur le moment, elle s'en voulut. Elle posa sa main près de l'évier, dans un endroit froid qui la ramenait à la réalité. Il lui semblait, en effet, être saisie dans une sorte de fièvre où elle n'allait pas encore jusqu'à identifier la passion, mais elle n'était pas loin de croire qu'il s'agissait de cela ou de quelque chose d'approchant.

« Je ne voulais pas être indiscrete, se reprit-elle aussitôt, comme pour effacer ce qu'elle venait de dire. Dans ces pays, tout le monde se connaît, on connaît tout le monde, surtout dans un bistrot. On s'ennuie. On aime bien parler. Excusez-moi. »

L'homme hochait la tête. Il eut un sourire triste. Elle adorait les hommes tristes. Pour elle, un vrai homme devait être triste. Pas complètement triste. Pas

un dépressif, par exemple. Elle en avait connu, qui larmoyaient dans leur verre de bière, qui inondaient le zinc, qui n'en avaient jamais marre de se plaindre. Des plaies. Un homme triste, c'est autre chose. C'est un homme qui cherche une consolation dans des sentiments toujours plus nobles. Elle en avait vu des échantillons au cinéma. Des types sur les joues desquels des larmes coulent pendant qu'ils font l'amour à la femme de leur vie. C'est beau. Des types qui regardent s'éloigner la femme de leur vie, dans un train ou à bicyclette, et qui versent une larme. C'était des images qui la bouleversaient. Elle n'avait jamais eu qu'un rêve, elle, dans cette campagne coupée en deux par le canal, devenir un jour la femme de la vie d'un homme triste. Vivre une belle histoire d'amour. Pas forcément s'en aller, le suivre, s'installer en ville ou à l'étranger, comme dans les romans. Non, il pourrait habiter chez elle. Elle louait un pavillon à moins d'un kilomètre du bistrot, non loin de la gare. Avec mille mètres de verdure, de fleurs et d'arbres, un genre de petit paradis.

« Vous êtes de passage ? » ne put-elle s'empêcher de demander.

Il n'avait pas envie de répondre. Elle n'attendait d'ailleurs pas de réponse. Elle parlait pour dire quelque chose. Elle s'autorisa encore à lui demander s'il connaissait le pays. Elle eut l'impression qu'il haussait une épaule. Il eut un autre sourire triste. Cela n'aurait tenu qu'à elle, elle lui aurait sauté dessus, elle l'aurait couvert de baisers, elle lui aurait chuchoté des secrets, des mots qu'elle n'avait jamais dits à personne. Elle fondait, elle se liquéfiait, jusqu'à s'en faire mal. Les journaux écrivent quelquefois sur le coup de foudre. Elle n'avait jamais cru cela possible dans la vraie vie. Au cinéma, oui. Dans les journaux, qui sont bien souvent du cinéma, oui, aussi. Il faut bien mettre de l'encre sur le papier. Mais dans la vraie vie, les gens sont trop ordinaires. Il ne leur arrive que des aventures ordinaires.

« Je suis le nouveau comptable », dit l'homme au sourire triste.

Elle sentit que le destin s'en mêlait. Cet homme n'était pas de passage. Il viendrait deux fois par semaine, comme M. Tibat. Elle le reverrait. Elle aurait

donc un nombre incalculable de chances à tenter. C'était magnifique.

« Je vous ai tout préparé, comme d'habitude. Il est arrivé quelque chose à M. Tibat ?

— Rien de mal, rassurez-vous.

— Je l'ai encore vu la semaine dernière. Il ne m'a parlé de rien.

— Ça s'est fait vite. »

Sa voix était d'une douceur exceptionnelle. Nadège chavirait. Elle évoluait enfin dans un conte de fées. Elle ne voulait rien espérer. Mais elle sentait que sa vie prenait une tournure différente.

« En fait, dit l'homme, M. Tibat a pris la direction du groupe. Et il me charge de vous informer que ce café a été revendu et que les nouveaux propriétaires devraient pouvoir en disposer avant la fin de la semaine prochaine.

— Je n'ai jamais entendu parler de ça, murmura Nadège, assommée. Personne n'est jamais venu visiter.

— C'est l'emplacement qui les intéresse. Le café est voué à la démolition. Je suis donc venu vous signifier votre congé. Rassurez-vous, nous avons prévu un dédommagement. Vous ne serez pas lésée, croyez-moi. »

Il débouclait son porte-documents. Ses gestes étaient élégants et précis. Sa voix, toujours d'une douceur énamourante, paisible, respectueuse. Il étalait des papiers qui ressemblaient à des contrats.

« Et moi, qu'est-ce que je deviens ? s'inquiétait-elle dans un souffle.

— Jolie comme vous êtes, et avec vos références, vous n'aurez aucune difficulté à retrouver un emploi. En cas de besoin, nous vous aiderons, évidemment. M. Tibat s'y est engagé.

— Je me plaisais bien ici.

— Le monde évolue, mademoiselle. Les entreprises doivent s'adapter.

— Je faisais du bénéfice.

— Ce n'est pas la question.

— Et la clientèle ?

— Elle ira ailleurs. Elle s'adaptera. »

Dès la première seconde, elle avait compris, en gros. Elle discutait pour le plaisir d'entendre sa voix, à lui. C'était déjà quelque chose, d'important, d'agréable. Il lui parlait à elle. Il lui disait qu'elle était virée, elle comprenait seulement qu'il s'adressait à elle, personnellement, d'une voix douce, gentille, d'une voix émue, qui l'aimait déjà, qui lui disait : « Je te vire », pour lui dire : « Je t'aime. » C'était clair et fou. Magique, comme on dit à la radio. C'est que du bonheur, comme on dit partout.

« M. Tibat aurait pu m'avertir plus tôt, que je prenne mes dispositions.

— M. Tibat est très occupé. Et je vous l'ai dit, ça s'est fait vite. On ne va pas contre le cours de l'histoire. »

Il avait des mains splendides. Il les étalait sur les contrats. Ses doigts faisaient jaillir un stylo, qu'il lui tendit.

« Signez là, et encore là. »

Elle aurait signé n'importe quoi. Elle ne fit aucune difficulté. Lui aurait-il demandé de signer sa condamnation à mort, elle lui aurait obéi sur-le-champ, sans réticence, sans vouloir en savoir plus. Elle était prête à tout, sûre de lui plaire, ainsi.

Quand elle eut signé tout ce qu'il voulait, il rangea les documents dans sa serviette, avec une précipitation qu'elle n'interpréta pas. Il ne souriait plus. Il n'avait plus l'air aussi triste. Il était beau quand même. Très beau. Un peu hâlé, comme les gens qui ont de l'argent. Il ne devait pas être beaucoup plus âgé qu'elle. Trois ou quatre ans. Ils feraient un beau couple, tous les deux. C'est ce qu'elle pensait en le regardant boucler son porte-documents.

Il lui tendit la main, la salua assez sèchement.

« Je vous reverrai ? s'inquiéta-t-elle.

— Je n'en vois pas l'utilité. Vous devez avoir quitté les lieux avant la fin de la semaine prochaine. Les nouveaux propriétaires se manifesteront d'ici là. Lundi prochain, une équipe viendra débarrasser la cave et le matériel.

— Je ne m’attendais pas à ça. »

Mais elle se trouvait toujours sous le charme. Elle ne lui en voulait pas. Il faisait son métier. Comme elle avait fait le sien. Il le faisait bien, elle le reconnaissait. Il y mettait des formes. Il avait pris son temps. Il avait bu une bière pour ne pas attaquer trop vite les sujets désagréables. C’était un type bien. Elle ne s’était pas trompée sur son compte quand elle l’avait vu. Elle le suivait du regard. Il traversait la place. Elle aurait aimé qu’il se retourne. Au moins, pour jeter un coup d’œil à la façade du bistrot qui allait disparaître. Mais il ne se retourna pas. Elle ne l’en admira que davantage. C’était un homme qui allait droit devant lui. Comme un héros de cinéma. Devant un homme comme celui-là, elle devenait comme une loque, elle perdait toute volonté, elle ne savait plus où elle était, elle s’affolait, elle avait envie de crier ou de pleurer. Elle revint vers le bar et vit qu’il n’avait pas réglé sa consommation. Ce détail la fit sourire un peu. D’une certaine façon, il avait lui aussi perdu la tête. Elle prit son porte-monnaie, en tira deux pièces, les glissa dans la caisse, assez heureuse que l’homme de sa vie lui fasse la grâce de lui laisser payer la tournée. Et puis, elle aimait les comptes justes.

La tourte

Il y a des hivers qui viennent à bout des meilleures volontés. La température de ce décembre était tombée au-dessous de moins quinze degrés. Depuis une semaine, Bob sentait qu'il ne tiendrait pas longtemps si le temps ne s'améliorait pas. Il zonait à la périphérie de la banlieue et de la ville, sur un territoire assez vaste pour le nourrir et l'occuper, quand le climat ne s'enrageait pas trop. C'était son douzième hiver à la belle étoile. Il ne se plaignait pas de sa condition. Il avait connu de meilleurs jours, mais il ne les regrettait pas. Il ne savait plus à la suite de quels déboires il s'était retrouvé à la rue. Ce ne sont pas des choses dont on aime se souvenir. De toute façon, il avait accepté son sort. Il ne demandait rien, seulement que le ciel, en quoi il croyait encore vaguement, lui fasse la grâce de lui laisser de bonnes jambes, car il avait du plaisir à se déplacer sur des distances importantes ou à tourner en rond dans certains quartiers qu'il aimait bien. Il ne pouvait pas se tenir tranquille. C'était ce qu'on disait de lui. Toujours en route. Il n'avait pas envie de se fixer. Certains de ses collègues dormaient dans des maisons abandonnées, dans les bâtiments des friches industrielles. Ils vivaient comme des bourgeois, sortaient à heure fixe, rentraient à des heures décentes. Ils étaient organisés. Lui, il préférait passer une nuit ici, une autre nuit ailleurs, au gré de sa fantaisie et selon les exigences de sa fatigue. Il trouvait toujours des coins où se reposer un peu.

Il n'aurait pas pu dire pourquoi il était entré dans cette maison. Peut-être parce qu'il avait froid. Cela faisait plusieurs jours qu'il ne parvenait pas à se réchauffer. Il était pourtant habitué aux rigueurs de la mauvaise saison. Passant devant les fenêtres, il avait aperçu toute une famille attablée. Au moins six ou sept personnes. Ils riaient. Il s'était glissé dans le jardin, sans penser à mal. À droite de la porte d'entrée, il y avait une autre porte restée entrouverte. Il n'avait eu que la peine de la pousser. C'était le garage. Il avait monté trois marches. Il n'avait eu qu'un couloir à traverser pour pénétrer de plain-pied dans la salle à manger. Le moins qu'on puisse dire, c'est que son irruption avait jeté un froid.

Depuis combien d'années n'avait-il pas vu l'intérieur d'une maison ? La première sensation qu'il éprouvait c'était la chaleur. Elle lui tombait dessus et l'enveloppait comme un été. L'effet était immédiat.

Et puis, il y avait ces gens, qui le regardaient avec des regards effrayés.

« N'ayez pas peur... », crut-il bon de prévenir.

Les enfants écarquillaient les yeux. Il sentait que le plus jeune était au bord des larmes. Il répéta qu'on ne devait pas avoir peur de lui, et il agitait les mains devant lui, pour leur montrer qu'il n'était pas armé. Il essaya de sourire, mais ça, il ne pouvait plus. Il vit que la mère avait saisi la main de l'enfant.

Le père avait l'air féroce. Il fronçait les sourcils, cherchant une attitude à adopter. Il y avait aussi un autre homme et une autre femme. Il estima que ce devait être des amis, des voisins ou des cousins.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? dit le père en relevant le menton.

— Rien, répondit Bob. J'avais froid. La porte était ouverte. Je suis entré me mettre au chaud.

— Vous avez bien fait. »

Au milieu de la table, il vit une terrine entamée et un pâté en croûte qu'on n'avait pas encore découpé.

« Le pâté en croûte, il est chaud ? » demanda-t-il sans pouvoir déterminer pourquoi il s'inquiétait de cela. C'était une curiosité. Peut-être un coup de folie, une bêtise. Il n'avait jamais eu envie de savoir quoi que ce soit avant ce soir, devant ce pâté en croûte, doré, bruni par endroits, gonflé par toutes sortes de vapeurs et de respirations qu'il imaginait brûlantes.

« Il sort du four, dit le père.

— Il s'agit d'une tourte lorraine », précisa la mère, avec une manière de fierté méprisante.

Ils étaient trop surpris pour lui en proposer un morceau. Il les avait pris de court. Ils étaient abasourdis. Mais il n'aurait pas repoussé une petite part de tourte lorraine, chaude, moelleuse à l'intérieur, un peu croquante dehors. Il avait

connu ce genre de plaisir autrefois, dans une autre vie. Si ce soir, brusquement, il avait envie d'un morceau de tourte, ce n'était sans doute pas pour retrouver ces douceurs anciennes, mais seulement parce qu'il avait faim. La plupart des nourritures que d'ordinaire il récupérait dans les poubelles étaient congelées par le temps qu'il faisait, et inconsommables.

« Je me sens un peu faible », dit-il, avec l'impression d'expliquer sa présence dans cette salle à manger.

En fait, la chaleur lui paraissait écrasante. Elle l'étouffait. Il se disait qu'ils allaient l'inviter à s'asseoir.

« Il fait très froid. Entre moins quinze et moins vingt. Je n'avais pas l'intention de rentrer chez vous. C'est un hasard. Ça s'est trouvé comme ça. Quand on vit dans la rue depuis aussi longtemps que moi, il arrive des moments où on ne se rend plus compte si ce qu'on fait est bien ou mal. La porte était ouverte, je suis rentré. Elle aurait été fermée, je serais resté dehors. Je vous ai aperçus par la fenêtre. J'ai trouvé que c'était beau, toute une famille autour de la table. Tout le monde riait. C'est ce qui m'a attiré. Je m'appelle Bob. »

Ce devait être la raison. Le bonheur des autres lui plaisait. Il n'avait d'ailleurs jamais été malheureux dans la rue. Il savait se contenter. L'hiver, c'était plus difficile. Mais ce n'était que l'affaire de quelques semaines. Dans quinze jours, il ferait meilleur. Au printemps, il s'installerait sur un banc dans le square de la gare et il observerait les gens qui profitent des premières tiédeurs. Il verrait pousser les fleurs, grandir le soleil, s'épaissir l'ombre des arbres. Le monde deviendrait tendre. Il en serait heureux, et même bienheureux, car le spectacle des gens heureux lui plaisait comme une vérité.

« Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ? demanda le père, en poussant la chaise pour se lever.

— Restez assis, s'il vous plaît », dit Bob, sans méchanceté.

Le père retomba sur son siège. Il lançait des regards à ses amis ou cousins. Sa main se crispait un peu sur la serviette.

« J'ai juste envie de vous voir tous ensemble à table, dit Bob. Je ne pourrais pas vous dire ce que cela me fait. C'est agréable. Vous avez une belle maison. »

Il ne put s'empêcher de laisser tomber les yeux sur la tourte lorraine. Elle était magnifique. Il ne lui était pas souvent donné de voir des choses aussi somptueuses. Il respira plus fort et il lui sembla que l'odeur de viande et de pâte le remplissait de la tête aux pieds.

« Vous n'avez pas peur que la tourte refroidisse ? fit-il remarquer.

— Ne vous inquiétez pas, le rassura la mère, cinq minutes au micro-ondes et c'est chaud. »

Mais il ne lui serait pas venu à l'idée de lui proposer de la goûter. Il comprenait, évidemment. Il y avait juste le nombre de parts pour les convives. C'était calculé. D'ailleurs, lui aurait-on demandé s'il voulait un morceau de tourte, qu'il se serait empressé de dire non. Il ne voulait pas que ces gens le soupçonnent d'être rentré chez eux pour les priver d'un peu de leur repas. Il avait faim. Il avait eu faim en voyant la tourte. Au départ, il avait juste eu envie de voir l'intérieur d'une maison. Ce fut ce qu'il répéta. En insistant bien. Et en essayant de détourner le regard de la tourte. De ne plus y penser.

« Vous savez à qui vous avez affaire ? »

C'était l'ami ou le cousin qui avait parlé. Il croisait les bras sur sa poitrine, se renversait légèrement en arrière, comme font les gens assis lorsqu'ils veulent toiser quelqu'un qui est debout.

« Tais-toi, Marc », murmura la mère.

Marc n'était pas du genre à se laisser commander, surtout quand on le priait de se taire. Il répéta sa question, en y mettant plus de véhémence :

« Vous savez à qui vous avez affaire ?

— Non, dit Bob.

— Monsieur est le président de la chambre de commerce.

— Marc, reste calme, dit sèchement le président en question.

— On ne va pas se laisser pourrir la soirée par un clodo ! protesta Marc. Il faut réagir. Donne-lui ce qu'il demande et qu'il fiche le camp !

— Mais il n'a rien demandé, dit la mère.

— Je n'ai rien demandé », dit Bob.

Quand Marc voulut se lever et que dans son énervement il renversa la chaise derrière lui, Bob, d'une voix calme et déterminée, lui intima de reprendre sa place immédiatement.

« Je voudrais que vous fassiez comme si je n'étais pas là, expliqua-t-il. Je voudrais vous revoir comme je vous ai vus tout à l'heure à travers la fenêtre. Tout le monde riait. Je trouve que c'était un moment très respectable, très émouvant. »

Il radotait. Ils devaient penser qu'il était fou.

« Essayez de vous détendre, dit-il. Je ne vous veux aucun mal. D'ailleurs, ne vous dérangez pas pour moi. Continuez votre repas.

— Qu'est-ce que vous voulez exactement ? s'agaça le président.

— Je ne sais pas, dit Bob. Tenez, vous n'avez qu'à manger la tourte. »

C'était venu malgré lui. Il s'obligeait pourtant à regarder ailleurs. Il ne voulait plus songer à cette tourte. Il ne voulait surtout pas en parler. Il voulait l'oublier. Elle était magnifique, c'est vrai. Elle lui donnait faim. Il en avait envie. Mais ce n'était pas ce qu'il était venu chercher dans cette maison.

« Vous voulez nous obliger à manger la tourte ? dit le père président.

— Je ne veux vous obliger à rien, dit Bob. Continuez votre repas, c'est tout. Quand je suis entré chez vous, vous alliez attaquer la tourte, oui ou non ?

— Bien sûr », reconnut la mère.

Elle saisit le couteau et commença à découper la tourte. Bob suivait chacun de ses gestes avec une sorte de gourmandise atterrée. Quand la mère retira la première part et la déposa dans l'assiette de son mari, le président, Bob apprécia le rosé dense de la chair hachée, cuite à point, la pâte jaune, aérée, cette fine couche durcie par la cuisson, et qui n'excédait pas l'épaisseur d'une feuille

d'automne encore un peu souple. Quand tout le monde fut servi, il nota, sans amertume, que le plat était vide.

« Elle n'a pas trop refroidi ? s'enquit-il poliment.

— Elle est bonne », dit le président.

Ils faisaient plaisir à voir. Marc versa du vin blanc dans les verres. Le plus jeune enfant boudait sur sa part.

« Mange, Michel ! l'encouragea la mère.

— Je n'aime pas.

— Force-toi, c'est ta part ! Tu dois la manger ! »

Compte tenu des circonstances, le gamin n'osa pas faire la mauvaise tête. Après avoir coulé un regard sournois vers Bob, il planta les pointes de sa fourchette dans la tourte. Il mangea d'un air écoeuré, mais sans faiblir.

Le président eut fini le premier. Il mangeait pourtant sans précipitation. Il n'avait pas touché à son verre. Ce n'était pas le cas de Marc qui poussait chaque bouchée de tourte avec une gorgée de vin blanc. Bob le sentait nerveux. Il aurait aimé pouvoir le rassurer, mais il ne trouvait pas les mots.

« Écoutez, Bob, commença le président. Je devine que vous êtes un brave homme. Vous êtes un brave homme, Bob ?

— Oui, je crois, dit Bob en se navrant de voir disparaître le dernier morceau de tourte de l'assiette de l'enfant.

— Je voudrais faire quelque chose pour vous. Nous savons que votre vie est difficile. Cet hiver est redoutable. Je ne voudrais pas que vous soyez entré dans cette maison en pure perte. Nous sommes des gens de cœur. Je vous propose de quoi vous offrir une semaine à l'hôtel. Au chaud. En demi-pension. Il y a un établissement que vous connaissez peut-être : Chez Germaine. C'est très simple, populaire, vous ne vous sentirez pas gêné. »

En ville, tout le monde connaissait Germaine. Bob la connaissait aussi. Les jours fastes, quand les gens avaient été généreux, qu'il avait gagné pas mal de monnaie, il s'offrait un ou deux cafés calva chez Germaine, un bistrot situé à

l'entrée de la rue des abattoirs et qui travaillait surtout avec les garçons bouchers, des lève-tôt, et les couche-tard qui venaient se finir au cognac sur le coup de cinq heures. Elle louait des chambres à l'heure ou à la semaine.

« Vous avez compris ce que je vous ai dit ? » insistait le président.

Bob remarqua qu'il avait les yeux bleus, très clairs, d'une honnêteté limpide. Il ne pensait presque plus à la tourte. Les miettes sur le plat et dans les assiettes le tentaient vaguement. Un minuscule morceau de viande était tombé sur la nappe, près d'une cuillère à dessert. S'il avait osé, il aurait avancé la main et l'aurait collé sur le bout de son doigt. C'était un projet d'une bêtise stupéfiante.

Le président quitta la table. Bob le laissa faire. Il sortit par la porte du fond, vers la cuisine. Une minute plus tard, il revint en serrant un portefeuille dans ses doigts. Il souriait avec bienveillance. Marc laissait peser sur lui un regard sombre et empreint de reproche, mais il évita de se manifester. Bob regretta de lui avoir gâté sa soirée. Il se sentait à deux doigts de s'excuser. Les mots lui manquaient. Il était plutôt habitué à remercier.

« Ouvrez la main », ordonna le président dans un souffle.

Il lui compta cinq billets et cligna des yeux, ce qui signifiait que Bob pouvait les empocher. Mais ce dernier demeurait immobile, muet, interdit, se demandant ce qui lui arrivait tout d'un coup.

« Je n'ai pas besoin d'argent..., finit-il par articuler.

— Je ne veux pas que vous passiez cette nuit dehors, dans le froid, dit le président. Ici, autour de cette table, tout le monde vous trouve sympathique. On ne voudrait pas que vous soyez venu pour rien. Il faut savoir s'entraider. Dépêchez-vous d'aller chez Germaine. Ce n'est pas très loin. À peine un quart d'heure à pied. Mettons une demi-heure. Je ne me rends pas compte.

— Oui, plutôt une demi-heure », indiqua Bob qui, dans ce domaine, savait de quoi il parlait.

Le président prit la peine de le raccompagner vers la sortie. Avant de passer la porte, Bob crut bon de se retourner vers la table. Le plus jeune enfant avait

recraché dans son assiette la dernière bouchée de tourte. Marc tenait un couteau dans sa main.

« Je ne voulais pas vous déranger, dit Bob. Ça s'est fait comme ça. C'est vraiment bête. Je vous remercie pour ce que vous faites pour moi. Mais je vous assure que je n'ai pas besoin d'argent. »

Il avait tout dit. Il s'était même senti poli. Autrefois, il avait été un homme convenable. Il lui en restait quelque chose.

« Bonne chance », dit le président.

Mais il ne lui tendit pas la main. Il recula d'un pas à l'intérieur de la maison. Bob descendit les trois marches du perron, emportant dans ses vêtements un peu de la chaleur de la maison. Il retrouva la rue. Il avait entendu la porte se refermer doucement derrière lui, et les serrures tourner. Il passa devant la fenêtre. Il vit Marc debout, qui avait l'air d'un homme qui crie. Il traversa la rue, attendit un instant, comme pour se remettre d'une émotion violente. La silhouette du président s'encadra dans la lumière de la fenêtre. Bob le vit examiner la rue en se tordant le cou.

Il n'avait pas parcouru une centaine de mètres qu'une camionnette de police stoppa à sa hauteur. Deux policiers en surgirent, l'arme au poing. Ils le plaquèrent contre le mur, l'accrochèrent à deux mains par le col du manteau. En dix secondes, ils l'avaient embarqué, sans ménagement, en hurlant les injures habituelles. Dans le mouvement, assez brutal, sa tête cogna sur le montant du siège. La camionnette redémarra. Il y avait deux autres policiers à l'intérieur. Le plus gradé réclamait des explications. Il parlait d'une certaine somme d'argent. Il parlait d'effraction. De prise d'otages. De violences. De jeunes enfants marqués à vie. Le président n'avait pas fait les choses à moitié.

Bob posa sur la tablette les cinq billets qu'il tenait dans la main. Le gradé lui asséna un coup dans la figure. Puis il empocha l'argent, de confiance, sans recompter. Ses collègues se marraient. Bob essaya de leur raconter l'histoire de la tourte. Mais ils s'en fichaient. Lui, il trouvait que c'était un beau souvenir. Il

n'avait qu'un regret : à cause de son intrusion, la tourte avait peut-être trop refroidi et le président et sa famille ne s'étaient pas régalés comme ils l'espéraient. La camionnette s'arrêta sur le parking de la supérette. On le poussa dans la nuit maigrement éclairée par le néon rouge de l'enseigne. Les coups s'abattirent sur lui, non sans méthode. Il entendait le souffle des policiers. Certains coups lui faisaient mal. Chez le président, il s'était réchauffé. Le froid n'endormait plus tout à fait la douleur. Il croyait avoir mérité cette correction. Il ne pouvait pas en vouloir aux policiers. Ils faisaient leur métier. Si tout le monde se permettait de pénétrer dans les maisons sans y avoir été invité, la vie ne serait plus vivable. C'était facile à comprendre. Il ne se demanda pas pendant combien de temps ils le cogneraient encore. Il fermait les yeux. Il revoyait la tourte. C'était une belle image. Elle lui rappelait de bons souvenirs. Il ne se souvenait pas vraiment lesquels. On est toujours très loin des beaux jours.

Date limite

Dans sa jeunesse, Manon avait eu des idées bien arrêtées. Aucun sujet n'échappait au travail de ses certitudes. Elle raisonnait aussi bien la cuisson des pâtes que l'immortalité de l'âme. Il faut dire qu'ayant entrepris d'assez brillantes études de philosophie elle avait l'honnêteté d'appliquer à sa propre personne les principes qu'elle défendait.

C'est pourquoi le soir de ses dix-neuf ans, après une discussion sévère où elle avait été, intellectuellement, malmenée, elle s'était fait tatouer sur le ventre, en caractères d'un centimètre de hauteur, cette mention : « Date limite de consommation. » Suivait la date de son cinquantième anniversaire, un quatorze septembre. L'histoire avait fait le tour de la ville.

Avec la conviction de la jeunesse, elle estimait en effet qu'après cinquante ans une femme n'est plus consommable. Elle pensait d'ailleurs qu'à partir de cet âge une femme n'a plus tellement envie d'être consommée. Elle citait des exemples puisés dans la réalité. Des femmes de son entourage, trop grosses, trop maigres, trop fripées. Il y a une fin pour tout, pour les gens comme pour les œufs.

Au fond, fille d'un célèbre vainqueur de jeu télévisé et d'une mère qui cousait des coussins en forme de cœur, elle était née esthète, assez exigeante sur les tenues vestimentaires et très infailible quand il était question des choses de la vie. Dès son enfance la plus tendre, comme son père, elle avait eu réponse à tout, et comme sa mère elle avait eu l'art d'ajouter de l'affectif et du symbolique à l'utilitaire. Elle montait et démontait les contes de fées, remisait le Père Noël dans l'arrière-boutique des archaïsmes, redéfinissait les grands courants de la pensée familiale et était de taille à résoudre sans l'aide d'un dictionnaire les mots fléchés les plus diaboliquement roués. À sept ans, elle avait mis au point l'ordre dans lequel il convenait de laver, savonner et rincer chacune des parties de son corps. Jamais elle n'y avait dérogé. Elle avait ainsi codifié tous les actes du quotidien, de sorte qu'ils soient imperturbablement reproductibles d'un jour à l'autre.

Sa philosophie visait à l'amélioration de la vie ordinaire et se fondait à la fois sur l'expérience, sur l'intuition et sur l'observation pratique.

« On boit dans un verre, expliquait-elle, et on mange dans une assiette. Rien n'interdit de faire le contraire, mais il ne viendrait jamais à l'esprit d'un être sensé de manger dans un verre et de boire dans une assiette. Quand on dresse une table, l'assiette, le verre, les couverts, la serviette, le bouquet de fleurs, le dessous-de-plat, chaque chose est disposée en fonction de l'usage qu'on a besoin d'en faire. Dans un autre ordre d'idées, on n'obtiendra jamais de la viande bouillie en la passant à la rôtissoire. On ne dormira jamais dans un lit idéal si on intervertit la position des draps et celle des couvertures. »

Elle ne parlait donc pas à la légère. De l'ordre domestique, elle déduisait les grandes lois qui régissent l'univers et, plus modestement, les conventions qui coordonnent dans l'harmonie toutes les activités humaines, de la naissance à la mort, en groupe comme isolément, d'un continent à l'autre comme d'une maison à l'autre dans un lotissement. Elle avait étudié les Grecs, les Allemands, les modernes, les existentialistes, les productivistes, les pragmatiques et les poètes de toutes les obédiences. Elle lisait le journal aussi, mais pour le soumettre à un examen critique sans concession. Jamais elle ne jouait aux jeux de hasard, car elle n'était pas sans savoir que l'homme ne part jamais gagnant contre le hasard.

Elle s'était mariée, parce qu'il y a un âge pour ça. Elle avait divorcé, puisque le divorce ajoute un dénouement au mariage qui, par définition, n'en a pas. Les choses étant ce qu'elles sont, elle s'était voulue mère de deux enfants, un garçon, une fille. Après la naissance du garçon, elle avait subi trois interruptions volontaires de grossesse, pour réaliser la parité de sa descendance. Pour le reste, toute sa vie s'était pliée à des logiques d'une parfaite généralité. L'hiver, elle avait perdu les kilos amassés à la belle saison. Elle ne s'était pas privée de traverser des périodes de grande mélancolie. Elle avait expérimenté l'hystérie, la colère, la jalousie, la cruauté, de façon à vivre tout ce qu'une femme est en mesure de vivre lorsqu'elle peut se prévaloir d'un certain pouvoir d'achat et

d'un niveau certain de culture. Son mari la contentait, elle en était amoureuse, mais elle avait opté pour l'adultère discret, vérifiant que, d'une façon générale, le travail d'un amant complète celui d'un mari.

Ses amants s'étonnaient de lui lire sur le ventre cette date de péremption. Comme elle avait des fatuités de pédagogue, elle leur expliquait :

« Une femme qui aime un homme doit lui offrir le meilleur d'elle-même. Le corps vieillit, la peau se dessèche, la chair se tarit, les articulations perdent de leur souplesse. Une femme qui a de la fierté évitera de faire subir à un homme ce spectacle repoussant. Il me semble que cinquante ans, c'est le bon âge pour mettre un terme à l'activité sexuelle.

— Manon, je t'aimerais même si tu étais laide », disaient les amants.

C'est une affirmation qui ne coûte rien et qui accroît le bonheur de la femme dans des proportions phénoménales.

« Si j'étais laide, disait-elle, je me serais donné la mort. Je n'aurais pas voulu faire à la lumière l'offense de devoir éclairer la disgrâce. »

Elle y allait un peu fort, mais c'était sincère. Peut-être se serait-elle suicidée. C'était une idée qu'elle avait plus d'une fois formalisée sur le papier, adressant même sur ce thème plusieurs courriers à des magazines féminins, qui les avaient publiés.

À moins de douze heures de sa date de péremption, elle fut prise de l'envie d'être consommée une dernière fois. Malheureusement, c'était un jour de semaine et ses deux amants circulaient à l'étranger pour des motifs professionnels. L'un donnait des conférences sur les glucides, l'autre était champion de billard. Ils voyageaient beaucoup. Elle passait le samedi avec l'un et le dimanche avec l'autre, bonne organisation. Fidèle à ses principes, elle avait décidé de ne plus les revoir après le quatorze septembre. Le sacrifice était méritoire, exorbitant même, car elle se sentait encore parfaitement comestible. Son corps n'était plus ce qu'il avait été, mais la chair grimpait encore aux os avec vaillance, les seins ne se fatiguaient pas vraiment, le ventre s'arrondissait, mais il

tenait bien en place, sans avachissements, sans mollesse. Ce qu'elle observait de ses fesses ne présentait rien de honteux, ni en volume ni en consistance. La cuisse creusait bien un peu, mais le muscle y avait conservé un galbe acceptable, une solidité presque sportive.

Vêtue avec classe, à peine maquillée, elle commença par se promener en ville. Le temps était favorable, le soleil légèrement sucré, comme souvent au mois de septembre. Sa déambulation la conduisit jusqu'à la grand-place sur laquelle les bistrots débordaient par tout un agencement de terrasses multicolores. Elle s'installa sous un parasol, à la table la plus voisine de celle d'un homme qu'elle avait repéré et qui ne lui aurait pas déplu, le cas échéant. Il était même tout à fait séduisant. Dix minutes plus tard, elle le voyait très nettement beau, splendide, à la fois animal de bonne compagnie et intellectuel d'exception, une bête délicate et cultivée, un homme dans un corps de mâle, comme elle était une femme dans un corps de femelle. Lui aussi l'avait remarquée. Il lui souriait. Un sourire merveilleux, à la fois carnassier et subtil. Elle y détectait une spiritualité empreinte de sensualité. C'était un être dont le physique s'étirait dans une sollicitude métaphysique.

Quand il l'invita à sa table, après qu'elle lui eut adressé une remarque sur le temps encore très doux, elle fut confirmée dans sa première impression : il était magnifique. Sans doute moins âgé qu'elle, mais pas de beaucoup. Dépourvu de bagues, de gourmettes, de montres pompeuses, élégant mais avec sobriété. Sa voix enchantait, sans affectation, sans ces modulations de pigeon que les hommes se croient souvent obligés de produire pour plaire.

« Vous êtes seule ? demandait-il.

— Seule et libre. »

Leur conversation s'éleva doucement dans les couches les plus éthérées de l'échange d'idées. Il lui confia des secrets sans mystère, elle lui dévoila des mystères sans secret. Il lui expliqua des choses qu'elle fit mine de ne pas connaître. Elle enfonça pour lui des portes qu'il savait ouvertes. Elle lui dit

qu'elle avait fait des études de philosophie. Il lui dit qu'il aimait beaucoup la philosophie et qu'il regrettait de n'avoir jamais eu le temps d'approfondir ce qu'en rapportaient les journaux et les revues spécialisées.

Ils burent de l'eau encore. Ils se découvrirent des raisons communes d'aimer l'eau. Il chanta sa partition, elle l'accompagna par des approbations liquéfiées. Ils trinquèrent. Il était parfait. Elle en était digne.

Au restaurant, les heures eurent classiquement la saveur des plats. Les chandelles excitaient Manon et, dans les yeux de cette dernière, Sébastien suivait la danse des flammes. Elle laissait se perdre sa main sur la nappe, comme par inadvertance. Il la regardait et s'attendrissait. Mais il n'osait avancer les doigts vers ces doigts qui venaient vers lui, qui empiétaient déjà un peu sur la moitié de table qui lui était dévolue. D'un coup de paume, il repassa sa serviette. Il n'aurait pas été contre de poursuivre la soirée dans une boîte de nuit, mais il avoua qu'il ne fréquentait plus ce genre d'endroit, trop bruyant à son goût, trop étouffant.

« J'aime les promenades à Venise, disait-il. Visiter des musées où les œuvres ne sont éclairées que par la pleine lune. J'aime le romantisme des croisières sur le Rhin. Je me suis offert une paire de jumelles perfectionnées pour suivre la migration des oies cendrées au-dessus de la Meuse. J'ai commencé un herbier, une collection de timbres. Ce sont des plaisirs que j'ai mis du temps à apprécier à leur juste valeur. Mais vous savez ce que c'est, la vie nous emporte dans son tourbillon et nous sommes trop étourdis pour penser avec lucidité.

— Comme moi », dit-elle.

Elle succombait. Elle voulait être à lui. Elle se tortillait sur son siège, au rythme de la voix aimable, qu'elle adorait déjà, qui la transperçait, qui la fouillait et qu'elle appelait silencieusement à la fourailler. Il aborda le problème de Dieu. Il fut souverain. Il prouvait des choses à l'aide du calcul différentiel. Il avait des notions en mécanique quantique, très pratiques pour démontrer que Dieu existe en même temps qu'il n'existe pas, mettant ainsi d'accord, par l'extrême

complication des paradoxes, les croyants, les incroyants et les sans-opinions. Il la transportait dans un univers qu'elle fréquentait depuis son âge le plus tendre. Tout avait un sens. C'est-à-dire une place. Toutes les questions recevaient une réponse, comme dans les jeux télévisés. Le cœur prenait la forme d'un coussin. Les sentiments pouvaient s'asseoir.

Ils allèrent dans la nuit de la ville, faire un tour sous la tiédeur suave qui tombait des néons de couleur. Elle s'accrocha à son bras, comme une femme qui a bu. Elle riait. Des images de sexe lui traversaient l'esprit, comme des traits de flèches.

« Est-ce que vous aimeriez boire un dernier verre d'eau chez moi ? proposa-t-elle. J'ai de l'italienne, de la *spumante*. J'ai de la suédoise, de l'eau de glacier, très rare, très pure. Je suis sûre que ça vous plairait. »

Pour l'eau de glacier, il était d'accord. Il n'en avait jamais bu. Il pressentait que ce pouvait être une expérience formidable. Elle se demandait quel moment il choisirait pour l'embrasser. Dans un coin d'ombre, au bout de la rue où commençait un square. Dans la voiture. Dans le hall de l'immeuble. Chez elle. Aurait-il cette patience, ce panache de grand seigneur ? D'habitude, les hommes la serraient dans leurs bras dès que l'occasion se présentait, juste au sortir du restaurant, les rustres. Ils lui infligeaient leur haleine épicée, alourdie de reste de fromage, collée de miasmes vineux. Elle n'était pas contre, puisqu'ils obéissaient alors aux lois de la nature. Sébastien était d'une autre race. Il était comme elle. Il se contrôlait. Il avait la maîtrise de ses gestes. Il avait dompté ses instincts.

Elle lui servit l'eau de glacier dans une coupe à champagne. Ils dégustèrent avec cérémonie. Sébastien humait la fraîcheur, admirait l'absence de couleur, respirait l'absence d'odeur, goûtait l'absence de goût. Il élevait la coupe à la hauteur de ses yeux, qu'il avait d'un bleu de banquise. Manon chavirait. Elle se noyait dans ce regard qui avait la profondeur et la limpidité des fjords. Tant de pureté leur montait à la tête. Manon prétendit qu'elle était ivre, qu'elle ne savait pas où elle se trouvait, que des cloches de neige sonnaient dans sa conscience.

Elle titubait au milieu du salon. Jamais elle n'avait eu autant envie de faire l'amour. Elle se laissa tomber sur le canapé avec un petit cri soupirant qui attira l'attention de Sébastien.

La jupe avait découvert les jambes jusqu'à mi-cuisses. Subrepticement, Manon avait déboutonné le haut de son chemisier. Elle se sentait vaguement en désordre, mais elle mettait cela sur le compte des empresses hormonales. Et de son impatience de femme réquisitionnée par le désir. Il ne lui restait qu'une heure avant la date de péremption. Un assaut d'une heure, c'est un beau souvenir pour la suite, pensait-elle. Elle s'en contenterait. Elle aimait Sébastien, parce que c'était un homme qui prenait son temps, qui respectait le rituel des préliminaires. L'eau des glaciers scellait entre eux un pacte de poésie.

« Quelque chose ne va pas, Manon ? s'inquiéta Sébastien.

— Faites-moi l'amour tout de suite, Sébastien. N'attendons plus. Soyons l'un à l'autre sur-le-champ. Il est plus que temps. »

Elle entendait qu'il respirait plus fort. Il allait se pencher vers elle. Il posa son verre d'eau des glaciers sur la table basse. Elle ouvrit sa jupe et son chemisier pour lui indiquer l'urgence de la situation.

« Manon, dit-il. Je pense que vous avez peut-être mal interprété certaines de mes attitudes. Si c'est le cas, je vous prie de m'excuser. »

En fait, il la taquinait. Elle ouvrit les yeux et vit qu'il débouclait la ceinture de son pantalon, qu'il ouvrait sa braguette. Elle se sentit envahie par une onde chaleureuse, qui lui secoua principalement le bassin, mais dont elle éprouva les répliques dans les jambes et dans la tête.

Il baissait son slip. Elle fermait les yeux. Elle les ouvrirait dans quinze secondes, pour augmenter l'effet de surprise. C'était un homme membré comme un prince. Raide comme un manche de pioche. Pourvu d'un gland épais comme un poing serré.

« Je deviens folle, pensait-elle. Il me rend folle ! »

Elle ouvrit les yeux. Et lut sur le ventre de Sébastien, tatoué en petits caractères, à la limite de la toison pubienne : Date de péremption...

« C'était le douze septembre, dit-il. Hier. Je suis désolé. C'est une erreur de jeunesse. À l'époque, j'étais porté sur la philosophie. J'avais entendu parler d'une théorie défendue par une jeune philosophe qui avait fait tatouer sur son ventre sa date de péremption. J'étais affamé d'absolu, de solution radicale. L'idée m'a semblé excellente. J'ai passé ma vie à me préparer à cet instant. Je ne peux pas vous satisfaire sans me déjuger, sans trahir trente ans de conviction, de foi même. Le voudrais-je, que je ne le pourrais pas. Le corps obéit à l'idée. Voilà. »

Manon n'avait jamais eu envie de pleurer. Elle avait pleuré quelquefois, mais seulement parce qu'une femme ne peut pas prétendre être vraiment une femme absolument femme si elle ne pleure pas un certain nombre de fois, pour un certain nombre de raisons. Ce soir, pendant que l'horloge l'acculait à la péremption, les larmes lui montaient dans les yeux. Elles venaient de loin. Elles ne charriaient pas la moindre certitude. C'était des larmes qui ne savaient rien. Il y en a.

Elle releva son chemisier, écarta les étoffes, découvrit son ventre et le tatouage. Aucune pendule ne sonna l'heure de la péremption. Sébastien consulta sa montre, moins par curiosité que par réflexe.

« C'était vous ? s'étonna-t-il.

— C'était... », dit-elle.

Histoire molle

Il existe très peu d'histoires molles. Les écrivains préfèrent tout ce qui est raide, volontaire, entreprenant. La guerre, l'érection, le cœur sec, l'énergie passionnée constituent des sujets littéraires de première grandeur. Les histoires molles sont dédaignées. À juste titre, car elles ne présentent pas d'intérêt. Le mou ne permet ni les attaques franches ni les propos incisifs. Il ne rebondit pas. Il ne va pas de l'avant. Il se penche parfois sur son passé, mais avec mollesse, et n'y voit que du mou. Le mou n'est jamais en forme. On peut tenter de lui en donner une, il ne la conservera pas et redeviendra progressivement mou. Le mou n'est jamais mordant. Il n'assène jamais de vérité. Il est incapable d'exprimer la dureté de la vie, la rigueur de l'hiver, les rudesses de la condition humaine. Il ne sait pas rouler comme une bille d'agate, il ne fend pas l'air comme un champion cycliste, il ne résiste pas contre l'ennemi de la patrie. Il est même incapable de se tenir au garde-à-vous. Ne pas le confondre avec le tendre. Le tendre n'est pas mou, à l'instar du bois tendre. Ne pas l'associer non plus au flexible ou à l'élastique, lesquels exercent une pression ou restituent une force. Non seulement le mou n'est assimilable à rien d'autre, mais il ne ressemble à rien. Il est mou. Il absorbe et ne rend jamais.

Guy Vouine était mou de naissance. Il avait coulé de sa mère, comme d'un pot de confiture renversé. L'accouchement n'avait requis aucun effort, aucune poussée. L'enfant faisait un petit tas sur les linges et le cri qu'il exhala pour manifester qu'il était vivant montait de lui avec la légèreté d'une vapeur. La sage-femme, qui en avait vu de toute sorte, se dit seulement qu'elle n'en avait encore jamais vu de si mou.

Plus tard, il s'avéra que l'enfant physiquement mou était également mou à l'intérieur. C'était une intelligence molle. Il en savait autant que n'importe qui, mais ce qu'il savait était mou, non par nature, car un savoir reste ce qu'il est, mais par le fait que c'était lui qui le savait. Dans les discussions, bien qu'il fût plus cultivé que la plupart de ses condisciples, c'était lui qui s'écrasait. Il ne

voyait pas l'utilité de réagir. Évidemment, il lui arrivait d'agir, mais plutôt par inertie, en se laissant glisser le long des pentes, en roulant dans les escaliers, en usant des moyens de transport en commun. Par jeu, ses camarades l'avaient un jour enfermé dans un sac-poubelle. Il avait pris la forme du sac. Quand on le jetait dans une caisse, il la remplissait jusque dans les détails des angles. Il était tout ce qu'on voulait. Et surtout une attraction.

Contrairement à un préjugé répandu par des malveillants, les femmes sont attirées par les mous. Guy Vouine n'eut donc aucune difficulté à convoler, comme on dit, en justes noces. Il épousa une bonne pâte, une fille qui mangeait trop et qui était toujours d'accord. Il n'aurait pas pu tomber mieux. Il ne l'avait pas choisie. Ils s'étaient assis un jour l'un près de l'autre dans l'autobus et ne s'étaient plus quittés. Elle avait un état civil, mais se faisait appeler Moumoune.

Pendant des semaines, ils n'avaient pas échangé cinq paroles. Le samedi après-midi, il l'invitait à la cafétéria du supermarché et ils se régalaient de haricots à la saucisse, de purée au cabillaud, voire de riz au lait pour lequel ils partageaient la même prédilection. Ils choisissaient des plats identiques, ce qui renforçait les sentiments qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Leurs repas se déroulaient dans un silence où des velléités de communication leur inspiraient de renifler ou de soupirer. Quand ils reniflaient ensemble, ils levaient les yeux de l'assiette et se souriaient.

Un soir, ils allèrent au cinéma. Le film était ennuyeux et ils s'endormirent. La tête de Moumoune glissa contre l'épaule de Guy qui se réveilla. En essayant de la relever, sa main toucha le sein de la jeune femme. Ce contact lui plut. C'était doux, assez chaud, plutôt mou. Quelque chose se présenta à son esprit, mais ce n'était pas net. Il lui semblait que la température de son corps augmentait d'un degré ou d'un degré et demi. Il n'y voyait pas d'inconvénients. Il avait lu plus d'un livre sur les hommes et les femmes et il croyait identifier dans les sensations qui le parcouraient les symptômes de ce que les poètes appellent la passion et que les scientifiques nomment, avec plus de laconisme, le rut.

« Je suis en rut », songea-t-il.

Le lendemain, car ses réactions n'étaient jamais soudaines, il fit part à Moumoune de l'effet qu'elle produisait sur son système glandulaire. Ils burent une tasse de thé, grignotèrent des biscuits secs, chacun perdu dans ses pensées. Leurs yeux se rencontraient avec plus d'insistance. Plus il s'observait, plus il était en mesure de vérifier qu'il avait envie d'elle. Elle le désirait aussi, cela se remarquait à la manière qu'elle avait de croquer les biscuits. Toutefois, il n'y avait pas d'urgence. Ils avaient le temps d'ouvrir une deuxième boîte de gâteaux. Des petites génoises fourrées au moka, un délice qu'ils faisaient fondre sous une lampée de thé au lait.

Quand le jour baissa, Guy eut l'impression que Moumoune avait eu un mouvement d'une certaine amplitude. Il tourna la tête vers elle. Il vit qu'elle avait un peu écarté les cuisses.

« Il faut bien que ça se fasse », murmura-t-elle.

Il lui demanda si c'était la première fois.

« Je crois », dit-elle.

Il se promit donc d'y aller mou. Leurs chairs se mélangèrent, se prêtèrent l'une à l'autre, s'enveloppèrent mutuellement, avec une lenteur de pétrissage. Ils s'engloutissaient, se répandaient d'un corps dans l'autre corps. Un témoin, s'il y en avait eu un, n'aurait pas pu affirmer lequel tombait dans l'autre et s'y traînait, attardé comme une coulée d'herbe en équilibre au bord d'un talus. Le mou s'unissait au mou, collant et luisant comme un paquet de guimauve mastiquée dans une abondance de salive. Il était en elle, mais sans savoir exactement où, ni quel chemin il avait emprunté pour en arriver là, car il la sentait moins ouverte que perméable. Ils s'imprégnaient l'un de l'autre ou gâchaient comme du mortier les divers éléments dont ils étaient composés. Ils se confondaient, s'embrouillaient, se brouillaient comme le blanc et le jaune d'un œuf. Le plaisir les cueillit au sommet d'eux-mêmes. L'amour ne les avait pas

rendus moins mous, mais il les avait grandis : de deux gros tas il avait fait un tas plus gros.

Ils se marièrent, parce qu'en province le mariage s'inscrit dans les usages. Le maire déclara qu'ils « unissaient leurs destinées ». La formule les persuada qu'ils avaient accompli une sorte d'exploit. Ils y pensèrent souvent, le soir surtout, quand ils s'abîmaient devant la télévision. Unir sa destinée dit mieux les choses que se marier. Cette pensée les rendit durablement heureux, parce qu'ils n'avaient jamais été habitués aux grands mots et qu'ils avaient jusque-là avancé dans la vie avec la conviction qu'ils ne les mériteraient jamais. Cette formule officielle leur révélait qu'ils disposaient chacun d'une destinée. Dans la vie, avoir une destinée c'est important. Et c'est moins périlleux qu'un destin.

D'autres qu'eux auraient refusé d'avoir des enfants. Il faut choisir entre les enfants et la destinée. Eux, la nature les avait dépourvus de la faculté de calculer égoïstement. S'ils n'eurent pas d'enfants, c'est qu'ils ne devaient pas en avoir. Du reste, c'était une chance, car dans une histoire molle il n'y a jamais d'enfants. Si Moumoune s'était retrouvée enceinte, elle l'aurait accepté. Elle ne le fut pas, elle l'accepta. Guy l'accepta aussi. C'était comme ça. Ils ne se posaient pas de questions.

Les jours se succédaient dans une lumière un peu flasque. Quand la nostalgie les étreignait, ce qui se produit parfois chez les gens qui s'aiment, ils prenaient l'autobus où ils s'étaient rencontrés pour la première fois. Ils essayaient de s'installer aux places dont ils avaient conservé un pieux souvenir dans leur mémoire commune. L'idée de naviguer dans une gondole à Venise ou de voyager dans l'Orient-Express ne les traversait jamais. Un temps, ils avaient conçu le projet d'aller à Paris, voir la tour Eiffel et l'Arc de triomphe. Mais au dernier moment, l'énergie leur avait fait défaut. Guy avait offert un bouquet de fleurs à Moumoune. Moumoune avait offert à Guy un pack de bonne bière. Ils avaient célébré leurs vingt ans de mariage sur le canapé du salon. Un disque

d'accordéon tournait sur la platine. Un souffle de brise s'alanguissait dans le rideau. Ils attendaient paisiblement l'heure du film à la télé.

« C'est beau, l'amour ! » mâchouilla Moumoune.

Il l'approuvait. Moumoune ne parlait pas beaucoup, mais quand elle disait quelque chose c'était toujours bien vu, bien pensé. En vingt ans, ils avaient doublé leur poids. L'amour leur profitait.

« Tu m'aimes toujours autant ? demanda Moumoune, sans anxiété.

— Plus ! » lui assura-t-il avec une sobriété non dénuée de coquetterie.

Il n'exagérait pas. Il considérait même qu'il ne l'avait jamais aimée aussi fort. Dans une émission culinaire, elle avait découvert les secrets du hachis parmentier et, depuis, elle lui en confectionnait un plat énorme chaque mercredi. C'est à ce genre de chose qu'un mari reconnaît le caractère immuable des sentiments que lui porte sa compagne. Toutefois, cette dernière avait couché une fois avec un représentant de commerce et une autre fois avec un voisin. Elle aurait pu le confesser à Guy. C'était un homme qui comprenait la vie. Elle y avait songé pendant quelques jours, mais l'occasion ne s'était pas présentée.

De toute façon, ces hommes ne l'avaient entreprise que par curiosité. Il y a un exotisme de la femme molle, comme il y en a un de la femme qui boite. Au fond, ils avaient couché avec elle pour information. Elle n'avait pas eu le réflexe de les repousser. Ils ne lui en avaient pas laissé le temps. C'était une femme qui devait mûrir chacun de ses gestes, penser longtemps à ce qu'elle pensait pour penser qu'elle le pensait vraiment. Les décisions, même infimes, exigeaient d'elle des heures de concentration. En fait, elle s'était laissé pénétrer par surprise. Ensuite, elle n'y repensa presque jamais, sauf quand sa mémoire passait par hasard à cet endroit de ses souvenirs.

Quelques années plus tard, en revenant de son travail, Guy dégouлина avec lenteur sur le canapé.

« Aujourd'hui, je me sens mou... », souffla-t-il.

Moumoune ne lui trouvait pas mauvaise mine. Peut-être avait-il forcé du ventre. Il éprouvait des difficultés pour se déchausser. Ses vêtements accusaient deux ou trois tailles de retard. Il n'avait jamais été sportif, mais depuis un certain temps il ne se déplaçait plus jusqu'au balcon où il aimait, autrefois, prendre l'air après le repas.

« Je me sens un peu molle aussi », dit-elle, par solidarité.

Elle s'écroula à ses côtés et ils usèrent là plusieurs heures de pure immobilité. C'était le début de la fin, autant le dire tout de suite. Ils se sentirent tous les jours un peu plus mous. Certains soirs, ils n'avaient même plus le courage d'allumer la télévision. Comme ils ne pouvaient pas se priver de tout, ils résolurent le problème en laissant le poste en marche vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Quand les vivres venaient à manquer, Moumoune téléphonait à l'épicier et se faisait livrer des plats cuisinés, des paquets de gâteaux et de friandises, des packs de bière, des chips, du pain de mie, des nourritures commodes à manger.

Ils ne quittaient plus le canapé où ils étaient bien. De temps en temps, l'un d'eux demandait des nouvelles de l'autre :

« Tu te sens toujours mou ? »

La réponse venait ou ne venait pas. Quand elle venait, c'était longtemps après la question. La plupart de leurs pensées étaient domestiques et se révoltaient contre le désordre qui envahissait la pièce, mais leur détermination était trop faible pour être suivie d'effet. Tout juste s'ils étaient encore assez solides pour se déployer jusqu'aux toilettes et les occuper, calés sur la faïence, abandonnant à leurs besoins toute liberté de s'effectuer selon les lois de la pesanteur.

Ils n'étaient ni tristes ni angoissés. Ils n'étaient pas non plus étonnés de ce qui leur arrivait. Ils ne se sentaient pas malades. Ils n'avaient mal nulle part. Ils étaient seulement de plus en plus mous. Ce n'est pas une raison suffisante pour déranger un médecin. Ils n'y songèrent d'ailleurs pas.

La télévision rendit l'âme au milieu de la nuit. Le silence et la légère odeur de brûlé réveillèrent Guy. Il eut le pressentiment qu'il manquait quelque chose dans son paysage, mais il était déjà beaucoup trop mou pour définir ce que ce pouvait être. Moumoune respirait près de lui. Elle était devenue si molle qu'elle ressemblait à une grande flaque de chair et d'étoffe, dont une partie cascadaït jusqu'au parquet, avant de se répandre au milieu des débris. Dans la journée, ses yeux flottaient à la surface de son corps, comme deux fruits dans une nappe de crème. Il aurait voulu se dire que ce n'est pas facile de vieillir, d'en arriver là où ils en étaient, surtout après avoir vécu une vie somme toute satisfaisante sur tous les plans et dans tous les domaines.

À vrai dire, il aurait aimé éprouver des regrets. Ou même seulement se sentir contrarié. Souffrir ne lui aurait pas déplu. La souffrance confère une certaine facture à la déchéance. Mais la souffrance s'attaque aux angles, aux os, aux nerfs, au caractère. La hache fend le bois, mais s'enlise dans la sciure. Il ne souffrait pas. Il n'avait jamais souffert. Moumoune ne souffrait pas non plus.

Il ne se doutait de rien. Il n'avait guère plus que cinq minutes à vivre. Il ne pensait à rien. Le jour bleuissait dans l'angle supérieur de la fenêtre. Cette lumière très étriquée ne lui évoquait rien de précis. Le filet de jour ne se combinait pas à la lumière jaunâtre du plafonnier, mais semblait la faire reculer, l'amoindrir, la réduire au globe d'où elle émanait. Guy Vouine mourut. Il avait la sensation de s'enfoncer dans quelque chose de plus mou que lui. Ce n'était ni agréable ni désagréable. Il aurait aimé en parler à Moumoune. Il présuma qu'il tomberait longtemps dans cette mollesse où il identifiait la matière dont il était fait.

Il était mort depuis environ deux heures quand Moumoune s'éveilla. Le jour inondait la pièce. Le globe du plafonnier n'était plus qu'un poing pâle serré et qui se défendait encore, mais en vain. Elle vit Guy. Il ne lui avait jamais paru si vivant. Cette image la mit presque de bonne humeur. Elle se sentait confortablement installée dans un bercement mou où sa propre mollesse trouvait

enfin à s'épancher. Elle mourut mollement, comme son mari. Tout était dans l'ordre.

Quoi qu'on fasse, l'univers va en mollissant.

Le souvenir de Fred

Fred avait tellement changé que Tony ne le reconnaissait pas. Il le croisait tous les jours quand il allait au pain. Puis Fred avait disparu pendant une semaine. Tony avait appris qu'il était en voyage en Afrique, dans un club de vacances. D'habitude, ils se saluaient, joyeusement, se serraient la main, échangeaient quelques mots qui ne les engageaient qu'à promettre de se saluer le lendemain. Sans être vraiment amis, ils se connaissaient bien. De vue.

Et à première vue, aussi incroyable que cela puisse paraître, Fred était devenu noir. Pas bronzé : noir. En voyant Fred avancer vers lui, sur le même trottoir, Tony s'était dit : « Tiens, on dirait bien Fred, mais il ne marche pas comme d'habitude. Il est plus grand, aussi. » Et surtout, il était noir.

Il lui tendit la main, comme par réflexe.

« Fred ? Qu'est-ce qui se passe ? T'es tout noir. Je sais bien que tu es allé en Afrique, mais je n'en reviens pas de te voir arrangé comme ça. »

En effet, la métamorphose était spectaculaire. Avant de partir pour l'Afrique, Fred était tout, sauf noir. Il avait une figure ronde et rose, des cheveux châtain clair.

« J'ai peine à te reconnaître, Fred. Franchement. Je ne t'ai jamais vu dans cet état-là. Et je ne m'attendais pas à t'y voir un jour. C'est le marabout qui t'a fait ça ? »

L'autre ne vit aucun inconvénient à admettre qu'il avait été victime d'un marabout. Il hochait la tête, souriait comme l'innocent du village, se dandinait. Il était allé au pain et tenait deux baguettes contre lui.

« Ça fait drôle, de te voir de cette couleur-là », soupira Tony, avant de poursuivre son chemin vers la boulangerie.

Toute la journée, il pensa à Fred. À la télévision, il avait plus d'une fois vu des émissions sur les pouvoirs des sorciers africains. Pour lui, esprit cartésien, c'était des histoires à ranger dans le folklore. À aucun moment, il n'avait accordé le moindre crédit aux explications des ethnologues. Par stratégie, ces derniers font

mine de croire les fables qu'on leur raconte. C'est une manière de mettre en confiance les sujets qu'ils étudient. Quand un sorcier prétend pouvoir transformer un ennemi en arbre, l'ethnologue s'émerveille, se répand en flatteries et en éloges, ce qui lui permet d'avancer dans ses investigations. Les sorciers se vantent de toutes sortes de prouesses. Jamais Tony n'avait entendu dire qu'ils étaient capables de noircir un Blanc. L'extravagance a des limites. Même en Afrique.

Le lendemain matin, il serra de nouveau la main de Fred et lui dit, d'une voix inquiète :

« Mon pauvre Fred ! J'espère au moins que ça ne fait pas mal.

— Je me sens très bien, le rassura Fred en souriant de toute sa mâchoire.

— Tu ne t'es rendu compte de rien ?

— Non.

— Quand as-tu réalisé que tu étais noir ?

— Quand je me suis vu dans une glace.

— Il y avait peut-être plusieurs jours que tu étais noir.

— Certainement.

— Tu étais noir sans le savoir. C'est terrible. Tu te croyais blanc et tu étais noir. »

Ils se quittèrent sur ce mystère. À la boulangerie, Tony évoqua le problème. La boulangère l'examina en reniflant, car elle était enrhumée d'un bout à l'autre de l'année.

« Vous avez vu ce qui arrive à Fred, dit-il. Qu'est-ce que vous en pensez, vous ?

— Vous savez, dans le commerce on ne peut rien dire...

— Quand même, il est très noir.

— Pas plus que d'habitude. »

Tony n'insista pas. Les boulangers ne disent jamais ce qu'ils pensent. Pour eux, un client n'est pas une personne, mais seulement trois ou quatre rondelles

de monnaie sur le marbre du comptoir. Ils s'intéressent moins aux gens qu'à la quantité de pain qu'ils consomment. Tony hochait la tête, clignait de l'œil. Il comprenait la boulangère à demi-mot. Le silence de cette dernière en disait long. En tout cas, c'est ce qu'il crut.

Tous les jours, croisant Fred sur le chemin du pain frais, Tony lui poignait la main et il engageait la conversation. Après une semaine, il se sentit suffisamment sûr de lui pour exprimer le fond de sa pensée.

« Tu veux que je te dise, Fred..., commença-t-il.

— Bien sûr que je veux, dit Fred qui ne s'étonnait pas.

— T'es noir, c'est d'accord, mais ça ne te va pas.

— Je suis obligé de faire avec, Tony.

— Je sais bien, mais ça ne te va pas. Tu étais mieux avant.

— Comment j'étais, avant ?

— Tu étais mieux.

— Tu n'aimes pas le noir, peut-être ?

— Je n'ai rien contre, Fred ! Le noir, c'est très bien. Mais pas sur toi. Tu n'as pas été conçu pour être noir. Tu es noir par accident. Si tu as attrapé ça pendant ton voyage en Afrique, tu peux te retourner contre l'agence. Porter plainte. Obtenir réparation. Des dommages et intérêts. À ta place, c'est ce que je ferais. »

Fred n'avait pas l'air de vouloir se laisser convaincre d'intenter une action en justice. Il écoutait Tony, avec des politesses souriantes. Ou plutôt, il le laissait dire.

« Tu ne peux pas rester de cette couleur-là, Fred ! s'exclamait Tony. Il faut faire quelque chose. Défends-toi ! Attaque ! »

Les journées de Tony devinrent laborieuses. Plus il pensait à Fred et plus il se sentait en colère. Il se demandait pourquoi Fred semblait se résigner à son sort. Il ne voyait pas quel avantage il pouvait trouver à être devenu noir après avoir été blanc pendant de si nombreuses années. Il se promit d'en discuter sérieusement avec lui. C'était un problème de philosophie, pas moins.

Le lendemain, ce fut Fred qui parla le premier :

« Tony, dit-il, ne m'appelle plus Fred. J'ai changé de couleur, mais j'ai aussi changé de nom. Fred ce n'est pas un nom de Noir. Je m'appelle Seulomonde.

— Mais non, tu es Fred !

— Non, je suis Seulomonde. Tu veux voir mes papiers ? »

Il lui fit visiter sa carte d'identité. Il s'appelait Seulomonde. La photo correspondait.

« C'est incroyable ! » s'écria Tony.

Dans nos régions naturellement discursives, on devient fous à moins que ça. Dès que l'ordre des routines s'infléchit, l'homme du cru sombre dans la dépression. C'est ce qui arrivait à Tony. Pour lui, la réalité perdait une part importante de sa crédibilité. Si un Blanc qui va au pain peut être remplacé du jour au lendemain par un Noir qui va au pain, alors il convient de se méfier de tout, et de se protéger soi-même du risque d'être métamorphosé sans en avoir expressément formulé le souhait.

Tony en vint à se demander s'il n'aurait pas été mieux inspiré de modifier l'heure à laquelle il allait à la boulangerie. Cela lui brisait le cœur de constater chaque jour à quoi en était désormais réduit Fred, qu'en son for intérieur il n'appelait plus que le « pauvre Fred » ou mon « pauvre ami Fred ». Mais depuis vingt ans, il allait au pain à dix heures du matin. Ce sont des habitudes qu'on ne change pas ou alors la province ne serait plus la province et le pain n'aurait plus besoin du quotidien.

En désespoir de cause, il entreprit d'oublier Fred. Il apprit à s'en passer. Il se dit qu'il n'avait jamais existé, qu'il n'avait été qu'une lubie de son imagination. Pendant vingt ans, c'est Seulomonde qu'il avait croisé sur ce trottoir, entre sa maison et la boulangerie. Fred n'avait été qu'une erreur d'appréciation. Il avait cru voir, il s'était trompé. Fred était noir d'origine noire. Il l'avait cru blanc par égoïsme, parce qu'en qualité de Blanc il ramenait tout au blanc, c'est-à-dire à lui-même.

Il se mirait plus souvent dans les glaces. En lui, un chagrin étrange grandissait, composé en parts égales de craintes et de regrets. Il se passa plusieurs mois avant qu'il ne retrouve une certaine stabilité de pensées et l'allégresse qui le caractérisait autrefois, avant le départ de Fred en Afrique. La situation s'équilibrait petit à petit. Tony avait du plaisir à croiser Seulomonde, à lui serrer la main, à parler une minute ou deux avec lui. Plus jamais ils n'aborderent le souvenir de Fred. Il n'y avait plus de problème. Tony ne se souvenait même plus du jour où il avait rêvé qu'un homme qu'il rencontrait chaque jour en allant au pain était mort dans un accident d'avion, en Afrique où il passait une semaine de vacances. C'était un rêve tellement bien documenté qu'il l'avait cru comme un fait divers qu'on lit dans le journal.

Deux ou trois ans plus tard, Seulomonde annonça à Tony qu'il s'absenterait pendant un certain temps. Il retournait en Afrique, dans son village, pour les vacances. Des larmes vinrent aux yeux de Tony. C'était des larmes qui n'avaient aucune raison de couler. D'ailleurs, il reconnut que c'était bête, et s'excusa.

« Je t'aime bien aussi, Tony, dit Seulomonde.

— Je ne voudrais pas qu'il t'arrive quelque chose, dit Tony. Méfie-toi des marabouts. »

Il ne savait pas exactement pourquoi il prononçait ces paroles abracadabrantes. Il avait l'impression que les gens ne reviennent pas toujours de voyage. Ils s'en vont et tout change. Ils reviennent et ce n'est plus eux, tels qu'on les connaissait depuis des décennies. Ils se serrèrent la main plus chaleureusement que les autres matins.

« À bientôt ! » dit Seulomonde.

Cet « À bientôt ! » à la fois plein d'élan et de tristesse remonta à la mémoire de Tony le souvenir de Fred. C'était un souvenir atterré.

« Je t'envoierai une carte postale ! » promit Seulomonde.

Les gens qui partent disent tous la même chose. Fred aussi devait envoyer une carte postale, pensait Tony. Il avait le cœur serré. Seulomonde s'éloignait, son

pain sous le bras. Tony continua son chemin vers la boulangerie. Pour s'occuper la tête, il chercha s'il y avait une différence entre un homme qui va au pain et un homme qui en revient. C'est une question qui ne mange pas de pain. Et elle repoussait loin dans le passé le souvenir de Fred.

Un parcours sans fautes

Mme Belvaux avait dans sa vie un homme qui n'était pas M. Belvaux.

M. Belvaux était professeur de français et, comme il la reprenait sans cesse pour des fautes de langage, elle avait fini par se lasser de lui. Au début de leur mariage, elle avait cru qu'elle pourrait se mettre à niveau, acquérir des tournures honorables, conjuguer avec vélocité, plaquer les accords du participe de cette voix coquettement sonore des gens qui savent et sont heureux de le faire savoir autour d'eux. Elle ne maîtrisait pas non plus les liaisons et n'avait jamais su dire autrement que, par exemple : « Petit z'à petit, l'oiseau fait son nid » ou « Il y avait huit z'élèves », ce qui augmentait chez son mari la sécrétion de la glande pédagogique.

Jamais il ne ratait une occasion de la gratifier d'une leçon. À la longue, elle s'était sentie humiliée. C'était une fille d'accordéoniste et si dans l'accordéon il y a de la simplicité et des bons sentiments, il y a surtout de la fierté. C'est une espèce qui évolue sur l'estrade, sous des excès de lumière et dans une ambiance de triomphe. Pendant près d'un demi-siècle, son père avait animé les bals de la région. Quand on descend d'un homme qui a fait danser aussi longtemps autant de gens, on est en droit de se prévaloir d'une certaine forme de légitimité, même en matière de langage. L'essentiel, c'est de se faire comprendre. Pensait-elle. Or Belvaux ne la comprenait pas.

« Ce n'est pas français, ce que tu viens de me dire, la reprenait-il. Je ne comprends que le français. Exprime-toi en français et je te répondrai. »

Il lui parlait avec cette patience qu'on réserve d'ordinaire aux faibles d'esprit et aux animaux domestiques.

« Répète après moi », disait-il en articulant.

Elle répétait toutes sortes de choses édifiantes, des règles de grammaire, des prononciations vicieuses, des listes de faux amis, des vers de Victor Hugo. Sa docilité apparente n'avait d'égale que sa profonde indifférence. Elle répétait et ne retenait rien. Elle avait dans la tête des airs d'accordéon, des tangos ou des

valse. Des vieux airs, la plupart du temps, qu'elle avait entendus pendant son enfance, quand son père répétait dans la salle à manger, avec ses copains. Ces musiques, qui lui revenaient chaque fois qu'elle se sentait triste, la distraient des sciences de son mari.

Un jour tout de même elle avait voulu se suicider en se jetant à l'eau. Au dernier moment, de grosses mains puantes l'avaient repoussée vers l'herbe de la berge. Ce fut ainsi qu'elle fit la connaissance de Targette, lequel avant d'être un homme était une corpulence.

« Faut pas mourir avant la fin », avait-il dit en lui pressant la main entre ses pognes.

Il l'invita à boire une tasse de café. Selon lui, elle avait besoin de se remettre de ses émotions. Il habitait une petite maison, de l'autre côté de la rue, où dans trois pièces s'entassaient tous les désordres possibles et imaginables. Et d'autres encore, qu'il était sans doute le seul sur terre à pouvoir engendrer.

« Faites pas attention au ménage, la prévint-il. Un homme seul, vous savez ce que c'est. »

Bientôt, elle sut aussi qu'il aimait l'accordéon, le jambon cru, le camembert et qu'il n'avait jamais rien fait de bon dans la vie, ce dont il n'était pas honteux, au contraire.

« Un homme de mon poids, ça fatigue sans travailler. Même faire dormir autant de gras, c'est du boulot. »

À peu de chose près, il parlait comme elle. Il commettait les mêmes erreurs, il hésitait sur les mêmes vocables, il éludait avec prudence les formes qui lui semblaient un peu ésotériques. C'est pour ça qu'elle l'aima tout de suite. Il n'y avait pas une heure qu'ils se connaissaient, qu'elle lui disait, en lui dénombrant audacieusement les doigts :

« Monsieur Targette, vous m'avez sauvé la vie. Vous êtes un ange envoyé par le ciel. Vous me plaisez. Faites de moi ce que vous voulez. »

Il en avait déjà trop vu dans l'existence pour s'étonner de quoi que ce soit. Par courtoisie, il n'osa pas contester qu'elle le prît pour un ange du ciel, mais compte tenu de ce qu'il savait de lui, l'idée lui paraissait inappropriée. Toutefois, il s'en serait voulu de contrarier cette femme. L'empêcher de mourir, c'était une chose. Lui défendre de proférer des âneries en était une autre.

« Je vous ai tirée de là gratuitement. Ce que j'ai fait, je l'aurais fait pour n'importe qui. Quand on a l'occasion de rendre service à son prochain, surtout dans un cas comme le vôtre, faut pas remettre au lendemain. Ne me remerciez pas. Le plaisir était pour moi. »

Par la suite, elle était revenue avec une régularité pleine de gratitude. Au moins trois fois par semaine. Elle s'asseyait près de lui. Il lui remplissait un demi-bol de café et, pendant quelques heures, ils discutaient. C'était des conversations décousues. Ils évoquaient des passés de leur vie respective. Ils échangeaient des raisonnements sur la société, sur les comportements de l'homme moderne. Elle lui racontait les tentatives de son mari pour l'aider à s'exprimer avec correction.

« J'ai jamais aimé l'école, grognait Targette. J'étais pas mauvais, mais ça me mettait quand même bon dernier. Y aurait eu des places après celle de dernier, elles étaient pour moi. Le pire c'était la dictée. Paraît qu'y a même des linguistes qui ont étudié mes fautes. J'en faisais qui dépassaient les capacités humaines. Quand je cause, ça va. L'oreille se contente plus facilement que l'œil. »

Elle s'enchantait de lui apprendre qu'elle se trouvait dans le même cas. Ses fautes à elle avaient été célèbres aussi. On en parlait longtemps sous les préaux, et en rigolant comme seuls savent rigoler les enseignants qui hésitent toujours un peu entre le mépris et l'indignation.

« Pourquoi que cet homme-là il vous a pris pour femme s'il supporte pas votre façon de causer ?

— Je crois que c'est parce qu'il ne m'a jamais laissé en placer une. Il parlait tout le temps. C'est un professeur. Il connaît des choses. Il a besoin de s'étaler. Il

sait qu'il cause mieux que personne, alors il va pas laisser faire à d'autres ce qu'il sait faire mieux qu'eux, si je me fais bien comprendre. »

Son analyse était juste. Au début, Belvaux avait tant de choses à lui dire, tant d'érudition à partager, tant de culture à distribuer, que les jours n'étaient jamais assez longs pour épuiser tout ce qu'il se faisait l'impérieux devoir d'exprimer. Elle se sentait emportée dans un tourbillon de lumières savantes. Belvaux ne s'essouffait jamais. Il avait des explications pour tout. Tout lui inspirait de vastes conférences. Il maniait la sémantique, la linguistique, l'étymologie, la rhétorique. Il citait de mémoire les anagrammes célèbres, les épigrammes fameuses, des poèmes en français ancien. Un puits de connaissances et de vérités habillées par l'Université. Il donnait l'impression d'avoir appris par cœur des bibliothèques entières. Rien n'échappait à son jugement. L'actualité la plus brûlante lui rappelait des phrases que les langues les plus mortes n'avaient jamais réussi à refroidir tout à fait. Il fréquentait les grands disparus de l'histoire et divulguait les confidences que ces derniers lui avaient faites. Il tutoyait les dieux et les prophètes. Parfois, rarement, il lui demandait ce qu'elle pensait de tel ou tel sujet. Elle prononçait quelques paroles, avec cette timidité des gens qui se supposent très inférieurs à leur interlocuteur. Belvaux ne l'écoutait jamais. Il était déjà en train de concevoir ce qu'il dirait une minute plus tard.

« C'est ça, dit-elle à Targette, il ne s'est pas rendu compte que je causais mal. Il a réalisé ça petit z'à petit. Déjà, le jour du mariage, il a tiqué parce que j'ai dit "ouais" au maire et au curé. Il me l'a reproché, gentiment : on ne dit pas "ouais", on dit "oui". Il avait raison. Ouais, c'est vulgaire. Surtout quand on se marie en blanc. »

Par la suite, il avait entrepris de l'éduquer. Il y mettait une obligeance empreinte de sadisme. Il ne lui passait rien et inscrivait dans un cahier toutes les fautes qu'il relevait quand elle s'adressait à lui. Il allait jusqu'à attribuer une note à certaines journées. Il y avait ainsi eu des journées à 3/20, des journées à 9/20.

Une fois, elle avait réussi une journée à 11/20, parce qu'elle s'était contentée de dire : « Il fait beau, aujourd'hui. »

À quoi, il avait rétorqué :

« La phrase est correcte, mais elle comporte un pléonasme. Puisqu'elle exprime au présent qu'il fait beau, tu n'as pas besoin de préciser que ce présent est aujourd'hui. Tu ne peux pas dire qu'il fait beau hier ou qu'il fait beau demain. »

Cependant, pour l'encourager, il lui avait accordé la moyenne, et même un peu plus. Elle lui en fut reconnaissante. Devant lui, elle se trouvait comme une élève de cours élémentaire. Elle baissait la tête, elle triturerait ses doigts, elle n'était jamais loin de craindre le pire. Il n'avait jamais envisagé de la mettre au coin ou de la punir. Par contre, chaque samedi, il lui présentait un certain nombre d'exercices qu'elle devait lui remettre le samedi suivant. C'était pour son bien, à elle.

« À force, vous comprenez, Targette, je n'osais plus dire un mot. Je l'ai aimé jusqu'au jour où j'ai compris que je ne serais jamais bonne en français.

— Je trouve que vous vous débrouillez pas mal, au contraire.

— Je me débrouille, oui. Mais c'est du bricolage. Je parle comme on m'a appris. Dans l'accordéon, les paroles de chansons c'est pas du prix Nobel. Je cause comme mon père. Dans la famille, ça nous a jamais dérangés de monter au grenier et descendre à la cave. On a même toujours trouvé ça normal.

— C'est pas des fautes, ça, c'est des façons de parler.

— Pour mon mari, c'est des crimes. Il dit que la langue, c'est sacré, c'est ce qu'il y a de plus important. Il a des théories là-dessus. Si on respecte pas la langue, on se respecte pas soi-même. Il est dur. Enfin, c'est son métier aussi. »

La fréquentation de Targette n'améliorait pas le langage de Mme Belvaux. Elle se laissait aller, délicieusement. Tout ce que M. Belvaux construisait d'un côté se trouvait anéanti par Targette. Mme Belvaux prenait un grand plaisir à mal parler, à employer des expressions vulgaires, à se commettre dans des

grossièretés exécrables. Au contact de son sauveur, elle prenait une assurance, un aplomb formidable dans les pratiques les plus douteuses du verbe. De retour au domicile conjugal, elle essayait de se reprendre, mais il lui échappait de plus en plus souvent des mots d'une canaillerie jugée répugnante par son mari. Quand elle était un peu fatiguée, qu'elle se surveillait moins étroitement, il lui arrivait même de lâcher des vocables obscènes ou d'émettre des bordées de jurons que Belvaux n'entendait jamais sans grimacer de douleur.

Il claquait sa langue contre son palais, pour manifester sa réprobation. Mais les fautes de sa femme étaient devenues si fréquentes qu'il ne lui était plus possible de les relever toutes. Il y aurait passé son temps, du matin au soir, ses dimanches, ses vacances. Il n'osait plus inviter ses collègues à l'apéritif.

« Est-ce que tu te sens bien ? lui demanda-t-il un soir.

— Pourquoi que tu me demandes ça ?

— J'ai l'impression que tu as changé. Tu n'es plus comme je t'ai connue. Je te trouve nerveuse, fébrile, lointaine. Je me trompe ?

— Je suis comme j'ai toujours été, affirma-t-elle. Je remue la cuillère dans le pot et je fais mollir la soupe. »

Ce qu'elle disait ne voulait rien dire. Elle tournait les mots à sa façon, pour la joie de s'entendre dire n'importe quoi. Elle pensait à Targette. Ils étaient devenus très amis. Intimes, même. La conversation ne débordait jamais vers des gestes déplacés, des allusions aux éventualités de débauche. Leur bonheur commun ne se servait que d'un bavardage parfois riant, parfois nostalgique, quelquefois un rien graveleux. Ils ne se censuraient jamais et appelaient un chat un chat. C'était naturel.

Certains jours, après avoir vidé un ou deux bols de café, ils s'étendaient sur les désordres de la paillasse, leurs dos calés contre un vieux sac de meunier bourré de chiffons, et ils poursuivaient le bavardage, sans se fatiguer. Quand ils en avaient assez de parler, ils chantaient. Ils connaissaient tous les deux des centaines de succès hors d'âge, dont les couplets leur revenaient à l'esprit presque par

inadvertance. Ils aimaient beaucoup ce divertissement musical. De temps en temps, au milieu de l'après-midi, ils s'endormaient dans les bras l'un de l'autre. Entre eux, il ne se passait rien de ce qui se passe d'ordinaire dans une chambre entre un homme et une femme. Ils étaient bien ensemble. Ils ne cherchaient pas à savoir s'ils auraient pu être encore mieux.

Jusque-là, Targette avait vécu dans une indolence absolue. Insensiblement, il prit conscience de son importance et il commença à éprouver de l'orgueil d'avoir conquis l'amitié d'une femme de professeur. Il se mit à se laver, avec du savon. Il changeait de vêtements plus souvent. Sa maison s'organisait petit à petit. Le désordre reculait. Un jour, les carreaux furent propres. Un autre jour, il servit le café dans des bols neufs. Quand Mme Belvaux était rentrée chez elle, il s'armait d'un balai, d'une brosse, d'un seau, et il astiquait la cuisine, la chambre, les escaliers. Elle ne mit pas des semaines avant de constater le travail de Targette.

« Vous faites le ménage, maintenant ? s'inquiéta-t-elle.

— Ça en avait besoin ! C'est une maison qu'avait pas connu la serpillière depuis vingt ans ! Il arrive un moment où il faut se décider. On sera plus à l'aise. Puisque vous me rendez visite tous les jours, je préfère vous accueillir dans un endroit potable. La dignité, c'est quand même la moitié d'un homme. »

Sans se l'avouer, elle se sentait fière de son influence sur Targette. Elle n'avait jamais rien exigé de lui, surtout pas qu'il se lance dans des corvées domestiques, mais s'il en prenait l'initiative, ce ne pouvait pas être une mauvaise chose. L'hygiène ne nuit pas au plaisir du couple illégitime. Au contraire. Les odeurs de produits nettoyants stimulent l'imagination, c'est connu. Comme l'odeur de la cire. Comme l'eau de Cologne.

Désormais, les draps étaient propres. Targette acheta des couvertures. Et des serviettes-éponges. Du jour au lendemain, il eut les ongles nets. Il se rasait avec minutie. Mme Belvaux eut même le sentiment qu'il avait perdu du poids.

« Vous faites un régime pour maigrir ? demanda-t-elle.

— Non, non. Je mange moins, c'est tout. »

Il avait seulement envie d'offrir à cette femme de professeur un ami qui eût de l'allure. De la classe, même, s'il pouvait aller jusque-là.

« Je ne suis pas mieux comme ça ? demanda-t-il.

— De toute façon, vous me plaisez, Targette. Vous me plaisiez avant, vous me plairez après. Vous m'avez sauvé la vie. Je ne vois que ça. Et j'aime bien discuter avec vous. »

Comme c'était un homme qui ne faisait jamais les choses à moitié, il mit aussi de l'ordre dans son langage. Il s'interdisait certains relâchements, certaines facilités d'expression. Ce n'était pas qu'il eût l'ambition de parler comme les gens de la télévision, mais il se disait qu'un brin de correction était le moins qu'il pût offrir à Mme Belvaux, dont il n'avait pas tort de croire qu'il tombait amoureux. Lui qui s'était toujours fichu de tout donnait tout d'un coup de l'importance à des détails qui auraient échappé à la vigilance des pires maniaques. Il s'informait sur le beau langage, achetait des ouvrages spécialisés, récitait les fables de La Fontaine en serrant un crayon ou une gomme entre ses dents. Il lut les *Oraisons funèbres* de l'Aigle de Meaux. Il perdit plus de vingt kilos.

Mme Belvaux assistait à cette métamorphose sans se poser de questions. Les après-midi qu'ils passaient ensemble n'avaient rien perdu de leur charme. Ils se terminaient le plus souvent sur le lit, dans les bons parfums de l'assouplissant textile, avec des tendresses chastes, des soupirs à moitié somnolés, des abandons impudiques mais sans conséquences. Quand l'idée les en prenait, ils chantaient encore, mêlant leurs voix, leurs regards, leurs mains. Pour rien au monde, Mme Belvaux n'aurait échangé sa place. Elle n'avait jamais été aussi heureuse et aussi libre de l'être. Son professeur de mari avait renoncé à l'entendre s'exprimer dans un style littéraire. Il ne lui adressait plus la parole que pour les contingences du quotidien. Elle l'avait désespéré. Il était usé. Il baissait les bras. Certains soirs, il la désirait encore un peu, mais ce n'était pas sans dégoût qu'il s'accouplait à elle

qui n'avait plus que très moyennement envie de lui. Ils avaient toujours fait l'amour sans prononcer une parole, sans même se laisser aller à un gémissement. M. Belvaux ne supportait pas la vulgarité. Il ne s'opposait pas aux injonctions de la nature, il succombait tout à fait au plaisir, mais il se refusait à alourdir le congrès conjugal avec des logorrhées sans imagination, les essoufflements terminologiques, les ressassées pornographiques.

Il lui en voulait. Il lui semblait pourtant que depuis plusieurs mois elle réformait légèrement son expression. Elle ne regardait toujours pas à se comporter comme une femme des rues, ignorant la concordance des temps, le principe des liaisons élégantes et l'ajustement du mot et de son objet. Elle glissait encore trop fréquemment dans des métaphores populaires, dans des calembours involontaires. Ses phrases se tordaient comme du papier sous la flamme et n'exprimaient guère qu'une âcreté fumeuse. Mais de temps en temps, elle était saisie dans un élan académique et alors la forme se combinait harmonieusement au fond. Elle ne disait plus : « Passe-moi le sel ! », mais : « Veux-tu bien me passer le sel ! » C'était un progrès. Insuffisant, certes. Mais qui établissait que ses conseils pédagogiques n'étaient pas demeurés lettre morte.

Pendant ce temps, sous la lampe de la cuisine, tournant le dos à l'évier où la vaisselle étincelait, Targette s'abîmait dans l'étude du français classique. Il apprenait par cœur les monologues de Racine et de Corneille. Il se cultivait avec opiniâtreté dans des livres de récupération, où il manquait parfois des pages. Il connaissait des poèmes et se les récitait les yeux mi-clos, comme on mange des friandises. Tout cela fondait sur sa langue, pour son bonheur. Il était encore loin des objectifs qu'il s'était fixés. Rien n'est trop beau pour une femme de professeur. Il la caressait avec des phrases de Verlaine. Il lui déposait du Villon au creux de l'oreille. Il lui offrait des présents à base de Laforgue ou soigneusement emballés par Paul Géraudy. Tout ce savoir gracieux ne les empêchait pas de divaguer leur content, de se payer en extravagances, en anecdotes scabreuses, en évocations d'accordéon. Leurs rapports devenaient à la

fois plus libres et plus organisés. Il y avait un moment pour la poésie et un moment pour la gaudriole. C'était leur manière de s'aimer en se faisant mutuellement des concessions.

En compagnie de Targette, Mme Belvaux ne détestait pas la culture. D'ailleurs, Targette ne connaissait rien. Il découvrait et ce qu'il découvrait, souvent par hasard, selon ce que lui proposaient les brocantes et les bouquineries, l'enthousiasmait. Ce qu'il avait envie de partager ce n'était pas une érudition systématisée par l'école, mais le petit fruit quotidien, un peu trop mûr ou un peu trop vert, de son expérience. Il lisait dans la pagaille, sautait d'un siècle à l'autre, un jour chez Homère, le lendemain chez San Antonio. Tout y passait, sans distinction. Mme Belvaux s'épatait d'avoir à ce point changé la vie d'un homme, et sans rien faire, sans rien lui demander, par sa seule présence.

« Pourquoi vous donnez-vous tant de mal ? s'inquiétait-elle.

— Je ne me donne pas de mal. C'est un plaisir pour moi. Je vous ai sauvé la vie. Et d'une certaine manière vous m'avez sauvé de la crasse où j'étais. Je n'avais jamais imaginé qu'on pouvait se sentir mieux en se lavant, en parlant convenablement, en connaissant des choses. C'est à vous que je dois cette prise de conscience. »

La mauvaise nouvelle tomba à la fin de l'année scolaire. M. Belvaux avait demandé son changement et l'avait obtenu. Il se réjouissait, car il allait enseigner dans un lycée plus prestigieux, à l'autre bout de la France, loin de ce trou perdu dans les hivers. Pour une promotion, c'était une promotion. Pour fêter l'événement, il courut à la librairie et s'offrit une traduction nouvelle de l'œuvre d'Ovide.

Tout à son exaltation, il parlait d'abondance et se réveillait la nuit pour se vanter auprès de sa femme de ses capacités, de ses mérites, de sa valeur.

« Je crois que j'accomplis un parcours sans fautes ! » s'exclamait-il le matin, en s'adressant à son reflet dans la glace de la salle de bains.

Il se tournait vers Mme Belvaux et lui disait :

« Tu vois ! Tu vois ! Tu devrais être fière de moi ! Tu n'es pas la femme de n'importe qui ! »

Elle l'approuvait en essayant d'y mettre un peu d'engouement, mais le cœur n'y était pas. Son mari lui décrivait la vie qu'ils mèneraient là-bas, dans cette grosse ville bourgeoise où, disait-il, « l'offre culturelle est d'une exceptionnelle profusion ». Ils auraient de nouveaux amis. Les deux tiers des professeurs étaient agrégés. Ils allaient fréquenter l'élite de l'Éducation nationale.

« Tu te rends compte ? Je vais travailler dans le même établissement que le grand Raymond Beuqueman, couronné par l'Académie française pour son ouvrage *Notre pain quotidien* ! »

Il se voyait déjà discuter littérature avec son éminent confrère. Il avait lui-même des vellétés créatives. Il avait entrepris un roman sur le thème des quatre fils Aymon. Pour l'instant, il n'avait mis au point que le titre. Mais cette région sans grandeur ne le stimulait pas, intellectuellement. Il y pourrissait depuis trop longtemps, allant de déception en amertume, s'étiolant comme une fleur sur un terrain trop pauvre.

« Il n'y a pas d'avenir pour moi, ici ! » répétait-il souvent.

Un instant, Mme Belvaux crut qu'il était devenu fou. Elle ne l'avait jamais vu dans cet état. Il abusait de citations en latin, qu'elle ne comprenait pas. Il se mettait à mépriser ouvertement ses collègues, dont la plupart étaient pourtant de vieux amis. Tout d'un coup, il ne voyait plus en eux que des médiocres, des incompetents, des têtes vides. Il extrapolait sa critique à la ville, au département, à la région tout entière. Il prit sa femme dans ses bras et lui annonça, des larmes dans les yeux :

« Maintenant, il va falloir que tu fasses un effort. Là-bas, tu devras me faire honneur. Nous avons toutes les vacances d'été pour accomplir des progrès. Je vais te donner des cours intensifs. Nous sommes des gagnants. »

Il l'avait même appelée « chérie », un mot qu'il n'employait jamais qu'avec la plus dure des circonspections, car il le ressentait comme affectueusement

vulgaire, vaudevillesque. Mme Belvaux ne s'en était pas émue. Elle n'entendait presque plus rien. Elle présumait qu'elle allait redevenir assez malheureuse. Autour d'elle, le monde ne s'écroulait pas, mais elle vacillait, elle, au milieu de ce décor solidement érigé, et cela revenait au même, finalement, pour elle.

La nouvelle désola Targette. Ils pleurèrent tous les deux. Elle lui dit qu'elle ne suivrait pas son mari, qu'elle s'installerait dans la petite maison, qu'ils vivraient d'expédients et de vieilles chansons. Elle débitait son propos en reniflant ses larmes.

« C'est un coup du sort », déplorait Targette qui avait pris goût aux formules clinquantes.

Ils cherchèrent une solution au problème que posait cette situation injuste pour eux. Targette, qui était plus pragmatique pour les autres que pour lui-même, expliqua qu'il se contentait d'une existence sans confort, mais qu'il n'avait aucune envie de l'imposer à une femme.

« Je serai bien avec vous, ici, Targette, protestait Mme Belvaux. Je ne demande pas plus à la vie, moi.

— C'est trop difficile, madame Belvaux. L'hiver, la maison est mal chauffée. Mes revenus suffisent à peine à me nourrir. Vous n'avez pas été habituée à ce genre de rigueur. Vous êtes une femme de professeur. Vous méritez mieux. »

Mais elle s'obstinait. Elle jurait qu'elle serait bien, qu'elle se débrouillerait, qu'il ne pourrait rien leur arriver de mal, puisqu'ils vivraient ensemble, parleraient, chanteraient, boiraient du café, comme ils le faisaient si délicieusement depuis près de deux ans.

« Non, non, répliquait Targette. Une femme de professeur doit veiller à son niveau de vie. Avec moi, vous seriez une sorte de clocharde, une créature des rues, une malheureuse.

— Petit z'à petit, je m'habituerai... »

Il la regarda, affligé, et laissa tomber, avec une indulgence relative :

« On ne dit pas “petit z'à petit”, ce n'est pas français. »

C'était la première fois qu'il s'autorisait d'en savoir plus qu'elle. Cette infime réflexion décida de la suite. Mme Belvaux demeura femme de professeur. Elle regretta beaucoup les instants passés avec Targette. Elle fut longtemps accablée, et se prépara à être triste jusqu'à la fin de ses jours. Parfois, elle se disait que l'occasion se présenterait un jour de revoir Targette. Elle ne serait pas sans revenir saluer ses parents, sa famille, les accordéonistes du cru. Quand elle fut déménagée, elle écrivit une lettre à l'ami qui l'avait sauvée. Elle n'hésita pas à commettre toutes les fautes de français qu'elle aimait et dont ils avaient discuté ensemble, pour s'amuser et en souvenir de leur complicité, quand ils s'étendaient sur la paille, belle époque, qu'elle éprouvait du bonheur à évoquer.

Targette envisageait de se jeter à l'eau. C'était le plus simple, puisque le fleuve passait devant chez lui, qu'il n'avait que la rue à traverser pour mettre fin à son chagrin. Il remuait dans sa mémoire les images du jour où il avait sauvé Mme Belvaux. Jusqu'à ce moment, il n'avait jamais osé toucher une femme. Encore moins une femme aussi bien habillée. Et aussi belle. Les circonstances, l'urgence, le hasard, il ne savait encore quoi, lui avaient permis ce contact avec une peau, avec une chair, avec une chaleur qu'il avait désespéré connaître jamais. Les femmes n'avaient jamais eu besoin de lui. Même, il les faisait fuir. Il en avait assez rapidement pris son parti. Il n'aurait osé rêver en approcher une, ni espérer la retenir, l'intéresser, peut-être s'en faire aimer un peu. Il s'était résigné à la solitude. Il occupait son temps à dormir ou à surveiller le fil de l'eau, assis derrière la fenêtre de la cuisine. Ce jour-là, il avait eu de la chance.

Il relut plusieurs fois la lettre. Mme Belvaux écrivait comme elle parlait. Ses fautes s'alignaient au même rythme que les mots. Elle lui confiait qu'elle l'avait aimé, qu'elle l'aimait encore, qu'elle l'aimerait toujours. Machinalement, il corrigeait les fautes. Pour une femme de professeur, c'était indécent, ces négligences, ces erreurs. Leur nombre, surtout. Le texte en était truffé. Cela en devenait ridicule. Il se dit que ce n'était pas possible, qu'elle le faisait exprès. Il

finit par plaindre le professeur, par trouver qu'il avait bien du courage de continuer à supporter une femme aussi déficiente. Il se dit que cela pouvait éventuellement nuire à sa carrière dans l'enseignement. Pauvre Monsieur Belvaux !

La lettre de Mme Belvaux, qu'il relisait en fulminant contre la légèreté avec laquelle cette dernière traitait la langue française, l'éloigna petit à petit de la tentation de mettre fin à ses jours. Il se contenta de noyer tous ses livres, ses cahiers, ses manuels de conversation et de savoir-vivre. Il jeta à l'eau aussi les romans, les recueils de poèmes et les dictionnaires. Il ne conserva que la lettre de Mme Belvaux. Dans un premier réflexe, il voulut la plier en quatre et la garder dans la pochette de la chemise, contre son cœur. Mais, comme le suicide, c'était une attitude trop littéraire, quasiment romantique, quelque chose qu'on assigne au roman, pas à la réalité. Il rangea la lettre dans le tiroir du buffet entre les bouts de ficelle, les couteaux usés et les tire-bouchons. Il se versa un bol de café. Mme Belvaux lui promettait de revenir un jour. Elle reviendrait. Les fautes de sa lettre en témoignaient. Il essaierait alors de la voir comme une femme et pas seulement comme une femme de professeur.

Lili

Poaldeuf n'est pas un patronyme avilissant, d'autant que les Poaldeuf sont honorablement connus dans la région. Mais Aurélie Poaldeuf ne supportait pas son nom de famille. C'est pourquoi à l'âge de dix-sept ans, elle se fit épouser par un homme beaucoup plus âgé qu'elle, et qui s'appelait Bizerte, Paul Bizerte, un petit industriel, veuf, bel homme, mais blanc comme de la fleur de camembert, et vaguement grêlé, suite à des maladies infantiles dont il n'aimait pas qu'on parle devant lui.

Dès lors qu'elle répondit officiellement au nom d'Aurélie Bizerte, la jeune femme fut heureuse à en déborder. Elle ne manquait jamais une occasion de se présenter, de prononcer ce nom qui sonnait si noblement à ses oreilles, elle laissait ses cartes de visite partout, ses coordonnées. Moins pour leur rendre service que pour le plaisir, elle conseillait à ses voisines certains commerçants ou artisans dont elle était satisfaite :

« Dites-leur bien que vous venez de la part d'Aurélie Bizerte ! »

Il lui semblait réellement qu'elle avait changé de peau. De temps en temps, elle passait saluer ses parents ou ses frères, mais elle les voyait maintenant comme des étrangers, des Poaldeuf. Dans son enfance, à l'école, elle avait souffert des moqueries de ses camarades. Ils la surnommaient « Poaldeuf pourri » ou « Poaldeuf sur le plat » ou l'invitaient à se rendre chez le coiffeur ou lui offraient des lames de rasoir. Souvent, dans son casier, une main malveillante glissait un flacon de shampooing aux œufs. Elle avait été la victime d'autres plaisanteries, moins innocentes, qui l'avaient définitivement dégoûtée du nom de son père et de son grand-père.

Un an après son mariage, son mari disparut mystérieusement. La police était à ses trousses. On l'accusait d'avoir assassiné sa précédente épouse. Aurélie fut interrogée, inquiétée. Les journaux publièrent son nom de femme et sa photo. Elle crut mourir de honte. Bien que d'un classicisme qui faisait honneur à la province, les charges qui pesaient sur son mari étaient accablantes. Il avait

supprimé sa première épouse pour toucher la prime de l'assurance-vie. On ne peut pas imaginer mobile plus rationnel. À la limite, ce serait presque excusable. Ce genre de meurtre applique à la lettre la philosophie capitaliste. C'est moins un crime qu'une opération comptable. On sacrifie une femme, on sauve une entreprise. Une épouse plus cynique aurait tiré de ces événements une certaine gloire. Aurélie, qui était sensible et susceptible, sombra dans un marasme indescriptible.

Sa souffrance fut une synthèse de toutes les souffrances répertoriées dans les encyclopédies médicales. À dix-huit ans, elle avait l'impression d'avoir déjà vécu un siècle, subi trois guerres, enduré quatre-vingts maladies mortelles. Elle pleura ses larmes. Elle pleura son sang. Elle pleura tout ce qu'il y avait d'un peu liquide en elle. Quand elle eut la sensation de pleurer sa chair et ses os, elle décida qu'il était temps de partir, loin de préférence, dans des régions où on ne la connaissait pas. Elle n'avait qu'un désir : se faire oublier. Ce qu'elle fit.

Elle vécut à Bordeaux, puis à Angers, avant de se retrouver à Paris. Elle subsistait à la grâce de petits emplois mal payés, serveuse dans la restauration rapide, pompiste, vendeuse de sacs à main sur les marchés. Elle logeait dans des meublés misérables. Quand l'argent manquait vraiment, elle dormait dans la salle d'attente des gares ou chez des types malsains. Elle s'était mise à l'herbe et à l'alcool. Gentiment. Sans aller jusqu'à la défonce. La lumière du jour pesait sur elle à lui en faire mal, à l'écraser. Elle préférait la nuit. Son chagrin se déchaînait parfois si fort qu'elle se recroquevillait dans l'angle le plus sombre d'une pièce et là, sur des bouts de papier, elle écrivait des poèmes qui parlaient de toutes sortes de choses nocturnes et glauques. Cela lui venait sur des musiques qui lui tournaient dans la tête avec l'ivresse. L'ensemble donnait des chansons découragées, qu'elle fredonnait à longueur de journée, pour distraire sa solitude, qui était grande. Deux ou trois fois, elle rencontra des hommes dont elle fit mine d'être amoureuse et, pour des périodes plus ou moins longues, elle sortait de l'ornière où la fatalité l'avait mise à patauger. Elle fut aussi la maîtresse d'un

prêtre qui, dans la pénombre du boulevard, l'avait tout d'abord confondue avec une prostituée. C'était un prêtre rubicond, de la vieille école, très vicieux de manières, mais profondément compatissant, humain comme personne ne l'avait jamais été avec elle. Elle lui avait raconté son histoire, en l'arrangeant, car il y avait des épisodes qu'elle préférait désapprendre. Quand elle retombait dans le marasme, elle sonnait à la porte du presbytère et mendiait une aide, sans trop se gêner.

Le prêtre ne refusa jamais de l'accueillir. Il l'écouta toujours d'une oreille complaisante. Il fut comme un père pour elle. Elle fut comme une femme pour lui. C'est chez lui qu'elle trouva un petit piano électronique où elle s'essaya à mettre en forme les mélodies qui roulaient dans sa tête. Cela lui prit du temps, mais comme elle n'avait pas d'idée précise sur son avenir, elle n'était pas pressée. Elle travaillait chaque nuit et, une nuit, le prêtre lui demanda l'autorisation de rester près d'elle, pour l'écouter. Elle lui interpréta tout son répertoire, qui comptait déjà une huitaine de chansons.

« C'est triste, dit-il, mais c'est juste. Je vais prier pour toi. »

Il retourna se mettre au lit. Elle le suivit dans les draps et ils prièrent ensemble.

À cette époque de sa vie, elle travaillait comme femme de ménage dans un hôtel, du côté de Pigalle. Le prêtre n'abordait jamais la religion avec elle, mais elle estimait lui devoir d'assister à la messe au moins une fois par semaine. C'est ce qui lui permit de retrouver la sérénité. Son tourment la rongait toujours avec férocité, mais son existence était régulière, réglée sur le calendrier et sur les horloges, et il n'y a rien de meilleur pour reprendre confiance en soi. Grâce à ses relations interlopes, le prêtre avait réussi à la caser dans une chambre de bonne, à cent mètres du presbytère. Il lui rendait visite chaque fois qu'il avait envie de la voir. Elle allait au presbytère chaque fois qu'elle avait besoin de faire entendre à quelqu'un une de ses compositions.

Après deux ans, elle ne se reconnaissait plus dans la glace. Elle avait reconquis la santé, la beauté et, dans une moindre mesure, le sourire. Quand la réceptionniste de l'hôtel fit valoir ses droits à la retraite, ce fut elle qui la remplaça. À ce moment-là seulement, elle osa écrire à ses parents pour leur dire que tout allait bien pour elle. Calligraphiant le nom Poaldeuf sur l'enveloppe, elle frissonnait, réalisant que c'était à cause de ce nom dont elle avait voulu s'échapper qu'elle avait provoqué sa dégringolade, son malheur. Cependant, elle ne regrettait pas. Pour rien au monde, elle n'aurait choisi de s'appeler de nouveau Poaldeuf. Elle écrivait ce nom, qui était celui de son enfance et de tous ceux qui lui étaient chers, mais elle excluait de le prononcer. Elle ne voulait plus l'entendre, du moins appliqué à sa personne. La graphie en était moins déplaisante que la sonorité. À la lecture, il rendait même assez bien. Mais qui pouvait le proférer sans être aussitôt poussé à l'ironie ? Elle oublia de joindre son adresse. Elle ne se voyait pas relever la tête derrière son comptoir, à l'appel du facteur : « Une lettre pour Aurélie Poaldeuf ! » À l'hôtel, tout le monde la nommait Lili. Ce n'était pas grandiose, mais elle ne risquait pas le ridicule.

L'hiver suivant, elle rencontra Bolloch, pianiste de variétés à ses heures et musicien le reste du temps. Noël approchait et Lili avait l'habitude, après son travail, d'aller boire quelques verres dans une boîte située à mi-chemin entre l'hôtel et l'immeuble où elle logeait. Elle s'installait au bar et noyait tranquillement la partie submersible de son chagrin. Quelquefois, elle suivait un homme, parce qu'une femme normalement constituée ne peut pas tout à fait s'en passer. Bolloch carburait à la bière. Comme elle, qui venait d'une région dénuée de vignobles. Les boissons vulgaires facilitent les rencontres. Les buveurs de bière ne se compliquent pas la vie. Ils se parlent de biais par-dessus leurs bocks comme de vieux amis, même s'ils voisinent au comptoir depuis une minute. Ce soir-là, Bolloch s'était fabriqué un moral de chien abandonné. Il avait des cycles saturniens. Il cita Verlaine et Lili le trouva très bien. La soirée se poursuivit dans la chambre de bonne, dans une ambiance de confidences. Il lui

raconta les studios, les concerts, la musique. Elle lui dit qu'elle écrivait des chansons, paroles et musique. Il voulut en entendre un échantillon. Elle fit ce qu'il lui demandait, curieuse qu'elle était d'avoir une autre opinion que celle du prêtre. C'était l'occasion ou jamais. Elle s'exécutait à mi-voix, à cause des voisins et de l'heure tardive. Il reprit six fois de la bière avant de se prononcer.

Trois mois plus tard, Lili signait un contrat et enregistrait son premier disque. Quand on la consulta sur son nom d'artiste, elle opta pour Lili. Le producteur, les commerciaux l'approuvèrent. Lili était un nom qui lui allait bien et qui s'ajustait avec harmonie au style de ses chansons, à sa voix, à son physique. C'est au prêtre, qu'elle voyait désormais moins souvent, qu'elle porta le premier exemplaire du disque. Comme cela ne pouvait pas nuire, il bénit l'objet. Puis ils remercièrent le ciel, à leur façon.

« Te voilà à la fin de ton calvaire, dit le prêtre en se rhabillant. Dieu nous envoie à tous des épreuves. La mienne sera de ne plus te revoir aussi souvent que je le souhaiterais. Mais je suis heureux pour toi. Tu as mérité le bonheur qui t'arrive. Tu es une fille courageuse. »

Elle lui jura de revenir aussi fréquemment qu'elle le pourrait. Elle lui dit ce qu'elle lui devait. Sans lui, elle n'aurait sans doute pas rencontré la chance qui maintenant la lançait dans la chanson et, peut-être, vers le succès. Elle était ravie, mais sans orgueil et sans vanité. Elle revenait de trop loin et se relevait de trop bas pour ne pas craindre d'être un jour ou l'autre dans l'obligation d'y retourner et d'y retomber. Son passé la rendait méfiante. Plus d'une fois, croyant bien faire, elle ne s'était dérobée à une calamité que pour se tourner vers une calamité plus désespérante. Cette fois, elle voulait bien croire qu'elle était sortie d'affaire. Mais elle n'y croyait qu'en croisant les doigts.

Ce ne fut pas un triomphe. Toutefois, le disque connut un retentissement certain. Les radios le programmaient. Lili fut invitée à la télévision. Elle n'eut pas droit à la couverture des hebdomadaires, mais la plupart lui consacrèrent des doubles pages avec photos. Cela lui convenait. Les vraies révélations sont

toujours à l'intérieur. Elle redoutait surtout d'être dépassée par les événements et de se voir dépossédée du plaisir de vivre tranquille, un peu cachée, entre son piano électronique, ses papiers, ses crayons, le silence sobrement meublé de l'appartement qu'elle venait de louer dans un quartier à la mode.

Son idylle avec Bolloch n'avait duré pour l'un et pour l'autre que le temps de recouvrer leur bonne humeur. Ils s'étaient rendu le service mutuel et réciproque d'être ensemble au moment où ils n'avaient personne dans leur vie respective. L'amitié était née de ce souvenir et ils aimaient partager quelques heures et quelques brins d'herbe autour d'un verre de bière. Par pure prévenance, il l'avait accompagnée au piano lors de ses premières prestations sur scène, dans des salles de province. Sans lui, elle aurait été morte d'angoisse. Elle lui était reconnaissante de sa sollicitude, de sa fidélité. Après son tour de chant, elle regagnait l'hôtel à pied, pour le plaisir, sans doute légèrement vaniteux, de découvrir les affiches qui l'annonçaient dans la ville. La photo était splendide. Ce qui lui plaisait surtout, c'était son nom : Lili. C'est derrière ce nom qu'elle courait depuis son plus jeune âge. Un nom qui ne signifiait rien de plus que lui-même, qu'aucun jeu de mots ne pouvait altérer, qui n'offrait aucune prise aux persifleurs et aux méchants. Des centaines de milliers de gens la connaissaient sous ce nom, alors que quelques centaines seulement avaient pu savoir qu'elle s'appelait Poaldeuf et qu'elle avait épousé un Bizerte, assassin en cavale et recherché pour escroquerie à l'assurance. Elle n'avait pas complètement oublié Paul Bizerte. Une ou deux fois, pendant qu'elle chantait dans l'éblouissement des projecteurs, elle avait cru reconnaître dans la salle son visage grêlé et son casque de cheveux blancs. Quand les lumières se rallumaient, il avait disparu.

La presse la considérait comme une artiste pleine d'humilité, lucide et forte. Les critiques les plus compétents lui prédisaient une carrière d'exception. Ce début de reconnaissance ne lui faisait pas tourner la tête. Elle travaillait avec acharnement et, par gratitude, présentait chacune de ses nouvelles chansons

d'abord au prêtre et à Bolloch qui étaient deux amis sûrs dans ce milieu où il n'y a que des amitiés de circonstance.

Son deuxième album fonda vraiment sa réussite. En moins d'un mois, elle fut au firmament. Ce n'était pas ce qu'elle avait voulu, mais elle l'accepta avec fatalisme. Elle ne sut jamais ce qui lui arrivait. On lui décernait des récompenses, les foules se pressaient autour d'elle dès qu'elle circulait en ville, la télévision ne pouvait plus se passer de sa présence. On lui remit très vite un disque d'or, puis un disque de platine. Une de ses chansons devint le succès de l'été. Elle ne sortait d'une boîte de nuit que pour entrer dans une salle de spectacle, qu'elle ne quittait que pour répondre aux questions d'un journaliste. Sa maison de disque lui imposait des soirées de gala où elle devait plier le genou devant des princesses. Elle présidait des ventes de charité. Les députés citaient des vers de ses chansons à l'Assemblée nationale. On parlait de révélation de l'année. Quand elle se retrouvait seule, elle se réfugiait chez le prêtre et y dormait pendant deux ou trois jours, pendant que des hordes de fans et des meutes de journalistes étaient à sa recherche dans tous les quartiers de Paris.

Elle n'était pas insensible à cette gloire, même si elle l'estimait disproportionnée. Le matin, après son bol de café au lait, elle dépouillait les journaux et les magazines, y découpait les articles qui la concernaient, classaient ces derniers dans des pochettes de plastique transparent. Elle ne savait pas trop quoi penser de ce remue-ménage. Il lui avait semblé que le prêtre s'inquiétait pour elle. Elle l'avait interrogé, sans résultat. En fait, il n'y comprenait rien. Il marmonnait que l'époque exigeait que tout aille très vite et que la vitesse augmente le risque d'accident. Lili ne saisissait pas le sens de ces paroles. Quelque chose la gênait. Un pressentiment.

Elle n'en crut pas ses yeux. L'hebdomadaire s'était mis en frais. Pour elle, il avait doublé la surface de sa couverture, dont une partie était rempliée à l'intérieur. La photo était magnifique, barrée de son nom : Lili. Une fois la

couverture dépliée, le visage de Lili apparaissait dans un miroir surmontée de ce titre : « L'odyssée d'Aurélié Poaldeuf ».

L'article qu'elle lut dans les pages intérieures était à la hauteur de la une. Il n'y manquait aucun détail de l'état civil de Mlle Aurélié Poaldeuf, épouse Bizerte. L'histoire était narrée dans ce qu'elle avait de plus spectaculaire. Le lecteur assistait au meurtre de la première épouse de Paul Bizerte, à sa préparation diabolique, à son exécution monstrueuse. Les sommes versées par l'assurance étaient répertoriées et traduites dans la nouvelle monnaie. On apprenait que Paul Bizerte avait disparu, avec l'argent. Sa seconde épouse avait disparu peu de temps après lui. On avait perdu la trace des époux. Le journaliste ne posait pas franchement sa pensée, mais il laissait supposer que le couple Bizerte aurait éventuellement mené grand train à l'étranger, sur le compte de l'assurance. Le lecteur était prié d'en conclure ce qu'il voulait en son âme et conscience. C'était un excellent travail d'investigation. La plupart des informations étaient vérifiables. Celles qui ne l'étaient pas promettaient d'assez beaux développements au fantasme collectif.

Lili se dit que c'était fini. Elle ne croyait pas si bien dire. Elle ne laissa derrière elle aucune lettre, ne téléphona à personne, n'eut même pas une pensée pour le prêtre ou pour Bolloch. Il y a des moments où l'urgence de la situation ne laisse de place ni aux choses matérielles ni aux convenances. Elle vécut encore le temps de franchir la distance entre le troisième étage et le trottoir de l'avenue.

Sa famille la rapatria en province où l'éternité est chez elle. L'enterrement attira la grande foule. Sur le marbre de la tombe, on pouvait lire : Aurélié Bizerte, née Poaldeuf, dite Lili. Au fond, c'était une fille qui n'avait rien à cacher.

Un mauvais joueur

À partir d'une certaine heure, dans les bars, le commun des buveurs commence à voir de drôles de choses et à entendre de drôles de gens. Il circule également de drôles d'histoires, toutes certifiées par de nombreux témoins.

C'est quand la soirée menaçait de s'éteindre, chacun laissant fumer son mégot dans les cendriers et se perdant égoïstement dans ses propres fumées, que Protone intervenait, toujours par les mêmes mots.

« Je fais plus que mon poids », lâchait-il de haut, car il dépassait les autres d'une tête et demie.

Il était grand, mais il était large aussi. Et d'une épaisseur respectable. Son ventre le maintenait à distance du bar, sans problèmes puisque, s'il l'avait voulu, ses bras auraient atteint la machine à café, de l'autre côté du comptoir. Mais il ne buvait pas de café.

« À l'œil, combien je pèse, à votre avis ? » interrogeait-il.

Les ivrognes levaient un sourcil, vérifiaient la consistance de leur langue en la râpant contre leur dentier et déplaçaient devant eux, d'un centimètre, la position du bock qui tiédissait sous les lumières fades du néon. Personne ne répondait tout de suite. Il fallait déjà redescendre sur terre, remettre les pieds dans les chaussures, tousser pour se montrer qu'on était vivant.

« Combien je pèse ? insistait Protone.

— Cent cinquante..., marmonnait le plus éveillé.

— C'est ce que j'aurais dit, disait son voisin.

— Vous seriez prêts à le parier ? » demandait Protone.

Quand on en arrivait aux choses sérieuses, tous les nez replongeaient dans le verre. Protone avait l'expérience de ces populations qui cherchent dans la bière un refuge paisible, une aventure tangible, mais sans risques. Dans les bistrots dignes de cette appellation, l'ivresse se calibre comme une pièce de mécanique. Elle a une forme, un rituel, un horaire, une objectivité mesurable en centilitres.

Elle refuse le hasard et ses jeux malsains. Personne ne croyant en l'avenir, personne ne parie.

« Je vous donne une marge de cinquante kilos, disait Protone. Je parie la tournée que personne ici n'est capable d'évaluer mon poids à cinquante kilos près. Vous me suivez ? »

Tous s'esclaffaient. Les épaules se haussaient. Les doigts frappaient les tempes, quand leur propriétaire était encore capable de viser la marque de la casquette.

« Trop facile ! » protestait quelqu'un.

Mais Protone se faisait pressant. Il déposait sur le zinc l'argent des tournées générales qu'il offrirait s'il perdait son pari. L'argument n'ébranlait personne, mais suscitait la réflexion de quelques-uns. On ne refoule pas un consommateur qui parle de tournées générales. Les regards évaluaient Protone. Ce dernier reculait et tournait sur lui-même, entre les tables, au milieu de l'établissement, en levant les bras, comme un danseur espagnol.

« Combien pour la bête ? Faites vos poids ! » s'écriait-il.

À l'aise, en homme d'expérience.

Depuis vingt ans, il présentait le même numéro chaque soir dans un bistrot différent. Il ne perdait jamais, évidemment, et buvait gratuitement tout ce qu'il voulait. En outre, ces paris lui rapportaient de quoi loger à l'hôtel et payer son train pour changer de secteur quand il avait épuisé toutes les possibilités d'une ville, de ses banlieues et de leurs campagnes.

Sur le bar, les billets s'empilaient au-dessus des siens. Avec des soupirs de résignation, les buveurs se décidaient l'un après l'autre pour un chiffre, une somme et un poids. Protone sautait sur place, jetait une jambe en avant, se tordait le cou en grimaçant. En général, les poids s'échelonnaient dans une fourchette qui, de dix kilos en dix kilos, allait du quintal au double quintal.

« Apportez une balance ! » commandait alors Protone.

Le bistroquet, qui avait souvent une épouse en quête de pondération, montait à l'étage et en ramenait une balance de salle de bains. Avec des manières

d'hercule de foire, Protone trottinait autour de l'objet, saluait le public bienaimé, poussait des cris d'Indien. Puis il calait un pied sur la balance. Le comptoir retenait son souffle. Le deuxième pied venait se planter à côté du premier, et l'aiguille s'immobilisait au milieu du cadran. Protone les invitait à lire le résultat.

Chaque fois la réaction était la même :

« Elle marche pas, ta balance, Popol ! »

À quoi le Popol rétorquait, scandalisé qu'on pût mettre en doute la qualité de son matériel :

« Tais-toi, tête de choumaque, ma femme s'est encore pesée ce matin. C'est la bécane la plus précise du marché. Elle fait la différence entre une enveloppe et une enveloppe timbrée ! »

Il se vexait et frappait devant lui, machinalement, à coups de torchon.

« Combien vous lisez ? continuait Protone.

— Je lis que c'est une balance qu'est détraquée, voilà ce que je lis ! Ou alors, c'est que je suis déjà trop saoul pour y voir clair. »

Un autre se penchait vers le cadran et se redressait, faraud :

« Ben, il a raison, Popol, ta balance, elle ne sait plus quoi !

— Elle est neuve, je te dis, y a que ma femme qui se pèse dessus !

— Elle est peut-être neuve, mais elle annonce que monsieur pèse vingt kilos ! Moi je veux bien, mais c'est pas raisonnable. Monsieur fait son quintal et demi. J'ai été dans la pomme de terre pendant des années, je sais ce que pèse ce qui pèse ! »

Stoïque, et triomphant avec modestie, Protone assistait au débat en esquissant un sourire d'ange. C'était son moment préféré, la grande bagarre sur la probité de l'appareil de pesage. Il avait vu des patrons de bistrot brandir la carabine ou le nerf de bœuf, entrer dans des colères à caractère homicide.

Popol, qui était une masse confiante, revenu de tout, énormément trompé par une femme qu'il aimait, se contenta de mâchouiller :

« Si la balance de ma femme dit que monsieur fait vingt kilos, c'est que monsieur fait vingt kilos. Vous n'aviez qu'à pas parier. »

Cette outrecuidance fut accueillie avec verveur par les consommateurs. Il y eut des cris, et même des hurlements. Pas un, prétendaient-ils en chœur, n'avait assez bu pour admettre qu'un grand et gros type comme Protone avait la moindre chance de peser moins d'un quintal et demi. Ils incriminèrent la balance. Les verres claquaient sur le bar. La révolte grondait.

« Si l'un d'entre vous connaît son poids, qu'il se pèse. Ce sera une façon d'étalonner la balance, non ? »

Un nommé Mario poussa Protone et annonça qu'il pesait soixante-quinze kilos tout habillé, quels que soient le temps et la saison. Il n'avait pas varié d'un gramme depuis la fin de sa croissance.

La balance afficha soixante-quinze kilos.

« Elle remarque, admit quelqu'un.

— Je te l'avais bien dit, grommela Popol. Moi je n'achète que du haut de gamme. »

On demanda à Protone de remonter sur la balance, laquelle indiqua que son poids atteignait les vingt kilos et ne les excédait pas.

« L'aiguille est juste sur le vingt. Y a pas un gramme à droite, pas un gramme à gauche. C'est du pile.

— Normal, puisque je pèse vingt kilos à l'heure qu'il est, dit Protone.

— Ce n'est pas possible ! objecta un ivrogne qui ne s'intéressait que de loin à cette compétition.

— Passez-moi un bock d'un litre », commanda Protone.

Dès qu'il tint le bock en main, tout le monde fut à même de constater que son poids s'était accru de presque un kilo et demi, soit le poids de la bière augmenté du poids du réservoir. Il but. Il n'en fit qu'une goulée.

« En buvant, je peux prendre dix kilos en une heure », expliqua-t-il.

On le crut sur parole et on lui offrit au comptoir la place la plus prestigieuse, celle des princes de la soif, devant les pompes. Il remercia.

« Comment se fait-il que vous ne pesiez que vingt kilos ? interrogea Popol, très heureux que le fonctionnement de sa balance ne fût plus l'objet du moindre doute.

— Il ne faut pas se fier aux apparences, voilà la morale de l'histoire, dit Protone. Tout en moi proclame le poids lourd, mais je suis léger comme un enfant.

— C'est bizarre, tout de même, s'étonna son voisin.

— En fait, je suis creux, confessa Protone. Je suis creux de haut jusqu'en bas.

— Creux, creux, comment ça, creux ?

— Creux. Vide, si vous préférez. À l'intérieur de moi, il n'y a rien.

— Et le cœur ? Les boyaux ? Le foie ?

— J'ai tous les organes, à leur place. J'ai passé des radios. On voit tout. Mais ils sont là sans être là. On les aperçoit comme des images. Mais en réalité il n'y a rien. C'est creux. »

Ils étaient sidérés. Ils lui repayèrent à boire. C'est le meilleur moyen de manifester l'admiration qu'on porte à un collègue de boisson. Eux-mêmes séchaient plus vite leur verre.

« Je crois qu'on rêve, dit l'un.

— Je crois plutôt qu'on est saoul, dit l'autre.

— Si on ne peut plus se fier à ce qu'on voit, dit un troisième, c'est que le monde va mal. »

C'était la première fois qu'ils rencontraient un homme creux. Ils ne comprenaient pas ce phénomène extraordinaire. Ils lui tapaient amicalement dans le dos ou sur la poitrine, en tendant l'oreille, à l'affût d'une résonance de tambour.

« C'est un don de la nature, expliquait Protone. Savez-vous que l'homme ignore encore quatre-vingt-dix-neuf pour cent des mystères dont il est composé ?

La science nous en apprend tous les jours, c'est vrai. Mais si la nature veut faire parler d'elle pendant tout le temps que dure l'éternité, elle a dû mettre en réserve une quantité inconcevable d'énigmes. La science a du travail jusqu'à la fin des temps. »

Ils béaient. Popol s'excusa de devoir poser une question un peu personnelle :

« Au moins, est-ce que vous savez pourquoi vous êtes creux ?

— Vous-mêmes, dit Protone en les toisant, savez-vous pourquoi vous êtes pleins ? »

En fait, il était creux comme ils étaient pleins. Il n'avait pas plus choisi d'être creux qu'ils n'avaient voulu être pleins. De toute façon, plein ou creux, c'était la même chose, puisqu'ils buvaient tous la même bière, dans le même bistrot, le même jour, à la même heure.

« C'est pas une maladie, quand même ?

— Si c'était une maladie, je me soignerais. Si on pensait qu'avoir les yeux bleus est une maladie, on trouverait un médicament pour soulager les gens qui ont les yeux bleus. Les médecins m'ont examiné. Ils m'ont demandé : Vous souffrez ? Je leur ai dit que je ne souffrais pas. Alors, ils m'ont dit : De quoi vous plaignez-vous ? Je ne me plaignais de rien. Quand on voit ce qu'endure l'humanité, on ne peut pas se plaindre d'être creux.

— Ça fait vraiment pas mal, alors ?

— Le creux est indolore, affirma doctement Protone. Sur ce plan, le creux est plus confortable que le plein. Par exemple, je bois ce que je veux. Jamais mal au foie. »

Cette confidence fut reçue avec une sorte d'engouement admiratif qui leur tirait des larmes. L'évocation du foie est toujours propre à émouvoir l'âme du buveur. Sans foie, on boit plus, on est donc plus heureux et, à la limite, on se débarrasse un peu plus rapidement de cette corvée qu'est la vie. La plupart des soldats de comptoir se répètent la chronique des souvenirs hépatiques qui ont ponctué leur éthylisme. Des amis partis de là, victimes d'une fragilité de ce côté,

morts avant l'heure par abandon de l'organe. Et dans quelle souffrance ! On boit à leur mémoire, ce qui serait la meilleure raison de boire, s'il en fallait une.

Sa voix douce comme du pâté les berçait, même Popol, pourtant attentif au service de la clientèle. Dans leur esprit, la brume montait et ils se demandaient si c'était du plein ou si c'était du creux. L'ivresse est-elle plutôt du plein ? Est-elle plutôt du creux ? La question les remuait avec de grosses lenteurs maladroitement, et des moues qui manifestaient leur incompetence à répondre à des questions de cet ordre. S'ils se remplissaient aussi méthodiquement, chaque soir, au bar, c'est qu'ils étaient eux-mêmes et d'une certaine façon relativement creux.

« Êtes-vous devenu creux d'un seul coup ou cela s'est-il fait progressivement ? demanda celui dont l'ivresse tournait à l'inquiétude.

— Je l'ignore, dit Protone. Un jour, j'ai découvert que j'étais creux. Jusqu'à ce jour, j'avais cru que j'étais plein.

— On ne se connaît jamais à fond », murmura l'homme.

Une bière poussait l'autre. La conversation prenait des tournures incroyables. Plus l'homme est ivre, plus la réalité lui paraît incroyable. À jeun, il gobe tout ce que lui racontent la radio, la télévision, les journaux, la rumeur, son intime conviction et ses propres préjugés. Saoul, même la vérité la mieux établie lui devient suspecte. C'était le moment que Protone choisissait pour s'éclipser et regagner l'hôtel où il était descendu. Il n'avait pas le pied aussi sûr qu'à l'aller. Son ventre clapotait. Il ne retrouvait pas son chemin de mémoire et il consultait les plans de la ville, en rotant, comme un homme convaincu que personne ne l'observe.

Un matin, on le retrouva éventré sous un abribus. Il avait été ouvert de haut en bas par un chirurgien amateur. Ses intestins avaient coulé le long de ses jambes, puis dans le caniveau. L'assassin avait fouillé l'intérieur du corps, détachant chaque organe, le foie, la rate, l'estomac et des choses moins connues. Tout cela traînait autour de lui, en petits tas qui se vidangeaient du sang qu'ils contenaient. L'autopsie n'apporta aucun élément apte à élucider le mystère de

cette mort violente. On sut seulement que Protone était décédé en état d'ivresse. La quantité d'alcool mesurée dans son sang lui aurait interdit de rouler en tricycle, même dans ses rêves.

Des années plus tard, dans les bistrots, à partir d'une certaine heure, il se trouvait souvent quelqu'un pour raconter l'histoire d'un grand homme qui était creux et qui gagnait l'argent qu'il voulait en pariant que personne ne pourrait deviner, à cinquante kilos près, le poids qu'il pesait. On ne se souvenait pas de son nom. Tout ce qu'on savait, c'est qu'une nuit il était tombé sur un mauvais joueur.

Tueur en série

Très jeune, Alex Mayouque avait senti germer en lui une vocation de tueur en série. Il n'y avait aucune cruauté dans son cœur. Enfant, il n'arrachait pas les ailes des mouches et il n'enfonçait pas des brins de paille dans le derrière des abeilles pour s'amuser à les voir voler de travers. C'était un garçon charmant et travailleur, très assidu au catéchisme et féru de cantiques en latin. Il aimait beaucoup les grands airs de Jean-Sébastien Bach et pouvait interpréter à la flûte plusieurs compositions de Jean-François Couperin. Il connaissait la liste et les dates de tous les rois de France, de Clovis à Louis-Philippe I^{er}. Et il imitait à la perfection le coup de pinceau de Vincent Van Gogh. Jamais il ne lui serait venu à l'idée de prononcer un gros mot, même lorsqu'il était seul dans sa chambre.

Quand des amis de la famille ou ses professeurs lui demandaient quel métier il rêvait d'exercer plus tard, son honnêteté était tentée de confier qu'il voulait devenir tueur en série, mais quelque chose, qui ne procédait pas d'une disposition pour le mensonge, lui préconisait de répondre qu'il avait l'ambition d'être pompier ou professeur, voire avocat ou capitaine au long cours. C'est à cette minuscule cachotterie qu'il reconnut la solidité de sa vocation. À notre époque, beaucoup d'enfants rêvent de devenir tueurs en série, mais ils s'en vantent, ils en commandent la panoplie au Père Noël. Pour eux, ce n'est qu'un jeu parmi d'autres, entre frivolité et provocation. En vieillissant, ils se dirigent vers les professions qui offrent des débouchés salubres et des retraites confortables. S'ils avaient la vocation, ils la garderaient secrète, car la dissimulation constitue la première qualité d'un tueur en série.

Le problème d'un jeune tueur en série, c'est de se trouver un style. Surtout s'il tient à comptabiliser des victimes de sexe féminin, ce qui est le plus simple quand on persévère dans le crime un peu classique. En ce qui concerne le massacre de femmes, tout a été fait déjà. Il est de plus en plus difficile d'innover. On a tué des jeunes filles, des jeunes femmes, des blondes, des brunes, des rousses, des vierges, des femmes enceintes, des bossues, des strabiques, des jolies,

des laides, des grosses, des tas d'os, des infirmières, des poétesses, des caissières de supermarché, des jumelles, des lesbiennes, des institutrices.

Pendant des semaines, alors qu'il approchait de sa majorité, il fouilla les dictionnaires et les encyclopédies, à la recherche de la catégorie socioprofessionnelle que le hasard ou la négligence des criminels avaient jusqu'alors épargnée. Un moment, il faillit jeter son dévolu sur les épouses de notaire. À première vue, c'est une race indestructible. Cependant, d'après ce qu'il imaginait, le notaire rend très bien en veuf. Et tout ce qui, dans sa jeune âme criminelle, idéalisait l'art de tuer en série se refusait, avec la dernière des énergies, de collaborer au bonheur d'un notaire. Le crime en série ne fait pas l'économie d'une espèce de déontologie. À ses yeux, le notaire ne méritait pas le privilège d'être veuf sans peine.

Ce fut pourtant l'épouse d'un notaire qui décida de sa carrière. Après mûre réflexion, n'ayant personne à tuer dans ses parages, il s'était dit que c'était mieux que rien, d'autant qu'il en avait une toute faite sous la main, et dont le cadavre devait être photogénique, ce qui, pour ses projets, n'était pas négligeable. Il l'assassina donc, avec soin, en veillant à ne pas l'abîmer. Puis il prit plusieurs clichés et adressa la bobine à un journal à grand tirage.

Son crime obtint un succès d'estime. Pas autant qu'il l'espérait, néanmoins. Les spécialistes y virent un fait divers et non, comme il l'attendait, une œuvre accomplie, pleine de fraîcheur et de trouvailles, bien conduite, agréable à regarder et pleine de promesses. La preuve, c'est qu'on parlait du crime et non du criminel. Dans une société moderne, une épouse de notaire en plus ou en moins n'engendre pas d'état d'âme particulier. Le public enregistre l'information et oublie l'enregistrement au fond d'un tiroir de sa mémoire. Il ne la réactivera que lorsqu'un nouveau crime lui rappellera quelque chose. C'est ainsi que, pour se voir attribuer la paternité de ce premier crime, Alex Mayouque fut condamné à sacrifier à sa passion une série d'épouses de notaire.

Pour ce faire, un mois plus tard, il proposait aux médias et à la police un deuxième assassinat, absolument identique au premier dans son exécution, sauf que cette fois l'épouse de notaire était moins gironde que la tête de série. Plus âgée, adepte des sports en plein air, elle avait le visage buriné des paysannes sur le retour des champs. Avant de la photographier, Alex prit donc la peine de lui refaire une beauté. À l'aide de fards traditionnels et de poudre de riz, il lui négocia la figure d'une vieille princesse de l'Empire dont il avait vu le portrait peint dans un livre d'histoire. Sous les transparences du noble maquillage, l'épouse de notaire demeurait identifiable, c'était l'essentiel.

La presse régionale fit immédiatement le rapprochement entre les deux crimes. Elle n'allait pas jusqu'à penser qu'il s'agissait de l'œuvre d'un même assassin, mais si on lisait entre les lignes on pouvait conjecturer que l'idée était dans l'air.

Alex savait que la critique attend le créateur au tournant. Elle n'éreinte que rarement une première œuvre, considérant cette dernière comme un essai que la suite transformera ou non. En revanche, elle ne ménage pas la deuxième tentative, que ce soit un film, un roman ou un crime.

Par conséquent, le deuxième crime d'un criminel qui se respecte doit être supérieur au premier, et en confirmer les qualités intrinsèques. Le public appréciera d'y retrouver ce qu'il avait aimé dans le premier crime, à condition de ne pas être confronté à l'impression, pénible, qu'on lui donne à voir ce qu'il a déjà vu.

Aussi Alex avait-il redoublé d'application dans l'étude et la mise en œuvre de ce forfait, qu'il voulait encore plus parfait que le précédent, plus intéressant, plus grandiose, plus personnel. C'était assez ardu car son interprète n'était pas de tout premier ordre. Il faut parfois faire avec les moyens du bord. Ce n'était pas sa faute non plus si les notaires ont un goût aussi médiocre dans le choix de leur femme légitime.

Il avait déployé des trésors d’astuces pour octroyer à sa victime un semblant de compétence. Il aurait souffert qu’elle n’inspirât pas au moins un peu la compassion. Alors qu’elle refroidissait, tout en la poudrant et en la recoiffant, il lui parlait comme à une partenaire. Il lui disait des choses agréables, comme quoi elle allait être belle pour son entrée dans le monde de la gloire, qu’elle aurait bonne mine, que la postérité conserverait d’elle une image gracieuse.

Quand il découvrit la photo en troisième page du journal, cela lui fit battre le cœur, comme de retrouver une amie perdue de vue. En morte, cette femme était vraiment très bien. Elle paraissait dix ans plus jeune. Sa tête baignait dans un massif de fleurs, et la lumière se dispersait naturellement dans l’ombre colorée, avec des langueurs quasi amoureuses.

Dans l’année qui suivit, il choya encore quatre épouses de notaire. Chaque fois, il essayait de faire mieux, de se montrer de plus en plus digne du métier pour lequel il était né. Il ne tuait pas sans discernement. Autant que faire se peut, il optait pour des proies significatives, symboliques, des femmes d’un certain âge qu’il rajeunissait, des femmes d’une certaine laideur qu’il embellissait, des femmes d’une certaine tristesse qu’il égayait. Il aimait leur poser des faux cils, des grains de beauté adhésifs. Il leur redessinaient les lèvres au rouge, d’un trait épais et sensuel. Il n’hésitait pas à leur tresser les cheveux ou à leur faire des couettes, afin qu’elles semblent plus juvéniles devant l’objectif. Il leur brossait les dents. Leur bourrait la bouche de coton hydrophile, quand il jugeait leurs joues trop creuses pour l’idée qu’il se faisait de la bonne santé. Il leur épilait les sourcils. Leur lissait la peau, en la tirant, discrètement, avec des bandes de sparadrap qu’il escamotait sous une mèche judicieusement disposée.

Sa notoriété grandissait. Après six meurtres, on commença à le prendre au sérieux. La télévision suivait sa carrière avec intérêt, déléguait des envoyés spéciaux sur les lieux du crime, convoquait des psychologues au journal de 20 heures. Évidemment, tout ce bruit autour de ses performances l’enchantait. Il avait du plaisir à entendre ce qui se disait sur son compte. Pour ses

contemporains, il constituait un mystère magnifique, une énigme de première grandeur.

D'abord, il ne violait pas ses victimes. Mais est-ce qu'on viole des épouses de notaire ? Soit elles sont consentantes et on se gâche le plaisir de la conquête. Soit elles sont décaties et ne suscitent pas le désir. On ne viole pas les épouses de notaire. Il faut en avoir tué quelques-unes pour le savoir. Voilà.

Ensuite, pourquoi des épouses de notaire ? Les experts échafaudaient sur ce point des hypothèses toutes plus alléchantes les unes que les autres. Ils évoquaient des fixations de propriétaire terrien, des rancunes d'héritier floué. Il fut question de la vengeance d'un clerc humilié par son patron, puis d'un fils de notaire incestueux, puis d'un homosexuel berrichon.

Bref, c'était à y perdre son latin, langue morte en beauté.

Le public d'Alex Mayouque se diversifiait. Chaque nouveau crime élargissait l'audience de ce dernier, renforçait sa vocation, aiguïait son désir de bien faire. En son for intérieur, il remerciait ces millions de personnes qui achetaient les journaux rien que pour assister en léger différé à ses performances. Il les faisait rêver, comme un footballeur, comme une star de la chanson ou du cinéma. Chaque jour, il se prosternait devant Dieu, dans une chapelle ou chez lui, devant la fenêtre où le jour est ici-bas ce qui ressemble le plus à Dieu. Il lui exprimait sa gratitude immense et implorait de sa miséricordieuse grandeur la force de poursuivre sur cette voie.

« Mon Dieu, priait-il, faites qu'il y ait toujours des épouses de notaire ! Et faites que j'aie toujours envie de les supprimer avec raffinement et délicatesse ! »

Jamais il ne passait devant une église sans y pénétrer pour faire brûler un cierge. Il se considérait comme un artiste, mais surtout comme un « artisan », puisque c'est le mot qu'emploient les artistes pour se refaire une humilité à peu de frais. Il se daignait modeste et, moins pour des motifs de sécurité que par abnégation, il se retranchait tout entier derrière son œuvre. Il s'effaçait. Ses crimes parlaient pour lui. Il en faisait don à la presse, aux foules enfiévrées, à la

police et à la science. Il ne demandait rien en échange. Le plaisir des foules constituait le gros de son salaire, avec la satisfaction du travail bien fait.

Le soir, dans sa petite maison aux virées de troènes et de lilas, il interprétait à la flûte quelques airs de Jean-François Couperin. Cette musique possédait la vertu de le détendre. Il jouait pour ses partenaires, pour ces mortes que son habilité avait rendues illustres. Il les associait à son entreprise, sollicitait leurs conseils, recommandait leur âme à Dieu, son père, les feuilletait dans des cahiers où il archivait les articles que les journaux consacraient aux épisodes de cette belle et méritoire aventure.

Petit à petit, il avait tout appris d'elles. Il connaissait leur vie dans les détails, leur enfance, leur scolarité, leur première surprise-partie, leurs vacances à la mer ou à la montagne. Chaque jour, les journaux ne se lassaient pas d'en découvrir un peu plus à leur sujet. Rien de tel que de tuer une inconnue pour tout savoir de son existence en lisant le journal. Le notaire parlait. Les parents de l'épouse assassinée parlaient. Ses frères, ses sœurs, ses cousins, ses amis, ses voisins, tous y allaient de leur commentaire, de leur anecdote. À partir de ces témoignages dispersés dans mille feuilles de chou, cinquante émissions de télévision, deux cents émissions de radio, Alex reconstituait les biographies, dates et chronologies, grands événements, fêtes et malheurs, naissance, perte d'un être cher, bulletins de notes, niveau d'études, adresses successives, affaires de famille.

Pour les médias, chaque nouveau crime était l'occasion de récapituler l'histoire depuis le début. Interrogés sur les progrès de l'enquête, les policiers déclaraient chaque fois qu'ils étaient en train d'opérer des recoupements. Le recoupement est le pain quotidien de la police. Les juges d'instruction ne recoupaient pas moins. Les psychologues aussi. Ils recoupaient. Ne voulant pas être en reste de recoupement, les journalistes d'investigation recoupaient, à longueur de colonnes et à hauteur de gros titres, sans se lasser. Du moins, en apparence. Car on se lasse de tout, même de recouper.

Au quatorzième crime, Alex sentit que l'intérêt qu'on portait à son travail fléchissait un tant soit peu. Les journaux l'évoquaient encore, mais sans cette passion qui, autrefois, mettait le feu au papier. Il estimait pourtant son quatorzième comme un des plus réussis de la série. Il y avait investi toute son expérience, une grande subtilité symbolique et un esthétisme épuré, mais non dénué de fantaisie. C'était un crime à paillettes, un crime de variétés. Il avait visé le soir de gala, la fête, le strass, la folle nuit dans un lieu branché, les bulles du champagne, les rires, la danse. On trouvait tout cela sur le visage de la morte et c'était magnifique de légèreté. Il avait voulu signifier que les tueurs en série savent aussi s'amuser. En vérité, il leur arrive même d'avoir de l'humour. Par exemple, autour de sa treizième victime, il avait semé des pattes de lapin et des fers à cheval. Cette allusion aux protections de la superstition le faisait encore sourire quand il y repensait.

Afin de relancer l'intérêt du public, il décida de frapper les imaginations. Il pensait que la délicatesse avait fait son temps. L'époque était brutale et sanguinaire. Comme le romancier, comme le cinéaste, le tueur en série doit s'adapter ou disparaître.

De la quinzième, il fit une œuvre abstraite. De la bouillie avec des raccords de hachis, des coups de pinceaux furieux, la tempête vue par Victor Hugo et corrigée par un boucher conceptuel. Un concentré d'explosion à l'hémoglobine, de la cervelle en nage, des îles de chairs flottantes, les globes oculaires en boucles d'oreilles, la trachée artère en cravate, l'ensemble dans une harmonie de rouges violents dégoulinant le long d'une tige de rosier aux épines grosses comme des tire-bouchons. Un peu le genre d'écorchés qu'on donne à admirer dans les centres culturels.

Alex comptait beaucoup sur cette idée pour se refaire une popularité et revivifier l'entrain des médias à son égard. Mais les spécialistes certifièrent que ce crime ne pouvait être que celui d'un simulateur très maladroit et tout à fait analphabète.

« Ce n'est pas du tout son style », prétendirent les psychologues.

Il était étiqueté tueur raffiné, assassin classique. Ses crimes étaient exquis, disait-on. On le comparait à Watteau. À son propos, on citait Verlaine ou Jules Laforgue. Comme il abusait des fleurs, du langage des fleurs, des couleurs des fleurs, il était devenu une sorte de référence pour les pépiniéristes. La septième victime avait inspiré à l'un d'eux de baptiser une nouvelle variété de rose : *Femme de notaire*. Sous l'appellation N° 10, une marque de cosmétiques commercialisait un rouge à lèvres imité de celui dont il avait rehaussé la bouche de sa dixième victime. La publicité de ce rouge chantait « mourir pour toi », et l'article connaissait une vogue certaine. Au fond, c'était un tueur qui n'avait laissé que de bons souvenirs.

On savait qu'il circulait d'une ville à l'autre. Les épouses de notaires frémissaient, mais la majorité des populations féminines n'avait aucune raison de s'affoler. Partout, la crainte s'était endormie. Les journaux évoquaient encore les crimes d'Alex, mais ils en avaient fait une routine, comme des livres d'un romancier qui publie trop. Il n'y avait plus rien à dire. Même la créativité des tueurs épuise la loquacité des critiques professionnels.

Il ressentit comme une injustice le fait qu'on lui conteste de la sorte la paternité du crime n° 15. Il aurait voulu s'expliquer, soutenir qu'un artiste a le droit d'évoluer, voire de changer totalement d'inspiration. De se renier, même. Il avait en mémoire des exemples célèbres, dans presque tous les domaines, peinture, poésie, musique, théâtre, politique. Surtout politique. Ce fut pour lui une période de remise en question. Il était tourmenté. Il doutait de lui. Il analysait son œuvre avec une lucidité qui lui était jusqu'alors inconnue.

Pour la première fois de sa vie, il se demandait s'il n'avait pas fait fausse route. Était-il destiné vraiment à devenir un tueur en série ? Il était doué, c'est vrai. Mais au-delà du don, possédait-il cette disposition suprême, d'essence presque divine, qui permet de transcender chaque production nouvelle et de résoudre le paradoxe attaché à la nature du créateur qui est de sans cesse grandir tout en

demeurant égal à lui-même ? Comment se faisait-il qu'il ait été absent d'un de ses crimes au point que ses propres exégètes n'avaient pas identifié sa manière ? Bien qu'abstrait dans son expression, et abject d'une certaine façon dans son étalage outrageusement viandeux, le crime n° 15 portait sa marque, c'était indéniable. Il y avait un art de la composition, un lyrisme dans le mouvement, des allusions romantiques aux débats de la passion qui n'appartenaient qu'à son écriture criminelle.

« C'est moi, ça ! s'exclamait-il. C'est tout moi ! Ce sont mes idées ! C'est ma technique ! Il n'y manque même pas quelques pétales de roses rouges baignant dans le sang ! »

La dépression le menaçait. Depuis des mois, il avait perdu le goût de tuer. Il s'en voulait de s'être établi dans la liquidation des épouses de notaire. Ses rêves de jeunesse visaient plutôt les religieuses. C'est la matière qu'il envisageait de travailler, avant de succomber à la facilité notariale. La religieuse est un excellent produit. Mais sa rareté était venue à bout de ses jeunes impatiences. Les circonstances avaient choisi pour lui. Il tuerait de l'épouse de notaire. Erreur de jeunesse.

Il n'y a rien d'avilissant dans ce choix. L'épouse de notaire n'est pas si simple à travailler. Elle est d'une substance moins spécifique que la religieuse. Mais elle résiste. Et surtout, une fois cadavérisée, elle n'émeut pas les multitudes. Le grand public ne parvient pas à se désoler sincèrement de la mort d'une épouse de notaire. Seraient-elles toutes assassinées le même jour à la même heure que personne ne s'en retournerait plus de cinq minutes. On dirait, oui, c'est triste, mais enfin elles n'avaient qu'à pas épouser un notaire.

Pour tout dire, il se croyait fini. Il pensait à ces chanteurs qui ont connu la gloire le temps d'une chanson et qui, ensuite, pendant toute leur vie, traînent cette fatigue ancienne, comme une casserole, de foire en province en kermesse de village, et qu'on revoit une fois tous les dix ans à la télévision dans des émissions pour le troisième âge ou au cours des récapitulations de la nostalgie. S'il y a des

vieux chanteurs, il peut y avoir des vieux tueurs. Les uns et les autres courent derrière le souvenir de leurs succès passés. Ils sont ridicules comme des cabotins et vides comme des gens dont plus personne ne reconnaît les mérites.

Comme ces chanteurs qui tentent de sauver la face en ressassant qu'ils sont en train de préparer un disque, il se disait qu'au creux de cette vague profonde il préparait un nouveau crime, qu'il allait relancer sa carrière, qu'il avait des idées neuves, qu'il dépasserait ceux qui le dépassaient aujourd'hui, qu'il retrouverait la place qui avait toujours été la sienne : la première. Ses crimes feraient encore la une des journaux et la couverture des magazines. Il étonnerait encore les experts de la police. Le public l'aimerait de nouveau. Il savait qu'il faut être résolument moderne. Il faisait son profit de la leçon rimbaldienne.

Il approchait des épouses de notaire, par dizaines, mais aucune ne valait d'être traitée par l'assassinat. Elles étaient de ce modèle banal qu'il avait déjà décliné quinze fois. Il craignait de se répéter. On dit qu'il y a des écrivains qui écrivent toujours le même livre. Il ne voulait pas qu'on l'accuse de reproduire toujours le même crime.

Toutefois, comme il avait commencé avec de l'épouse de notaire, il n'avait pas intérêt à désorienter son public en se convertissant tout d'un coup, par caprice, par stérilité, au meurtre de religieuses. Des phrases célèbres lui tournaient dans la tête, comme « ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre » ou comme le « changement dans la continuité » ou encore comme « plus c'est pareil, plus c'est autre chose ». Ces merveilles sémantiques, qui pesaient leur poids de vérité, lui donnaient le vertige.

Pour ne pas tomber, il se cramponnait au press-book où ses victimes étaient rangées par ordre d'apparition à la scène. Souvent, il revenait à cet album, comme on revient à la source. C'était son retour à la terre. Une façon de se recueillir. Ses dispositions catholiques éveillaient souvent des remords en lui. Sa conscience le blâmait, car jamais il n'était allé sur les tombes de celles qu'il considérait comme des collaboratrices, des modèles, des muses, qui lui avaient

permis de s'accomplir. Toutes femmes de notaire qu'elles étaient, il les admirait comme des déesses. Il les aimait, non comme un homme aime des femmes, mais comme il s'aimait lui-même qui était son bien le plus précieux sur la terre. Elles étaient mortes entre ses doigts. Il leur avait donné la forme de la mort, comme le sculpteur façonne la glaise pour lui donner la forme de la statue. Il ne les avait pas étouffées comme un vulgaire étrangleur. Bien au contraire. Il les avait pétries jusqu'à l'immobilité du bronze ou de l'or. Grâce à lui, elles étaient devenues des œuvres d'art dignes des mémoires les plus exigeantes. Il savait que des collectionneurs découpaient les photos reproduites dans la presse.

« J'ai atteint des sommets, pensait-il. Je ne pourrai pas me surpasser. Autant mourir. »

Il ne mourut pas. Et il trouva le moyen de se surpasser. Étudiant ses fiches de renseignements, il constata que, sur les quinze notaires à qui il avait conféré le titre enviable de veuf, huit s'étaient remariés. La belle aubaine. Il reprit sa liste et fit des croix en face des noms qu'il lisait. Il tuerait la deuxième épouse. Ainsi, tout en recommençant au début, il allongerait la série.

L'idée l'enchantait. Il passa les semaines qui suivirent dans un état de fébrilité qui le replongeait dans les sensations que lui avaient apportées ses premiers crimes. Il était saisi dans un tourbillon d'idées folles et superbes. Il se laissait emporter. Il se calmait en jouant de la flûte, en marchant pendant des heures au bord de l'eau. Il dessinait des plans d'action. Il cherchait des angles d'attaque. Il acheta des tubes de couleur, du maquillage, des accessoires en matière plastique, des bijoux de théâtre. En moins d'un trimestre d'un labeur énérvé, il avait, sur le papier, conçu une demi-douzaine d'œuvres qu'il estimait remarquables et qui, selon lui, ajouteraient une touche de fantaisie à l'histoire, trop souvent crapuleuse, du crime.

Il procéda comme il en avait l'habitude. Le premier notaire avait repris une femme beaucoup plus jeune que la première. Et nettement mieux de sa personne. Il en déduisit que le notaire, homme pratique par excellence, se marie

une première fois pour la dot, ce qui lui assure une position et un avenir, puis une seconde fois pour le plaisir de coucher avec une créature qui a des aptitudes pour les choses du sexe. Celui-là n'y était pas allé de main morte. Il avait tapé dans l'article en bas âge, une fille sémillante, charpentée comme une cycliste hollandaise, grée de seins et de fesses comme une caravelle et pourvue d'une de ces bouches qui parlent moins qu'elles ne râlent.

Elle fut assassinée de main de maître. Il déploya ses talents comme jamais. Jusque-là, il avait opéré de la chair molle, du cheveu dont les teintures cachaient mal le grisonnement. Il avait satiné des peaux séchées par les ans, parfois racornies, plâtré des sillons et des rides, rafraîchi les chiffons des paupières, assoupli des courbes, atténué des défauts, dissimulé des boutons malgracieux. Il fut reconnaissant au notaire de lui offrir l'opportunité de manipuler un matériau exemplaire. C'était une joie pour lui. De longues bouffées de tiédeur lui montaient au visage. En effet, il mettait un point d'honneur à travailler ses victimes à chaud, presque encore sur le vif. Il lui semblait qu'elles palpitaient sous les caresses qui les transformaient en image inoubliable.

Celle-ci était somptueuse. Il s'adressait à elle, comme un coiffeur s'adresse à une cliente, avec cette parole virevoltante et haute que les manœuvres des mains accompagnent, précisant par touches le sens et le poids des mots. Il la voyait comme un adieu à l'art abstrait auquel il s'était essayé en passant, par fourvoisement peut-être, et qui avait déçu son public. Pour témoigner qu'il tournait désormais le dos à ces essais glauques, il la coucha sur les photos de sa précédente victime, où la face avait disparu dans le magma conceptuel. Puis il lui fit un visage d'ange du septentrion, pur comme un matin sur les fjords, avec des bleuités vierges, des rondeurs extrêmement innocentes, des pâleurs d'extase.

Ce crime fut accueilli plus que favorablement par les esthètes. On n'en discuta pas l'authenticité. Au premier coup d'œil, on en reconnut l'auteur. Les journaux célébrèrent ce retour en lui consacrant des dossiers spéciaux. Ils parlaient de crime abominable, mais c'était une manière d'exprimer leur enthousiasme. Un

chroniqueur satirique titra : « Le tueur met la deuxième couche ! » La presse vendit du papier comme jamais. C'est à quoi Alex comprit qu'il leur avait manqué, à tous. Il était un rouage de l'économie. Les magazines refusaient de la publicité. Les radios organisaient des tables rondes, convoquaient des savants, en faisaient venir d'Amérique. La liste des prochaines victimes s'étalait partout. On connaissait leur nom. Les premières épouses de notaire poussèrent un léger soupir de soulagement. Les secondes épouses furent mises sous clef, ce qui arrangeait leurs époux, d'un naturel généralement jaloux.

Alex Mayouque savourait ce triomphe. Il savait que pour ses petites affaires l'avenir serait désormais plus compliqué. Il devrait faire preuve d'ingéniosité. Il avait remarqué que plusieurs secondes épouses de notaire avaient changé d'apparence. En fait, il s'agissait de policiers grimés et vêtus en seconde épouse de notaire. On l'attendait. Mais il connaissait son métier de tueur. La police ne le prendrait pas en utilisant des méthodes aussi grossières.

Du reste, il était décidé à produire peu, mais de qualité. Il se donnait un an avant de composer une œuvre nouvelle. Cela lui laisserait le temps d'y penser. Il avait envie de se faire désirer. Il s'était hissé à un tel niveau que c'eût maintenant été un crime de galvauder son talent. Il espérait que le notaire deux fois veuf ne se révélerait pas plus inconsolable d'avoir perdu une deuxième épouse qu'il ne l'avait été en perdant la première, et qu'il se remarierait, lançant ainsi au tueur un défi sensationnel. Alex se prenait à rêver d'entamer une troisième série d'épouses de notaire. Et pourquoi pas une quatrième ? Il se demandait tout de même si les notaires ne comptaient pas un peu trop sur lui pour mettre de l'animation et de la variété dans la solennité de leur vie.

Le sixième commandement

Jérémy était jaloux pendant cinq minutes par jour, vers midi et demi, à l'heure de la pause. Parfois, un peu avant. D'autres fois, un peu après. Le reste du temps, c'était un homme sans particularités, comme tous les autres, de bonne compagnie, affable et, à l'occasion, raconteur d'histoires drôles. Mais tous les jours, aux alentours de midi et demi, il éprouvait le besoin d'être suspicieux. Il téléphonait à sa femme ou bien, sans la prévenir, lui rendait visite sur son lieu de travail. Il ne pouvait pas s'en empêcher.

Quand la crise survenait, il la voyait en train de faire l'amour avec toutes sortes d'hommes, dans toutes sortes d'endroits. Il l'entendait prononcer ces paroles malpropres par lesquelles, finement, elle guidait le désir de son partenaire. Pour un mari aimant, ce sont des expériences difficiles à supporter. Il souffrait. La torture lui déchirait le cœur. Ensuite, il n'y pensait plus.

Cependant, il gardait un souvenir pendable de ces brèves périodes de tourment. Il avait honte de lui. Il s'adressait les reproches les plus amers. De très vagues images flottaient un moment dans sa mémoire, puis elles disparaissaient. Il retrouvait son calme et sa bonne humeur. De nouveau, il avait confiance.

D'ailleurs, elle l'aimait. Il se sentait, il se savait aimé. Ils étaient mariés depuis quinze ans. Les crises étaient survenues très peu de temps après le mariage. Au début, elles n'avaient pas été très violentes. Il avait seulement l'impression d'étouffer. La tête lui tournait. Il ne voyait rien de précis. Petit à petit, à mesure que les années passaient, le trouble qu'il subissait était de mieux en mieux renseigné. Jérémy entendait des voix. Cela ressemblait un peu à une conversation téléphonique.

Il n'identifia pas tout de suite la voix de sa femme. Peut-être n'avait-il pas voulu l'identifier, car il lui semblait commettre un sacrilège en soupçonnant cette dernière de le tromper, alors qu'elle lui apportait chaque jour des preuves de sa fidélité et de son affection. C'était la meilleure des épouses. Auprès d'elle, il se sentait heureux.

Le dimanche ou pendant les vacances, les crises survenaient à table, alors qu'ils se trouvaient en tête à tête. Même les yeux ouverts et conscient qu'elle était assise en face de lui, il la voyait dans les toilettes d'un établissement public ou dans une automobile garée dans un parking souterrain. Elle se donnait à un homme qu'il ne connaissait pas toujours. De temps en temps, c'était un voisin, un collègue de bureau, le garagiste ou le patron de la supérette. Mais d'autres fois, ce pouvait être n'importe qui. Un chauffeur de taxi, un anonyme croisé dans le métro, un livreur qui ne prenait pas la peine d'enlever sa casquette pendant l'accouplement. Il les voyait clairement. Ils étaient tous au mieux avec elle. Ils avaient à son égard des gestes qu'on ne se permet pas ailleurs que dans un lit, quand on se connaît d'assez longue date. Pour Jérémie, c'était atroce.

Quand elle remarquait son air étrange, un peu absent, sa femme, qui se prénomait Grâce, lui demandait ce qu'il lui arrivait, s'il se sentait bien, s'il avait besoin de quelque chose. Il se serait senti déchoir en lui avouant la vérité. Il ne voulait surtout pas qu'elle apprenne les doutes inqualifiables qui l'assaillaient. Mais le fait était là : il était témoin qu'elle couchait avec l'un ou avec l'autre. S'il avait tendu la main par-dessus les assiettes, il aurait pu toucher ces débauchés : ils agissaient devant lui. Mais il n'osait pas tendre la main.

Ces instants lui paraissaient interminables. En réalité, ils ne se prolongeaient jamais au point que le plat chaud ait le temps de refroidir. Une fois la crise terminée, le repas se poursuivait comme si de rien n'était. Le bavardage honnêtement conjugal reprenait son cours entre deux bouchées de gigot aux flageolets.

« Parfois, je te trouve bizarre, Jérémie, disait Grâce. Comme absent. J'ai l'impression qu'il se passe quelque chose dans ta tête. Tu me regardes d'un drôle d'air.

— C'est rien », disait Jérémie.

Et l'affaire était classée. Jusqu'à la prochaine fois.

À vrai dire, Grâce ne s'inquiétait pas. C'était une femme de grande vertu. Elle ne pensait jamais au mal. En fait, elle était sans défaut. Bébé, elle n'avait jamais dérangé ses parents au milieu de la nuit. À l'école, elle avait fait l'admiration de ses professeurs. Chose rare dans cette époque de consommation, elle était arrivée vierge au mariage. Si Jérémy lui avait demandé de faire l'amour avant, sous prétexte qu'on n'achète pas des chaussures sans les essayer, elle l'aurait compris et elle aurait sacrifié sa virginité, sans hésiter, ne voulant pas que l'homme qui partagerait sa vie puisse un jour lui reprocher d'avoir cherché à le tromper sur la marchandise. Il y a des femmes intègres, il n'y en a pas qui le soit plus scrupuleusement que Grâce. Jérémy en était convaincu.

Pourtant, chaque jour, à heure fixe, par une forme d'aberration dont il n'expliquait pas les causes, il ne savait quelle puissance le confrontait au spectacle humiliant de sa femme jouissant dans des bras illégitimes. Elle y prenait un plaisir extraordinaire. Elle criait. Elle râlait, comme si elle s'intimait de vomir ses amygdales. Stupéfait, incapable d'une réaction, Jérémy assistait à cette agitation malencontreuse. À raison d'un amant par jour, après quinze ans de vie conjugale, c'était plus de cinq mille hommes que Grâce avait connus charnellement. Le chiffre lui paraissait invraisemblable. Lui-même n'avait connu que trois femmes, Grâce comprise. Des amours de jeunesse, d'une grande inhabileté. Il ne s'en était même pas fait des souvenirs. C'est dire à quel point ces aventures mineures n'avaient pas compté pour lui.

Revenu à lui, chaque jour, après avoir téléphoné à Grâce, il notait dans un carnet ce qu'il avait vu, décrivait le partenaire, détaillait les paroles échangées, précisait les conditions de l'orgasme. Il dressait également un état des lieux où le congrès s'était produit. Mentionnait le décor de la tapisserie, signalait la présence d'un lit ou d'un fauteuil ou d'une table qui aurait pu servir de support aux ébats. N'oubliait pas d'indiquer les accessoires que le hasard ou la perversion avaient disséminés à portée de main des amants, dans l'éventualité d'une utilisation délurée.

Ce labeur d'huissier le rebutait. Toutefois, il apparaissait déraisonnable de laisser se perdre une aussi luxurieuse quantité d'informations. Si décourageantes fussent-elles pour lui et, parfois, déprimantes, elles constituaient une réalité. Ce qu'il lui était donné de voir, il le voyait indubitablement. En couleurs, qui plus est. Et plus nettement au fur et à mesure qu'il était entraîné à en capter les images et les sons. Il excluait que cela pût être un effet de son imagination, étant aussi dénué d'imagination qu'un poteau du téléphone.

Cartésien dans l'âme, géométrique d'intelligence, il était de ceux qui ne croient que ce qu'ils voient, à condition de le voir longtemps. Paradoxalement, il n'avait pas une nature suspicieuse. Jamais il n'éprouvait le besoin de vérifier ce qu'on lui rapportait. Il admettait tout ce qu'écrivaient les journaux et n'était pas le dernier à soutenir l'authenticité d'une chose en arguant qu'il l'avait « entendue à la télévision ». Dans ces conditions, il lui aurait semblé absurde de ne pas tenir compte de ses visions quotidiennes. Sinon d'en tenir compte, du moins de les considérer à leur juste valeur. Soit comme un message de l'au-delà, soit comme un phénomène de transmission de pensée, soit encore comme le symptôme d'une maladie. Dans ce dernier cas, il pressentait que le diagnostic serait laborieux.

Compulsant son carnet, force lui était de constater que Grâce avait couché avec la moitié des hommes de la ville. Dans ces relations, elle avait épuisé toutes les figures de la rhétorique sexuelle, à l'exception de la sodomie, ce sur quoi JérémY se fondait pour conclure qu'elle n'avait pas abdiqué toute dignité. Elle avait couché avec son patron, à lui. Avec le directeur du personnel. Avec le chef des ventes. Avec les contremaîtres. En respectant la préséance hiérarchique. Il reçut un coup au cœur lorsqu'il la surprit en équipage avec un délégué syndical qui la bourrait contre la machine à café, en n'ayant déshabillé de lui que le strict nécessaire. Un manutentionnaire n'eut même pas le réflexe d'ôter ses gants de protection. Ses grosses pattes alourdies de caoutchouc orange se cramponnaient aux hanches de Grâce et la manœuvraient sans prévenances, comme un ballot de

chiffons. C'était pathétique à observer. Jérémie se révoltait. Lui, il la cajolait, cette femme. Il la touchait comme un objet fragile. Il s'inquiétait de ce qu'elle ressentait : « Je te fais mal ? Je ne vais pas trop loin ? Ce n'est pas trop fort ? Tu veux que j'aille moins vite ? As-tu envie de te reposer cinq minutes ? » Il était toujours le premier à lui proposer un instant de détente, à lui demander si elle ne voulait pas boire un verre d'eau ou manger une sucrerie. Elle lui disait : « Non, non, continue, c'est très bien. » Il la continuait donc, l'esprit léger, pour lui obéir, pour consentir à son vœu d'épouse comblée, gâtée, respectée. Il se montrait attentif à sa respiration, à sa manière de remuer, à la température de sa peau. Il s'en servait comme d'un instrument précieux. Il mettait même de la distinction dans leurs rapports.

Elle eut une période un peu officielle où elle coucha avec le maire, puis avec les adjoints et, finalement, avec l'ensemble du conseil municipal. Pendant qu'elle y était, elle eut le député, le sénateur et un commandeur de la Légion d'honneur dont l'appendice n'atteignait pas la taille d'un pouce. Puis ce furent des chanteurs illustres, des comédiens célèbres, des écrivains connus. Elle s'adaptait à chaque situation, comme une professionnelle. Elle semblait infatigable, inusable. Rien ne la dégoûtait. Dans le lot, elle dut subir des outils mal conformés, tordus, vrillés, coudés. Elle trouvait toujours le moyen de s'en servir à la satisfaction générale. Plus d'une fois, Jérémie fut consterné par l'état d'encrassement dans lequel des personnalités maintenaient leur membre. Pour une ménagère tatillonne comme l'était Grâce, il y avait de quoi régurgiter d'un coup tous les repas qu'elle avait absorbés dans sa vie, depuis sa première tétée. Mais elle ne s'offusquait pas. Elle faisait mine de penser que cette malpropreté ajoutait de la variété à un acte qui, si on n'y avait pris garde, serait devenu banal. Un jour, elle se mit au Noir. C'était un boxeur d'une hauteur de deux mètres. Une brute véritable. Puis, il y eut d'autres Noirs. Des dizaines. C'était lassant pour Jérémie. Il lui semblait qu'elle les importait d'Afrique, par bateaux entiers.

Elle fréquenta de près plusieurs phénomènes de cirque, des géants, des nains, des hommes à deux têtes, des tatoués, des hommes-troncs.

« Jusqu'où ira-t-elle dans la perversion ? » s'interrogeait Jérémy.

Et il attendait le lendemain pour en savoir plus.

Ce fut quand elle manifesta l'ambition de coucher avec le pape qu'il eut le pressentiment que cette idée pouvait porter malheur. Le pape a fait vœu de chasteté. C'est un homme respecté, qui porte sur ses épaules le poids des péchés du monde et, ce qui est plus grave, le lourd fardeau des ans.

« Pas ça ! » décida Jérémy qui avait le blasphème en horreur.

Il crut mourir quand il découvrit le remuement sans ambiguïté d'étoffes précieuses et de chair féminine. Le Saint-Père développait une ardeur juvénile dans un corps de vieillard. Il prononçait des paroles impies, tout en latin, et très excitantes pour Grâce, autant que Jérémy put en juger. Il s'entendit crier. Il se jeta en avant et voulut les séparer. Mais le pape refusait d'interrompre sa randonnée. Tout en chevauchant, il éleva le ton et croassa : « *Vade retro, Satana !* » Jérémy essayait de le raisonner :

« Très Saint-Père ! Très Saint-Père ! Dieu vous regarde ! Vous entraînez une épouse dans l'abîme de l'adultère ! Souvenez-vous des dix commandements ! Très Saint-Père ! Très Saint-Père !

— Laisse-le, Jérémy ! suppliait Grâce. Il est vieux ! Il a droit à un dernier plaisir ! »

Ce fut une négociation insoluble. Jérémy se tournait vers le plafond :

« Mon Dieu, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ! »

La situation était désespérée. Il trépignait. Le pape s'activait. Sous le saint siège, Grâce jouissait, remerciait le ciel, jurait qu'elle n'avait jamais eu autant de plaisir. Elle félicitait son partenaire qui continuait à s'affairer dans des superpositions de soutanes et de draps. Jérémy pleurait. Tout ce en quoi il avait cru depuis qu'il avait vu le jour s'effondrait, l'infailibilité du pape, le sixième commandement, ne pas commettre l'adultère, le neuvième commandement, ne

pas convoiter la femme d'un autre. Il entreprit une ultime tentative pour les séparer, fonçant tête baissée au milieu du lit. Touché à l'épaule, le pape roula sur le côté, avec un gémissement de déconvenue. Puis il tomba du lit et ne bougea plus.

Quand Jérémy revint à lui, il était assis à son bureau et ses collègues le plaquaient solidement contre le dossier de sa chaise. On lui rapporta qu'il s'était jeté en avant, au milieu de la pièce et qu'il donnait des coups de pied et de poing autour de lui.

« Je crois que je suis surmené », murmura-t-il pour s'expliquer.

Pour la première fois depuis qu'il avait des visions, il pensa sérieusement qu'il devenait fou. Le chef de service lui apporta un gobelet de café et lui conseilla de consulter un médecin. Il dit qu'il se sentait de nouveau bien. Il parla de malaise, de migraine, de fatigue, de changement de saison, de troubles digestifs. Le chef hochait la tête et voulait bien le croire sur parole.

Quand l'ordre fut revenu dans le bureau, Jérémy ouvrit son carnet et décrivit la scène qu'il avait vécue. Sans en omettre quoi que ce soit. C'est avec tristesse qu'il s'astreignait à ce devoir. Il s'en voulait d'être intervenu dans des affaires qui, à bien y réfléchir, ne le concernaient pas. Il s'en était pris à l'image du pape, et ça, ce n'était pas bien. Même en rêve, on ne lève pas la main sur un pape, même si on le surprend en train de faire l'amour à la femme qu'on aime. Grâce avait raison : le pape était vieux, il avait le droit à un dernier plaisir. Grâce avait toujours raison. C'était une épouse parfaite. Il respira profondément, pour savourer ce bonheur d'être le mari d'une telle femme. Il pria en son for intérieur, adjurant Dieu de le guérir de sa jalousie et de ses idées malsaines.

« À défaut, dit-il, faites que Grâce ne prenne que des amants qui ne heurtent pas mes convictions religieuses. »

Il sentit que Dieu l'exauçait, car une grande joie se dilata en lui, jusqu'à occuper toute la place dans son corps, des profondeurs obscures à l'extrémité des doigts. Dans l'allégresse de l'instant, il se promit de mieux contrôler ses

fantasmes désormais. Il essaierait de recommencer avec des choses simples, des gens ordinaires, des camionneurs, des guichetiers de la Sécurité sociale, des quincailliers, des contrôleurs des chemins de fer. Il s'avisa qu'il n'avait pas beaucoup exploré le monde agricole. Grâce aimerait l'odeur de la ferme. Après une journée de travail, il émane des vachers des effluves délicieux de naturel, et forts. L'univers des fromageries pouvait également offrir des divertissements de qualité. Et puis, elle ferait l'amour avec plusieurs hommes. Deux ou trois, pour commencer. Ensuite, on verrait. Dix, vingt, cinquante, ce serait selon l'humeur.

Le soir, en rentrant à la maison, il vit que Grâce avait pleuré. Il lui demanda ce qui s'était passé.

« Le pape est mort », dit-elle, dans un souffle navré.

Aurait-il pris une basilique dans la figure qu'il n'en aurait pas été plus assommé.

« Comment ça, le pape est mort ?

— Ils viennent de le dire aux informations. Le pape est mort.

— Il est mort comment ?

— Il est tombé de son lit, pendant l'heure de midi. »

Jérémy s'affaissait. Il se retrouva à genoux sur la moquette du salon.

« C'est de ma faute, dit-il en tournant son visage vers Grâce.

— Mais qu'est-ce que tu racontes, Jérémy ?

— Je raconte que tu avais raison. J'aurais dû te laisser faire. Pardonne-moi ! »

Elle constata qu'il était fiévreux. Il se frappait la poitrine en répétant que c'était sa faute. Quand elle l'entendit manifester qu'il voulait mourir, elle appela le médecin et confia à ce dernier qu'elle pressentait depuis plusieurs mois que son mari n'allait pas bien. On emmena Jérémy à l'hôpital. Il en sortirait peut-être un jour.

Une semaine plus tard, Grâce découvrit le carnet. Elle le lut. Tout n'était pas faux, mais dans l'ensemble c'était très exagéré. Surtout vers la fin.

Dans le train

J'avais pris un billet pour mon village natal. À mon âge, c'est une douce manie que d'éprouver l'envie de revoir les lieux où on a grandi.

Le train roulait à travers une campagne qui devait sentir le foin. J'étais loin des forêts où j'ai passé le plus clair de ma vie. J'avais dû m'endormir un moment, car il me semblait qu'on était déjà plus loin que je ne le supposais. En tout cas, le train avait probablement dépassé les limites du département. La lumière changeait. Elle prenait de l'ampleur. Dans les régions forestières, la lumière n'est jamais d'un seul tenant. Le paysage lui oppose l'ombre des vallées. Les bois, dans leur complexité, lui imposent des méandres, des détours. Même les rivières réussissent à s'en échapper. Elles coulent à leur compte, au milieu de ces nuits en plein jour que sont les trouées dans le schiste, les ravins et les gouffres au bord hérissé de végétation.

Dans cette étendue plate, et assez déserte, la lumière amenuisait l'ombre qu'elle projetait des arbres, s'y mêlait si étroitement que l'arbre devenait méconnaissable dans son ombre. J'observais ces phénomènes sans en déduire de réflexions particulières.

Le train dépassa plusieurs gares où il n'était peut-être pas prévu qu'il s'arrête. Pourtant, il y avait du monde sur le quai, chaque fois. Des vrais voyageurs, assis sur des valises, pliant sous le poids des sacs à dos, et qui regardaient le train avec des yeux étonnés, autant que j'ai pu en juger.

Mon voisin feuilletait un magazine. Il en tournait les pages lentement, examinait les photos, lisait sans doute les titres, puis il passait à la page suivante, après avoir mouillé son index dans un geste qui produisait un petit bruit contre sa lèvre inférieure. Je regrettais de n'avoir pas eu le temps à la gare d'acheter une ou deux revues. J'étais parti très vite. J'y songeais depuis des semaines, sans me décider. C'est toujours compliqué de s'en aller quand on n'a pas l'habitude des voyages. On ne sait pas quoi emporter, comment s'habiller, ce dont on aura besoin sur place. J'avais résolu ces problèmes en partant les mains dans les

poches, avec ce qu'il fallait d'argent pour subvenir au nécessaire pendant une semaine ou deux. Je n'avais pas l'intention de m'absenter plus longtemps. C'était largement assez pour faire le tour de la ville, retrouver les rues, les maisons, les places, dont je conservais un souvenir vague que les photographies et les cartes postales ne précisaient pas vraiment. J'avais prévu aussi de retourner dans un village où mes parents avaient vécu pendant une époque. J'y avais connu une petite fille, à laquelle je n'ai cessé de penser par la suite, et que je revois encore aujourd'hui, dans un coin bien éclairé de ma mémoire. Est-ce que je peux dire qu'elle fut mon premier amour ? Certainement pas. Mais c'était quelque chose du même genre. À cinq ans, on ne fait pas la différence. Je sais seulement que je tenais beaucoup à elle et que lorsque mes parents ont déménagé j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps en la quittant. Pour me calmer, mes parents avaient expliqué que ce n'était qu'une séparation provisoire, que je la reverrais, qu'on passerait des vacances ensemble, je ne sais quoi que je ne voulais pas entendre. Nous ne sommes jamais retournés là-bas. Je ne l'ai jamais revue. Je ne l'ai jamais oubliée. Ce n'est pas pour elle que j'ai entrepris ce voyage, mais s'il m'était donné de la revoir j'aurais la certitude de n'avoir pas voyagé pour rien.

Il y eut encore des gares. Combien ? Une dizaine, une douzaine. Le train filait à toute allure. Il me semblait même qu'il prenait de la vitesse. J'ai demandé à mon voisin s'il connaissait le prochain arrêt. Il m'a regardé en soupirant et il n'a rien dit. Je n'ai pas insisté. Je me suis excusé de le déranger et je me suis levé. J'avais soif. Sur le titre de transport, il était spécifié que le train comportait une voiture-bar et une voiture-restaurant. J'avais envie d'une bière. Quand je dis une, c'est trois ou quatre. La bière ne se boit pas à l'unité, comme un vulgaire verre d'eau. Trois, c'est peu. Quatre, ce n'est pas trop.

Avant même de commander une bière, j'ai demandé à la fille du bar quel était le prochain arrêt. Elle m'a récité une liste de noms qui ne me disaient rien. Je lui ai demandé si le train s'arrêtait à la gare de ma ville natale. Et j'ai bien articulé le

nom de la ville. Elle a fait oui, de la tête. Puis elle m'a dit que le train s'arrêtait partout.

« Il a traversé une trentaine de gares sans s'arrêter ! » me suis-je exclamé.

Elle a eu l'air de me prendre pour un fou ou pour un homme qui avait trop bu.

« Il s'arrête partout », a-t-elle dit.

Manifestement, elle n'avait pas envie de discuter. Elle se révélait mal aimable. Il paraît que les employés des chemins de fer sont toujours mal aimables. Je ne me souviens plus qui m'a parlé de ça, que les vibrations ferroviaires ont un effet désastreux sur les neurones, à force. Le confinement dans des espaces étriqués n'arrange rien. J'ai commandé une bière.

Au bar, nous étions sept ou huit. Un seul buvait du café. Sa tête ne m'inspirait pas confiance. Je n'ai rien contre les buveurs de café, s'ils boivent du café le matin, au petit déjeuner ou après le repas de midi pour le conclure définitivement. Mais il arrive une heure de la journée où le café n'est pas une boisson fonctionnelle.

Les compagnons de bar s'adonnaient à la bière, normalement, en hommes qui maîtrisent le destin. Ils n'avaient pas l'air bavard. Perdus dans leurs pensées ou dans des rêveries nostalgiques, comme souvent quand on respire au-dessus d'un verre de bière. Toutefois, bravant ma timidité, j'ai tenté d'engager la conversation. Je suis revenu sur ma surprise d'avoir constaté que le train ne s'était pas arrêté une seule fois depuis le départ. J'ai dit que je trouvais cela étrange. La nuit allait tomber et le train roulait toujours. Il franchissait des agglomérations importantes. J'avais vu des milliers de gens sur les quais.

« Ce qui me semble bizarre, ai-je dit, c'est qu'il ne s'arrête pas dans les grosses villes et qu'on me dit qu'il va s'arrêter dans ma gare de destination. C'est une ville de sept mille habitants. Autant dire rien du tout. Et il va s'arrêter. »

Le type à qui je m'adressais hochait la tête. Il m'approuvait, sans angoisse. Rien ne le gênait dans cette situation absurde.

« Écoutez, ai-je poursuivi. On vient de passer une ville d'au moins un demi-million d'habitants. Sans s'arrêter. Regardez par la vitre. Des maisons, toujours des maisons. Depuis que je suis entré au bar, on ne voit que des maisons. Et on essaie de me faire avaler qu'il va s'arrêter dans ma ville natale. Où je serai le seul à descendre. Comme si ce train ne roulait que pour moi. Non, ça je ne peux pas l'admettre. Ce n'est pas naturel. »

J'ai toujours trop parlé. Je suis timide et, en même temps, je n'arrive pas à me taire. Surtout quand j'ai le nez dans la bière. J'ai l'impression alors que le monde entier est une vaste discussion où chacun apporte de quoi répondre aux questions qu'on se pose, les solutions volent d'une bouche à l'autre, on échange des mystères et des éclaircissements, on se soumet mutuellement des souvenirs d'usine, de régiment, d'école. Un homme de bonne volonté a toujours quelque chose à raconter. Mieux vaut bavarder que de rester chacun dans son coin, à ruminer un silence stérile.

Ma voix porte bien. J'ai été barman dans une boîte de nuit pendant dix ans. Je suis entraîné à me faire comprendre, même dans le pire des boucans. C'est pour cette raison, il me semble, que le type m'a dit :

« Arrêtez de gueuler comme ça... »

Je me suis excusé. Je lui ai dit que je ne me rendais pas compte. Et je lui ai narré l'épisode de la boîte de nuit, en commençant mon speech par la formule appropriée : « Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais vous raconter... »

Il n'y voyait pas d'inconvénient, puisqu'il n'a pas stoppé mon élan. J'ai raconté comme je sais le faire, en essayant d'être drôle. On m'a plus d'une fois dit que je racontais bien les histoires, que c'était vivant, qu'on s'y croyait. J'en ai fait rire plus d'un. Il m'arrive toujours des aventures amusantes. Et quand je les raconte, vraiment, j'y mets du cœur, je fais toutes les voix, les gestes, les mimiques, c'est à crever de rire.

Dans les trains, on rencontre toutes sortes de gens. Avec celui-là, je n'ai pas eu la main heureuse. Il ne prenait même pas la peine de m'écouter poliment. Je lui

parlais, et il restait de profil, l'œil buté sur la fille qui servait au bar. C'était gênant pour moi. J'avais l'impression de l'ennuyer. Mais comme j'avais commencé mon histoire, j'ai choisi d'aller jusqu'à la chute, qui était du plus haut comique, à mon avis. Il faut toujours finir ce qu'on a commencé. C'est une question d'honneur. Je me faisais rire moi-même. C'était drôle, cette histoire. Je l'ai toujours bien aimée. Mais elle ne fut pas appréciée. Les gens ne comprennent pas toujours du premier coup. Des fois, je suis peut-être trop subtil. J'ai regagné ma place, en emportant deux bouteilles de bière et un gobelet en matière plastique.

Dans les voitures, les voyageurs somnolaient. Certains avaient déplié un journal sur leur figure. La nuit était noire contre les vitres. Je n'avais pas envie de dormir. Pas envie non plus de prendre le risque de rater la gare. Deux ou trois enfants en culottes courtes ont remonté le couloir en poussant devant eux une espèce de petite brouette rouge où ils avaient entassé quelques épaisseurs d'ours en peluche. Ils ne parlaient pas français. Plus tard, j'ai vu un couple de tarés. Ils s'embrassaient en s'enfonçant la langue au moins jusqu'à l'estomac. Puis ils se regardaient dans les yeux en ricanant bêtement. La fille avait une bouche énorme, des lèvres gonflées comme à la pompe. Le type était laid, maigre, avec un front bosselé que balayait une mèche de cheveux blonds. Ils n'avaient pas l'air de s'ennuyer ensemble. Ils ne se gênaient pas et se tenaient très mal. J'ai vu qu'elle avait des gros seins. Un gros ventre aussi. Elle secouait l'ensemble comme on secoue l'édredon par la fenêtre. C'était écœurant. J'ai vidé un gobelet de bière et j'ai essayé de m'intéresser à autre chose. Il n'y avait pas autre chose.

Vers dix heures du soir, le contrôleur s'est présenté. Je lui ai tendu mon titre de transport et je lui ai demandé si j'étais monté dans le bon train.

« Bien sûr », a-t-il affirmé après avoir poinçonné le billet.

J'ai précisé le nom de la gare où je devais descendre. Le contrôleur a haussé les épaules et il a dit que je ne devais pas m'inquiéter.

« On est encore loin ? ai-je demandé.

— Ça dépend, a-t-il dit.

— Ça dépend de quoi ? ai-je demandé.

— Ça dépend. »

Inutile d'insister, il n'en dirait pas plus. Je m'en voulais de n'avoir pas pensé à prendre une couchette. Qui aurait pu imaginer qu'il fût aussi long de parcourir deux cent cinquante kilomètres ? Le train roulait depuis une douzaine d'heures déjà. À pleine vitesse. Sans s'être arrêté une seule fois. Je n'en étais pas encore à m'étonner, conscient que j'étais de voyager sur les lignes nationales françaises, ce qui implique, de la part de l'utilisateur, une certaine patience et le sens de l'abnégation. En France, tout arrive, même les trains. Mais il faut du temps. Le temps, c'est l'arme secrète. Personnellement, je n'ai jamais été pressé. Je suis armé.

Pour me dégourdir les jambes, je me suis promené du premier au dernier wagon. J'ai croisé des tas de gens qui avaient eu la même idée. Des heures d'immobilité dans un fauteuil, cela nuit à la circulation sanguine. Je suis en bonne santé. Et même solide. Je n'ai jamais été malade. Si je meurs, ce sera d'un coup, crise cardiaque, quelque chose comme ça. Je tomberai net, rectifié, au milieu du trottoir ou en ouvrant la fenêtre le matin. Je ne serai plus qu'un tas sur le sol. On m'emmènera sur une civière, on me collera dans un cercueil, on mettra le cercueil dans un trou, et voilà j'en aurai terminé avec la vie terrestre. Ma mort n'attristera pas grand monde. Je ne suis pas du genre à laisser des regrets derrière moi. Ni femme en larmes, ni enfants accablés, ni voisins défaits. Quand je mourrai, mes amis seront partis depuis longtemps. Normal, ils boivent tous plus que moi. À midi, ils sont déjà saouls. Moi je tiens jusqu'à une heure plutôt tardive. Je bois avec méthode. Il faut être prudent avec tout ce qui offense la santé. L'alcool, ce n'est pas un médicament qui guérit sans occasionner des dommages collatéraux. Il convient de se méfier. Je me méfie. Pas qu'un peu. À mon âge, je suis encore en mesure de me confronter avec n'importe quelle

barrique. Ce n'est pas le cas de mes copains, déjà trop affaiblis. Des loques humaines. Moi ça va.

Il n'y avait plus de place au wagon-restaurant. De toute façon, je n'avais pas faim. La bière me remplissait idéalement. J'en ai bu cinq ou six autres au bar. J'ai emporté trois bouteilles pour la nuit.

Combien de fois ai-je tenté d'engager la conversation ? Cinquante fois. Sans succès. Je n'intéressais personne. Certains m'envoyaient paître d'une formule grossière. Il y en a un qui m'a promis son poing dans la figure. Il n'aurait probablement pas mis sa menace à exécution. Pas devant témoins. Mais dans sa colère, il avait l'air crédible. Je l'ai fixé dans les yeux, sans insolence, pour lui montrer qu'il ne m'impressionnait pas. Dans la boîte de nuit, j'en ai vu d'autres. De plus sévères. Des violents. Des méchants authentiques. Plus d'une fois j'ai aperçu le reflet des néons dans les lames des couteaux. Sans compter les bagarres générales, où le mobilier volait en l'air, où ça gueulait comme de l'écorché vif. La police en tabassait quelques-uns, pas les pires, juste ceux qui se trouvaient à portée de matraque. Le flic moyen n'aime pas avoir à étendre le bras. Il cogne au plus facile. Le coupable, c'est toujours celui qui se situe sur la trajectoire. Le type a baissé les yeux. Il a tourné le dos. Il a filé vers le bar. Je suis gentil, mais je ne me laisse pas faire.

C'est la lumière du jour qui m'a réveillé. Je ne savais plus où j'étais. J'ai mis un moment avant de réaliser. Le train fendait une plaine en deux. À l'horizon, il y avait des fumées. Je ne voyais pas si elles montaient des cheminées ou des champs mis à brûler. C'était loin. À côté de moi, la place était vide. J'avais le bas du corps engourdi, les pieds glacés. Pas la forme. La bouche pâteuse, avec un goût pourrissant de bière. Je devais avoir une haleine de douanier. La mauvaise humeur est venue tout de suite. J'en avais assez de ce train. D'un bond, j'ai été au bar et j'ai commencé à râler. La fille de la veille avait été remplacée par un Noir minuscule et chauve, qui considérait la clientèle d'une paupière méprisante. Je voulais voir le contrôleur, me plaindre. J'ai menacé de faire un

scandale. L'envie d'aller aux toilettes m'a pris au milieu d'une phrase. C'était urgent. Il y a des envies qui ne préviennent pas. Avant de quitter le bar, j'ai quand même eu le temps de dire que j'allais revenir et qu'il y avait intérêt que le contrôleur soit là. Le Noir m'a fait un doigt. Je l'ai traité de sale nègre. Pour un doigt, c'est le tarif.

C'est à la porte des toilettes que j'ai rencontré Bouillane. Une belle femme, avenante, causante.

« Je m'appelle Bouillane... »

C'est ce qu'elle a dit. Elle m'a tendu un doigt. Je lui ai serré la main. Elle avait le visage et le corps d'un fantôme, pour moi.

« Vous voyagez seul ? m'a-t-elle demandé.

— Oui.

— Moi aussi », m'a-t-elle informé en clignant de l'œil, mais sans vulgarité.

Comme je n'ai rien à cacher, je l'ai mise au courant de ma situation. Les toilettes se sont libérées, elle s'y est engouffrée dans un grand froissement d'étoffes parfumées.

« Je ne vous invite pas », a-t-elle eu le bon goût de me lancer avant de disparaître.

J'ai reçu ces paroles comme une déclaration d'amitié. Je me suis dit que je lui proposerais de prendre le petit déjeuner en ma compagnie, la note pour moi, en homme élégant, bien sûr. Le train tanguait sur des aiguillages, signe qu'on n'était pas loin d'une gare. En me collant contre la vitre de la portière, j'ai essayé de lire les panneaux. Mais la vitesse était trop importante. Je ne voyais qu'une traînée bleue sur un fond vaguement brumeux. Toujours la même foule sur les quais. Elle avait dû passer la nuit à attendre le train. C'est invraisemblable, le nombre de personnes qui attendent le train à travers le monde. Des millions de gens. Depuis la veille j'en avais vu des quantités, énormes. À chaque gare, de quoi remplir cinquante ou cent convois. Où vont-ils ? C'est la question que je

me suis posée en permanence. Et moi, où vais-je ? La question mériterait tout de même qu'on s'y arrête un instant.

Ma mauvaise humeur s'était apaisée, grâce à Bouillane. Je l'entendais derrière la porte. Ce n'était pas des bruits délicats. Mais j'aimais bien. Parce que j'imaginais qu'ils m'étaient adressés. J'aurais voulu pouvoir lui tendre un bouquet de fleurs quand elle ouvrirait la porte, surprise ! Elle deviendrait rose. Elle me remercierait. Je lui tournerais un compliment, une phrase enlevée, une formule empruntée à une chanson d'amour. Avec elle, le voyage me paraîtrait moins long.

Elle m'a cédé la place dans les toilettes. Je lui ai fait jurer de m'attendre. Elle acceptait de prendre le petit déjeuner avec moi. C'était fantastique.

« Je vous tiens la porte », a-t-elle dit, avec une voix d'écolière à l'heure de la récréation.

Je me suis appliqué à mes affaires. La glace ne me flattait pas. J'avais une tête de type en phase terminale. Pas rasé, le coin des yeux bouffé de chiures jaunasses, des plis amers de chaque côté de la bouche, le cheveu gras. J'ai fait ce que j'ai pu. Me passant aussi de l'eau sous les aisselles. J'avais l'impression de puer.

Bouillane ne m'avait pas attendu. J'ai supposé qu'elle s'était avancée vers le bar ou vers la voiture-restaurant, pour réserver une table. Mais non. J'ai visité le train de fond en comble. Elle n'était nulle part. Ce n'était pas possible. J'ai interrogé divers voyageurs, la décrivant avec force détails. Personne n'a daigné répondre à mes questions. La mauvaise humeur est revenue, augmentée d'une couche de déception, d'amertume aussi. J'ai pris mon petit déjeuner seul. À une table. En me gavant. J'avais faim. Il y avait des familles complètes, le père, la mère, les enfants. Des vieillards. Je surveillais les portes. J'étais sûr qu'elle se manifesterait, tôt ou tard. Elle m'avait donné son nom, je lui avais donné le mien. On s'était promis de prendre le petit déjeuner ensemble.

Ensuite, par acquit de conscience, j'ai fouillé le train une fois encore. Systématiquement. J'ai regardé partout. Dans les toilettes, dans les

compartiments à bagages. J'ai dévisagé chaque voyageur. J'ai mené mon enquête, en quelque sorte. En vain.

Quand j'ai revu le contrôleur, je l'ai coincé dans le couloir, en le saisissant par le col de la chemise. J'ai été ferme.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? j'ai gueulé, hors de moi.

— Quelle histoire ?

— Cette histoire dans laquelle je suis embarqué !

— Calmez-vous ! Moi je suis le contrôleur. On m'a dit de contrôler. Je contrôle.

— Vous êtes payé pour donner les renseignements aux usagers de cette ligne, oui ou non ?

— Bien sûr que oui.

— Alors, dites-moi ce que je fais dans cette histoire !

— Vous retournez au pays natal. Je n'en sais pas plus. C'est vous qui me l'avez dit hier.

— Ce train devait m'amener à destination en moins de quatre heures. Voilà plus de vingt heures qu'il roule. J'ai payé mon billet. En échange, vous devez me transporter jusqu'à la ville où je suis né. Je ne vois que ça.

— On ne fait pas ce qu'on veut. Si vous croyez que ça m'amuse de contrôler.

— Vous n'êtes pas obligé.

— Je ne peux guère faire autrement. Vous, on vous a mis dans le train et vous voyagez. Et tous les gens qui sont là, dans les voitures, voyagent sans qu'on leur ait demandé leur avis. Ils vont certainement quelque part. Mais où ? Mystère. On n'a pas le choix. On fait ce qu'on nous dit de faire.

— Mais moi, j'ai voulu le prendre, ce train. Il y avait longtemps que je voulais revoir les lieux où j'avais passé les premières années de ma vie. Et je me suis décidé hier. D'un coup. C'est moi qui ai décidé. Moi seul. Personne ne m'a obligé.

— Vous croyez avoir décidé. Mais quelqu'un a décidé pour vous. Vous n'êtes là, dans ce train, que pour tenir le rôle de l'homme qui vieillit et qui a envie de retourner au pays natal. C'est extrêmement simple. Une fois qu'on a admis cette réalité, on a tout compris. »

Je crois qu'il n'entrait pas dans mes attributions de l'étrangler. C'est pourquoi j'ai relâché mon étreinte. Il a poinçonné mon titre de transport, en m'expliquant qu'il devait le poinçonner une fois par jour, que c'était sa fonction. Je me suis excusé de l'avoir bousculé.

« Ne vous excusez pas, s'est-il écrié. Vous ne m'avez bousculé que parce que je devais être bousculé. C'était écrit. »

Comme on semblait tous les deux en bons termes, j'ai évoqué Bouillane. Ça ne lui disait rien. Pourtant, il connaissait bien son petit monde. Il n'avait jamais vu cette femme.

« Remarquez, dit-il, dans ce train, il s'en passe. Ça vient, ça va, c'est selon des besoins étranges. On n'est pas toujours tenu de comprendre. »

Le reste de la journée, je l'ai occupé à réfléchir à mon sort. J'ai reconstitué minute après minute les heures qui avaient précédé l'instant où j'étais monté dans le train. Force m'était d'admettre que les souvenirs en étaient vagues. Songeant à ma vie, je ne trouvais, en fait, qu'une image du pays natal, au milieu de laquelle il y avait une petite fille dont je ne savais rien, même pas la couleur de sa robe. Puis, ma vie passe tout de suite à la boîte de nuit. Puis aussitôt à ce train. C'est peu de chose, une vie comme celle-là. Derrière la vitre, le monde glisse à une vitesse ahurissante, personne ne peut me dire où je vais. Je suis là. Dans mon fauteuil. J'ai l'impression d'être né pour être là, dans ce train. La mémoire m'a bricolé quelques éléments pour justifier ma présence dans cet endroit. Une ville où je suis né. Dont le nom ne me revient pas. Le titre de transport ne porte que les mentions : « Gare de départ » et « Pays natal ». Ce voyage a donc un début et une fin.

Le train aborde une courbe assez prononcée, ma tempe cogne contre le carreau. Je vois le train le long de la courbe. Il est plus long que je ne le pensais. Dans le paysage pâle, il ressemble un peu à une suite de mots dans une ligne d'écriture. C'est ce que je me dis. En me disant cela, je me dis aussi que c'est ce qu'on veut que je me dise. Je me tâte les joues, la bouche, la tête, la poitrine, j'existe, en chair et en os. Je me lève, je circule dans le couloir. J'ai soif. Quelques bières m'apaiseront. Les voyageurs n'ont pas bonne mine. Ils doivent rouler depuis plus longtemps que moi. Ils sont enfermés dans cette carcasse de ferraille et s'ennuient. Mais ils n'ont jamais rêvé d'une vie meilleure. Ce sont des figurants, des silhouettes. On les a mis là. Ils y sont. Ils prennent leur mal en patience. Ils ne se posent pas de questions. Je suis le héros. Voilà ce que je déduis de ce que je vois et entends depuis hier, dans ce train. Je suis le héros de cette histoire. Je suis le héros de ce train. J'ai été créé pour les besoins de la cause. Franchement, je n'en reviens pas.

Avec un peu de chance, Bouillane reviendra dans ce récit. Avec elle, l'histoire prenait une autre tournure. Il y aurait eu du sentiment, du sexe, de la rigolade. Très belle femme, il faut le reconnaître. Et qui m'était destinée, à n'en pas douter. Mais un homme rencontrant une femme dans un train, ce n'est pas vraiment original, en matière de littérature. C'est pourquoi on l'a sacrifiée. Au nom de la singularité littéraire. Parce qu'elle faisait retomber l'histoire dans des ornières classiques.

Encore qu'à bien y réfléchir la rencontre s'est produite devant la porte des toilettes. Les deux personnages étaient également torturés par un besoin pressant. Cette conjoncture, sans être enthousiasmante, faisait un sort aux niaiseries du romantisme. Elle aurait pu donner quelque chose. À mon avis.

Le mieux, c'est de se laisser aller, de ne rien penser de plus. Il arrive un moment où il n'est plus utile de lutter. J'aurais pu me jeter du train. À cette vitesse la chute n'aurait fait de moi qu'une boucherie. La poignée des portières est bloquée. Il reste encore la possibilité de tirer le signal d'alarme, pour voir si

cela sera suivi d'effet. Dans mon cas, le signal d'alarme constitue une espèce d'espoir. Un espoir faible. Il est là comme un détail du décor. Pour faire vrai. Comme les voyageurs, comme les bagages, comme le contrôleur. Comme le paysage aussi. Je suis convaincu que, si je le manœuvre, il ne se produira rien, le train n'arrêtera pas, les portières ne s'ouvriront pas, j'en serai pour mes frais, j'aurai gâché mon ultime raison d'espérer. Je préfère attendre encore. Dans mon coin, la tête contre la vitre, je rêve en rond. Je suis un héros à qui il n'arrive rien. Le train défonce des pays incroyablement inconnus. Les nuits tombent, les jours se lèvent, le soleil tourne comme une roue. Il y a des bouquets d'arbres, des fleuves, des villes. Et tant de gens dans les gares qui voudraient être à ma place, qui me voient passer à pleine vitesse, avec dépit. Je ne me revois pas monter dans le train. J'y suis né. Je suis né dans le train. Là, dans ce fauteuil. Pour les besoins d'un livre dont je suis le héros. Pour les besoins d'une vie qui a commencé à l'instant même où je me suis dit que j'aimerais bien revoir l'endroit où je suis né. Tout cela est compliqué, comme les choses qui n'ont pas d'explication immédiate. Puisque j'en suis à rêver pour passer le temps, je rêve à Bouillane. Peut-être que c'était la petite fille de mes souvenirs et qu'elle a grandi, qu'elle voyage dans ma tête comme je voyage dans ce train, et qu'elle m'échappe une fois encore, comme elle m'a échappé autrefois, au pays natal.

Rien à signaler. Le train roule depuis des semaines. Personne ne m'adresse la parole, sauf le contrôleur. Je lui ai demandé ce qu'il faisait avant d'être contrôleur. Il m'a dit qu'il ne se souvenait pas avoir fait quoi que ce soit avant d'être contrôleur dans ce train. J'ai évoqué le signal d'alarme. Il a balancé les épaules et m'a dit :

« Vous pouvez toujours essayer. Vous verrez bien ce que ça donnera. »

J'ai le temps. La bière est bonne. Le train en recèle des quantités inépuisables. Au petit déjeuner, le pain est frais, comme s'il sortait du four. Le midi, on mange du poisson pêché dans la matinée. Ce sont des miracles inimaginables, mais dont il convient de ne pas s'étonner. Finalement, je n'ai pas à me plaindre.

J'aurais pu tomber dans une histoire cruelle, pleine d'embuscades, de violence, de maris jaloux, de sadiques à bicyclette, de tortures. J'aurais pu souffrir de la faim, de la soif, mourir d'amour, être trahi. Dans ce train j'échappe à la peste, aux tremblements de terre, au travail dans les usines. Ce n'est sans doute pas de mon intérêt de modifier l'ordre des choses. Si je tirais le signal d'alarme, peut-être que cela déclencherait des événements terribles. Le train s'arrêterait. Il y aurait des soldats en armes le long de la voie. Ils se hisseraient dans le train et il n'y aurait aucun survivant. Je ne veux pas être à l'origine d'un si grand malheur. Dans le doute, abstiens-toi. Je m'abstiens. Je bois de la bière. J'ai l'habitude d'en boire trop. Quand j'ai trop bu, je dors. Le contrôleur m'a confié qu'il ne serait pas impossible que le train s'arrête un jour. Les trains finissent toujours par s'arrêter. Pas forcément là où on aurait souhaité aller. Mais ils s'arrêtent. Je ne sais pas si je le souhaite maintenant. Je ne le crois pas.

Par moments, le contrôleur a des crises de cafard. Il me dit :

« Vous avez de la chance, vous : vous allez quelque part.

— Comment ça ? ai-je protesté. Nous sommes tous les deux dans le même train !

— Oui, mais vous, vous retournez au pays natal et moi je ne vais nulle part. »

Cette nuance m'a mis du baume au cœur. J'ai regagné mon coin de fenêtre. Je crois comprendre pourquoi tous les gens me font la tête. J'ai un but et ils n'en ont pas. Ils voyagent, moi je retourne au pays natal. Leur cas est désespéré, pas le mien. Ils attendent que ça se passe, comme on dit. Moi je profite de tout ce temps libre pour penser à Bouillane et à ce qui se passerait si je tirais le signal d'alarme. Je ne suis sûr de rien, mais il me semble que, dans le meilleur des cas, je changerais de train sans changer d'histoire. De toute façon, c'est écrit : à suivre.

Testament d'un homme trop aimé

Ceci est mon testament. Le testament d'un orphelin d'exception.

Je n'ai pas connu mes parents. Tout laisse supposer que je suis le produit de je ne sais quel dieu avec je ne sais quelle femme extraterrestre. Ai-je été abandonné ? Ai-je été perdu par inadvertance ? On m'a trouvé sur le parvis d'une église, en Belgique. À Daverdisse, exactement. Cela ne signifie pas que je sois belge. Mes parents m'ont déposé en Belgique pour brouiller les pistes. De même, ils m'avaient enveloppé dans de vieux chiffons et dans un sac de supérette sans prestige. Là aussi, pour brouiller les pistes. Les policiers belges ont entrepris des recherches. En Belgique, bien entendu. Ils n'ont pas pensé à alerter Interpol. Mon cas relevait d'Interpol. C'était l'évidence. Il était clair que mon abandon avait été mis en scène.

Ils se sont renseignés à la supérette dont l'adresse apparaissait trop sciemment lisible sur le sac en matière plastique. La feinte était grossière. Il fallait des policiers belges pour tomber à deux pieds dans ce panneau. L'enquête fut décevante ; le dossier, classé.

On m'a confié aux sœurs. Puis aux frères. Pendant une quinzaine d'années, je suis allé d'orphelinat en orphelinat. J'étais très beau. Très intelligent. Les frères ont décidé de faire de moi un électricien. À l'époque, l'électricité était réservée aux sujets d'élite. Les médiocres étaient plutôt orientés vers la menuiserie ou la peinture. Les idiots recevaient une formation de bûcheron. Pour moi, la question ne s'est pas posée. Tout de suite, on m'a dirigé vers l'électricité.

Mon diplôme acquis, non sans maestria, j'ai été placé au service d'une entreprise qui changeait les tubes au néon dans les usines. Je travaillais la nuit. Au cours de ma carrière, j'ai changé près de trois millions de tubes. Ce n'est pas ici le bon endroit pour raconter cette aventure exaltante. Je ne donne ces détails que pour informations, afin de situer ma place dans la société. Mon rang, devrais-je dire. J'excellais tant dans l'art de changer les tubes au néon que mon employeur n'a jamais même songé à se séparer de moi ou à m'affecter à une

tâche différente. Je ne suis pas loin de penser qu'il me considérait comme un génie en la matière.

Dans la rue, les femmes n'avaient d'yeux que pour moi. Je n'ai pas réalisé immédiatement le pouvoir que j'exerçais sur leur libido, mais petit à petit j'ai compris que le fait de me croiser leur révélait quelque chose d'elles-mêmes. Elles se retournaient sur mon passage, je le dis sans fausse modestie. J'ai moi-même pris l'habitude de me retourner pour vérifier si elles se retournaient. Je me suis retourné si souvent que ma colonne vertébrale en a souffert et que j'ai dû me soumettre à plusieurs séances de rééducation. Le kiné m'a interrogé. Je lui ai seulement parlé du mouvement rotatif que je devais effectuer en changeant les tubes au néon. Il m'a cru sur parole, car je suis crédible dans tout ce que je dis, dans tout ce que je fais. J'ai le regard d'un dieu. Un simple kiné ne se permettrait pas de mettre en doute la parole d'un dieu.

Mon logement dominait la Meuse, très beau fleuve lui aussi. J'habitais au troisième étage d'un immeuble délabré, mais situé à proximité du centre-ville, sur le quai. Je passais de nombreuses heures devant la glace. Sans arriver à croire que j'étais si beau. C'est une réalité difficile à admettre.

Si je n'avais pas été élu par la fée électricité, j'aurais pu devenir acteur de cinéma, star internationale, riche et célèbre, roulant en voiture de sport entre la mer bleue et la neige immaculée, des filles dans les valises et sur la banquette arrière, d'autres m'attendant dans les suites des palaces, sur les bords des piscines, sur le lit en acajou d'une cabine de transatlantique. Tout cela est à la portée d'un homme de ma classe physique. Je n'ai pas voulu profiter de ma supériorité esthétique.

Et puis les femmes de ces milieux ont les moyens de s'offrir des gigolos. J'estimais que l'ouvrière de province méritait aussi d'avoir accès aux splendeurs de la mâle perfection. Pourquoi une vendeuse de soupe en sachet ou une démonstratrice en saucisson, après leur pénible labeur, seraient-elles privées du bonheur, en regagnant leur foyer, de contempler un homme comme moi, sous

prétexte qu'elles vivent au fond d'un pays obscur, d'où tout ce qui ressemble un peu à un maître nageur émigre vers la Côte d'Azur et les plages de viandes à bijoux. Si j'ai une fonction dans la société provinciale, c'est bien celle de faire rêver les femmes. Elles me voient, je leur souris, elles emportent une grande joie au fond d'elles, une joie qui leur fait les nuits belles, qui leur concède de l'espoir, qui leur ouvre les portes d'un monde éventuellement meilleur. Ma beauté, mon charme, ma prestance, ma compétence dans le domaine de la séduction sont d'utilité publique, je le confie en toute simplicité, parce qu'il n'y a pas de vérité plus vraie.

Dans mon logement, j'ai souvent occupé mes heures de liberté à réfléchir sur cette chance que j'avais d'être né beau et d'avoir su le rester tout au long de mon temps, sans la moindre défaillance, pour la réjouissance des mères, des filles, des épouses, des ménagères, des étudiantes, des commerçantes, des employées de bureau. J'interrogeais le miroir :

« Pourquoi le ciel m'a-t-il accordé tant de beauté, alors que la plupart des hommes en sont si cruellement dépourvus ? »

Me regardant, je me séduisais, j'avais envie de moi, je voulais me jeter dans mes bras, à mon cou, me couvrir de baisers, être à moi, m'offrir, sacrifier mon corps, ma vie, ce que je possédais de plus cher au monde. Je cherchais à comparer ma beauté à d'autres images réputées d'une beauté immense. J'étais beau comme un coucher de soleil sur les mers du Sud. J'étais beau comme la Voie lactée un soir d'été. J'étais beau comme les îles Borromées. Beau comme la rose sous ses perles de rosée. Beau comme le Parthénon, comme Versailles, comme le pont de Normandie, comme la Côte de Granit rose, comme le foie gras sans colorant, comme les grands crus du Bordelais, comme un poème de Verlaine, comme un feu d'artifice, comme un dieu, je ne vois rien de plus juste, comme un dieu, comme le roi des rois, comme le dieu des dieux, comme le beau des beaux, en un mot, j'étais beau comme moi.

Ma faculté à faire battre le cœur des femmes eut parfois des effets regrettables. Je me souviens d'une petite marchande de glaces, au coin de la place du marché. Tous les jours, elle me suivait du regard. Ses yeux étaient tristes comme des mandolines. Sa bouche timide n'osait pas m'interpeller. Il montait de tout son corps une vibration que je ressentais à distance. Elle me désirait, à en devenir folle. Je passais. Si elle n'avait pas été tenue par son commerce, elle se serait lancée à ma poursuite, elle se serait roulée à mes pieds, elle m'aurait demandé pardon de me déranger, d'oser porter la lèvre sur moi, de caresser l'espérance de m'intéresser. C'est pénible à dire. Je sus par le journal qu'à la fin de la saison chaude elle s'était pendue, suite à un inconsolable chagrin d'amour.

Cette nouvelle, je l'avoue, me bouleversa. Elle me révélait les dangers que je faisais courir aux femmes. J'allai fleurir sa tombe. Par-delà la vie et la mort, je la suppliai de croire que je n'étais pas né pour briser les cœurs tendres. « Si jeune et déjà morte », ai-je écrit ce jour-là, dans un superbe élan de lyrisme. Les larmes me sont venues aux cils, comme elles viennent aux cils du mari qu'un sort contraire fait veuf au soir même de ses noces. Preuve que ma beauté, pour souveraine qu'elle soit, ne m'a pas dénué d'une certaine sensibilité. Il me semble que j'eusse pu, si je l'eusse voulu, devenir un grand poète. En tant qu'orphelin je n'avais eu que le choix de l'électricité, ce dont j'aurais eu mauvaise grâce de me plaindre, puisque j'étais un grand électricien. Les grands électriciens sont plus utiles à la communauté humaine que les grands poètes, point de vue d'électricien, bien sûr. Je ne veux pas me mettre les poètes à dos.

Après la mort de la marchande de glaces, je lus avec plus de soin la page nécrologique et, accessoirement, la rubrique des faits divers. C'est fou le nombre de femmes qui meurent à l'âge où elles seraient mieux inspirées d'aimer. Dans le lot, il y en avait qui s'étaient noyées. Elles avaient dû m'apercevoir en ville, à la terrasse d'un bistrot, au cinéma ou dans un magasin. Et elles n'avaient pas pu m'oublier. Certaines s'ouvraient les veines, ce qui est caractéristique de la femme qui se languit depuis trop longtemps.

À propos des noyées, j'ai remarqué qu'elles se jetaient à l'eau systématiquement en amont de l'immeuble où je logeais, comme si leur ultime volonté était que leur corps passât une fois encore sous mes fenêtres. Combien depuis lors j'ai largué de bouquets sur l'onde corpulente de la Meuse, en hommage à ces femmes qui me vouaient une passion si terriblement exclusive.

« Pourquoi abrégé vos jours ? demandais-je en regardant s'éloigner la gerbe de roses rouges. Pourquoi n'être pas venues vous adresser à moi avant de commettre l'irréparable ? J'aurais trouvé les mots. Je vous aurais serré la main dans mes mains. Je vous aurais permis de me toucher. Je vous aurais rendu le goût de la vie. »

C'était des paroles si belles que je ne les prononçais pas sans émotion. La boule de l'angoisse se nouait dans ma gorge. Toutes ces femmes perdues pour la société contemporaine, qui n'avaient vécu que de soupirs et de déception, elles n'attendaient qu'un regard de moi. J'aurais pu les sauver. Je découpais les journaux, leur photo, leur faire-part de décès, l'article que parfois un journaliste leur consacrait, et je les classais à leur place, dans des cahiers achetés à cet effet, martyrologe de l'amour que j'ai tenu à jour tout au long de ma vie. Cette série de cahiers rend un dernier hommage à ces milliers de femmes mortes pour moi. Les Monique, les Françoise, les Mauricette, les Muriel, les Raymonde, les Marylin, les Chantal, les Nadège, les Christine, les Jeanne, les Alberte, les Edwige, les Paula, les Sylvie et combien d'autres dont le prénom ne figure même pas sur le calendrier des postes.

Ceci étant mon testament, je dois à la vérité de dire aussi qu'à cause de l'amour irréalisable qu'elles me vouaient des femmes honnêtes avec leurs sentiments ont subi l'opprobre, l'humiliation, la honte, avant de pourrir, selon la formule, certes consacrée, mais néanmoins inconfortable, sur la paille humide des cachots. Le premier cas qui fut porté à ma connaissance concernait une épouse modèle à qui, un jour, au magasin, je m'en souviens comme si c'était hier, j'avais conseillé l'achat d'un demi-reblochon. Ce fromage, qui excelle à la

fin d'un repas de famille, était alors en promotion. Je ne vis aucune malice au fait qu'elle ait pu m'obéir aussi docilement. Mon aura l'avait rendue servile, pantelante. Jamais je n'aurais cru envoûter une femme en lui parlant de fromage. Pourtant, c'est bien ce qui s'était passé. Trois semaines plus tard, en effet, cette femme assassinait son mari, moyennant quatorze coups de lame, à l'aide, précisément, ce qui me mit la puce à l'oreille, d'un couteau à fromage.

Au cours de son procès, elle fut incapable d'expliquer son geste. Elle murmurait qu'elle aimait son mari, mais pas assez pour le supporter le restant de sa vie. Je lui sus gré d'éviter toute allusion au rôle que j'avais joué dans cette affaire. Le reblochon fut tenu à l'écart. Elle écopa de quinze ans d'incarcération. Elle accueillit le verdict avec l'indifférence d'une femme qui a renoncé à la vie. Elle avait compris que j'étais inaccessible, qu'il ne m'était pas possible, humainement, de m'adonner à une femme en privant toutes les autres des avantages attachés à ma personne. Si je m'étais marié, par exemple, j'aurais plongé des milliers de ménages dans le désespoir, des milliers de femmes célibataires, des milliers de vierges qui n'attendaient qu'un mot de moi pour réaliser leur jeune rêve. N'étant à aucune, j'étais à toutes. Elles m'aimaient, dans une saine compétition.

Il y a plus étrange encore. Quelques années plus tard, une Anglaise tua son mari et son amant. Je n'aurais prêté aucune attention à cette histoire si le journal local, la relatant dans les pages détente du samedi, n'avait cru bon de signaler que cette double criminelle était venue en vacances dans notre ville l'été précédent. Il ne me fallut pas une minute pour établir le mobile de ces crimes. Cette femme, que je ne connaissais pas, que je n'avais jamais vue, avait certainement bu une tasse de thé à une table du café que je fréquente, et elle m'avait aperçu dans ma splendeur estivale, sous le parasol publicitaire dont l'ombre colorée va si bien au grain de ma peau.

Comment m'oublier ? Je suis sûr qu'elle pensa à moi durant tout son séjour en Belgique. De retour en Angleterre, en Cornouailles exactement, le souvenir

de cette rencontre unilatérale l'a poursuivie, d'abord la nuit, dans ses rêves, puis la nuit, dans ses insomnies, puis le matin, puis pendant la journée, dimanche et fête compris. L'obsession. Sans doute qu'elle se reprochait de n'avoir pas osé m'aborder. Elle s'en voulait d'avoir manqué une occasion d'atteindre les sommets, le zénith, le pinacle. Elle estimait avoir commis une erreur impardonnable. En tuant son mari et son amante, n'avait-elle pas voulu signifier qu'elle s'était trompée lourdement en prenant pour de l'amour la pauvre relation qu'ils lui offraient ? Je le pense. Mon nom ne fut pas prononcé, car elle l'ignorait. Mais à deux ou trois reprises, par-dessus les monts et les mers, elle m'adressa des messages. Elle dit, notamment :

« Je ne sais pas ce qui m'a pris. J'étais devenue folle. »

Sous-entendu : folle de moi.

En annexe de ce testament, on trouvera la liste des condamnées pour crime passionnel. Elle comporte neuf cent quatre-vingt-trois noms et soixante-douze nationalités. L'ensemble des années de prison effectuées par ces femmes en mémoire de moi s'élève à quinze mille, soit cinq millions quatre cent soixante-quinze mille jours de prison. Ce chiffre donne le vertige. Celui des heures me paraît incalculable. Il frôle les cent cinquante millions.

Bien sûr, c'est avec humilité que j'accueille tant de souffrance, tant de vies brisées sur la foi d'une image entraperçue.

Mais tout cela ne serait rien sans l'incendie qui a ravagé le casino il y a dix-huit ans. Je me promenais, à mon habitude, flânant en homme heureux dans le quartier marchand, quand levant la tête vers les bannières vantant une marque de bière, je vis de la fumée monter droit dans le ciel. Une intuition, je ne sais pas, toujours est-il qu'immédiatement j'ai deviné qu'il se passait quelque chose. Sans désespérer, j'ai donné l'alerte. J'ai ameuté les chalands. Je me suis agité. J'ai téléphoné aux pompiers, à la gendarmerie, au journal local. Le casino brûlait, l'événement était de taille. On m'interviewa, à la radio, à la télé. On me photographia. Avec abnégation et déférence, je produisis mon témoignage.

Il n'est pas question de mettre en cause la responsabilité des médias dans cette aventure, mais il est un fait que, diffusant avec abondance ces reportages, ils donnèrent mon image en pâture à une quantité invraisemblable de femmes éprises d'idéal, de romantisme, de beauté et de perfection. Constatant que l'homme de leur fantasme n'était pas un rêve, qu'il existait en chair et en os quelque part dans le vaste monde, elles mesurèrent à quel point le compagnon dont elles devaient se contenter était piètre, et très laid physiquement, ne s'exprimant pas avec abnégation et déférence comme j'avais su le faire, conscient que les téléspectatrices apprécient l'abnégation et la déférence, qu'elles sont friandes de ces valeurs posées, solides, généreuses.

Suite à l'incendie du casino, le facteur m'apporta plusieurs lettres qui, sous couvert de me féliciter, tentaient de nouer des liens. Je m'abstins de répondre, bien que les personnes aient ostensiblement indiqué leur adresse sur le dos de l'enveloppe. Certains soirs, dans mon lit, tout en m'examinant dans la glace que j'avais fixée au plafond afin de ne rien perdre de moi, je sentais tout cet amour qui des quatre coins du monde montait vers moi, bouillonnait dans l'air que je respirais. C'était une rumeur brûlante, un feu sonore et délicat, en même temps qu'une horde de louves hystériques. Le désir et la détresse s'exprimaient dans le même gémissement. Le corps de ces femmes montait à l'assaut de mon lit et l'éclaboussait comme une marée. L'écume leur jaillissait des lèvres avec les cris de convoitise. J'entendais la plainte sourde que tiraient d'elles les tourments de la démangeaison intime. Leurs supplications exhalaient des bouffées tièdes et sentaient la crevette. Je les voyais nues, escalader les murs de mon logement, entrer et sortir des miroirs avec des gestes obscènes à mon endroit, des ébauches d'aspiration, des propositions d'une admirable impudicité. Mon lit était secoué par cette force qui surgissait des profondeurs de la terre, comme la lave du volcan. Certaines mordaient les draps qu'elles espéraient imbibés de ma sueur ou d'un jus plus privé, dont elles raffolent, je crois. Elles s'agenouillaient et priaient. Ou bien, elles menaçaient de se lancer par la fenêtre sous laquelle la Meuse,

épaisse et lente comme une pâte, était en partance vers les Hollandes et les mers du septentrion. Ou bien encore, elles me disaient qu'elles allaient me tuer pour mettre un terme à leur supplice. Mes principes m'interdisent de contrarier les femmes. Je leur disais qu'elles avaient raison de vouloir me tuer. Puis je leur indiquais la place où je range les couteaux dans la cuisine. Confrontées à leur responsabilité, elles s'effondraient en larmes, elles demandaient pardon, et pour se faire pardonner elles m'octroyaient le droit de faire d'elles ce que bon me semblait. Comme je l'ai déjà confié, ne pouvant les contenter toutes, je n'en contentais aucune. Mon esprit de justice et d'équité n'a rien à envier à ma beauté, à mon charme.

Ah, j'en ai passé des heures à résister à la tentation, à repousser les chairs les plus neuves, les formes les plus princières, les idées les plus fameusement débauchées, accroissant ainsi le volume mondial du chagrin de femmes déçues.

Qu'y puis-je ? Je ne suis pas coupable. J'ai fait mon métier de bel homme, avec constance, avec gravité même. J'ai offert aux femmes tout ce que je pouvais leur offrir, sans jamais accepter la moindre contrepartie, fût-elle frivole et sans lendemain. Elles insistaient pourtant. Ne me laissaient aucune seconde de répit. Quand les stars apparaissaient sur l'écran de la télévision, c'était pour me regarder dans les yeux. Je me souviens de Sigourney. Elle était si tendue que j'ai cru qu'elle allait briser la vitre qui nous séparait. Elle parlait anglais, et je ne connais pas un traître mot d'anglais, c'est une langue dont on se passe dans l'électricité, mais je comprenais ses insinuations. Elle répétait qu'elle viendrait bientôt à Paris, ville des amoureux. Qu'elle se promènerait sur l'île de la Cité. Qu'elle en rêvait depuis longtemps, mais qu'elle n'avait pu réaliser son rêve parce que des obligations professionnelles la retenaient en Amérique. Peu de temps après, je sus qu'elle avait quitté son compagnon et qu'elle avait l'intention de refaire sa vie avec un inconnu. Je ne suis pas allé à Paris. Et Sigourney n'a plus tourné que dans des films d'une énorme tristesse. Son chagrin pèse des millions de dollars. À ce titre, je le respecte. Mais je ne peux

rien pour elle, pour lui rendre le sourire. Elle connaissait ma situation. Elle a tout de même tenté sa chance. J'avoue que j'ai failli répondre favorablement à son apostrophante libido. Ce ne fut qu'une minute de faiblesse. Je me suis repris en pensant à toutes ces femmes que leur passion pour moi faisait pourrir en prison, avait conduites au cimetière ou avait précipitées dans une existence de déplaisir.

Il m'est arrivé d'envier les autres hommes, avec leur tête qui fait rire ou qui fait peur, avec leur bouche qui mâche la grossièreté et la rillette dans un même mouvement, avec leurs yeux qui ne leur servent qu'à voir. Finalement, ils ont de la chance. Les femmes n'attendent pas grand-chose d'eux. Elles les épousent par défaut, parce qu'il faut bien que le monde continue. Quelques-unes prennent le voile. Ce sont les plus raisonnables. Dieu n'est pas mal non plus. C'est le seul qui puisse prétendre rivaliser avec moi. Il lui manque cette dimension qui déchaîne l'appétit des créatures terrestres. Dieu n'a pas le physique.

Peut-être aurais-je pu vivre autrement. Me marier, par exemple. Mais une épouse normale aurait mal admis d'être en concurrence avec toutes les autres femmes. Nous n'aurions pas pu nous promener dans les rues sans que toutes ses rivales se retournent sur moi, lui lancent des paroles de dépit, l'insultent. Elle serait morte de jalousie après quelques mois de souffrances inavouées. J'ai songé à l'exil. La forêt amazonienne abrite les fuyards du monde entier. Mais pourquoi troubler l'existence des femmes indigènes ? Ce sont les seules qui ignorent mon existence. Elles n'ont pas la télévision, ne lisent pas les journaux, j'ai préféré les laisser dans la paix bienheureuse de l'ignorance. Non, il n'y avait pas de solution. Je devais porter ma croix dans cette province aimable, en bord de Meuse, sous la grisaille exemplaire du ciel, dans cette succession ralentie des jours, dans ce pays où il y a plus de néons que de lumière.

Ceci étant mon testament, je dois y inscrire mes dernières volontés. Elles ne sont pas exigeantes. Je voudrais que les cahiers où sont réunis les différents documents attestant les ravages qu'a engendrés ma beauté de par le monde

soient déposés aux archives de la province. Les historiennes pourront les consulter librement. Par ailleurs, je suis au regret de ne pas livrer mon corps à la science. Je ne voudrais pas qu'il fût découpé en morceaux et distribué à mes admiratrices, dont je devine qu'elles rêvent d'en garnir le médaillon qu'elles portent autour du cou. J'ai choisi d'être incinéré et que mes cendres soient répandues au fil de la Meuse, un jour de grand vent. La fumée que dégagera ma combustion et les particules dispersées de mes cendres sauront trouver le chemin des corps qui aspirent à s'en emplir les poumons. Les phénomènes naturels d'évaporation de l'eau et de la condensation porteront mes restes sur les cinq continents. Les vents les livreront à travers les barreaux des prisons, dans les immeubles collectifs où des femmes vieillissent en pleurant encore sur moi, dans les villas aux portes-fenêtres ouvertes sur des soleils de luxe. Et puisqu'il semble que Sigourney me survivra encore longtemps, c'est à elle que je lègue mes dernières pensées et la collection de miroirs où à force de me regarder j'ai réussi à incruster mon reflet. Qu'elle sache que ce reflet n'a pas cessé de rêver d'elle.

Un voisin redoutable

Comme on ne choisit pas sa famille, on ne choisit pas ses voisins. Mais il est parfois plus facile de quitter sa famille que ses voisins. C'est ce que Pedro se disait en regardant par la fenêtre la maison des Hautiers, ces rustres, ces brutes, ces féroces. Il n'y avait pas un an que ces gens-là avaient emménagé et le quartier était déjà à feu et à sang.

« Tu te fais du mal. N'y pense plus, soupirait Irma, l'épouse de Pedro.

— C'est des fachos », marmonnait Pedro en reposant son bol de café sur le coin de la table.

Le mot n'avait rien d'excessif. Les Hautiers militaient dans un parti d'extrême droite. Le mari s'était présenté aux dernières élections cantonales. Sans succès, heureusement. Il avait tout de même recueilli vingt pour cent des voix et, depuis, il se prenait pour le maître du monde. C'était une stature, physiquement. Une face de cochon rose, comme on en voit sur les papiers d'emballage des charcutiers, et un front si bas que la racine des cheveux se confondait avec les sourcils. Il avait servi dans une glorieuse unité de parachutistes. Chez lui, sur la cheminée, le béret était exposé sous un globe de verre qui, autrefois, avait tenu une pendule à l'abri de la poussière. Dès que la saison le permettait, les fenêtres ouvertes déversaient dans la rue un torrent de chants d'une virilité militaire. Les soirs de fête quand ils recevaient du monde et qu'ils avaient bu, ils ne résistaient pas à la douce volupté de rêver au son de musiques nationales-socialistes, tapant la mesure chope contre chope, donnant des coups de pied aux chaises, en cadence. C'était leurs mœurs.

« Des bêtes », avaient jugé Pedro.

Sans être de gauche, Pedro se voulait un démocrate exemplaire. C'était un homme très bienveillant, d'une honnêteté angélique. Il n'aurait pas fait de mal à une mouche, eût-elle été une mouche de droite. D'ailleurs, il se mêlait très peu de politique.

Jusqu'au moment où les Hautiers avaient acheté la maison voisine de la sienne, il ignorait tout à fait ce qu'était le fascisme, ce qu'étaient les fascistes, à quoi ressemblait un homme d'extrême droite et même si ça ressemblait encore à un homme. C'était des questions qu'il ne se posait pas. Il était entré à l'usine à l'âge de quatorze ans et avait terminé sa carrière comme contremaître, sans histoires, sans intrigues, sans trahir la classe ouvrière, sans devenir un valet du patronat et du grand capital, en type consciencieux et compétent. Il n'avait jamais eu que l'ambition de nourrir sa famille, d'élever ses enfants, de leur offrir un toit, des études. C'était un être paisible. Il avait été sérieux avant l'âge. Il était grave depuis qu'il avait fait valoir ses droits à la retraite. Le fait d'être payé sans travailler lui semblait devoir être compensé par une sorte de solennité de manières, de gratitude aristocratique, hautaine mais sans fatuité, altière mais sans arrogance.

Quand les Hautiers s'étaient installés, il avait cru bien faire en allant sonner à leur porte, afin de se présenter, de leur souhaiter la bienvenue et de leur assurer qu'en cas de besoin ils pouvaient compter sur lui et sur sa femme, Irma. Entre voisins, il faut savoir s'entraider. Il avait préparé sa phrase.

Hautiers s'appelait Jean-Claude. Son épouse, qui avait la tête de Lénine en perruque et sans barbiche, se prénomrait Josette.

« De quoi je me mêle ? avait braillé Jean-Claude en toisant Pedro.

— Je voulais dire qu'entre voisins il faut savoir s'entraider..., avait réussi à placer Pedro, comme pour s'excuser.

— D'accord, avait grogné Jean-Claude. Maintenant, foutez le camp. J'aimerais bien manger ma soupe sans être dérangé pour un oui ou pour un non. »

Après quelques secondes d'hésitation où il avait piétiné sur le seuil, Pedro, assommé, avait tourné lentement les talons. Derrière lui, il avait entendu la grosse voix lui lancer :

« Hé, Ducon ! Ça t'arracherait la gueule de me souhaiter bon appétit ! »

Et la grosse voix avait éclaté en un rire épais. Bien que revenu, en tant qu'ancien de l'industrie, d'à peu près toutes les humiliations, Pedro s'était senti offensé par ce rire. Le soir, il s'était assis sur le banc, au fond de son jardin où étaient les cabanes à lapins, et il avait essayé de comprendre ce qu'il lui arrivait tout d'un coup. De la terre montait une odeur de fumier qui avait des délicatesses de parfum. La nuit semblait s'être posée sur les réverbères et ne tombait pas encore dans la rue. Quelques voitures maraudaient dans les parages, à la recherche d'un parking. Au loin, la ville avait l'air de s'éclipser doucement. Le chat vint se frotter contre lui, en ronronnant. Pedro pensa que la vie avait du bon.

Trois jours plus tard, le chat miaula à la porte. Il traînait ses boyaux derrière lui. Il avait eu le ventre transpercé par une fourche. En province, l'incident n'est pas aussi rare qu'on le croit, mais, dans le quartier, il ne s'était jamais produit. Pedro porta ses soupçons sur le voisin et son chat chez le vétérinaire. Le vétérinaire piqua le chat. Pedro enterra le cadavre de l'animal dans le jardin, à un endroit où il y avait des fleurs. Puis, mine de rien, il se mit à surveiller les Hautiers.

Une murette séparait les deux propriétés. Pedro ne remarqua jamais une fourche chez ses voisins. Leur terrain n'était qu'une pelouse assez mal entretenue, au milieu de laquelle ils avaient positionné une table en matière plastique, des chaises et un barbecue à roulettes. Manifestement, ni Jean-Claude ni Josette n'avaient la moindre idée de ce que pouvait être un outil de jardinage. Ils pratiquaient l'apéro. Pour eux, c'était un sport, un loisir, une détente, une philosophie, un acte de patriotisme, un moyen de culture, une façon de communiquer. Pendant de longues heures, ils discutaient politique avec des amis, autour des bouteilles. Josette faisait fumer les viandes sur les grilles du barbecue. Ils consommaient une quantité impressionnante de cochon. Ils s'en gavaient, même. Ainsi pensaient-ils militer en faveur de la chrétienté et affirmer leur identité face au péril arabo-musulman. C'était des gens très ordinaires. Ils

n'aimaient personne. Ni les Arabes, ni les Noirs, ni les Juifs, ni les habitants de Reims, ni les Parisiens, ni les Américains. Ils en voulaient même aux Allemands, à qui ils reprochaient de n'avoir pas su défendre leur chancelier à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Dans ce jeu de massacre, Jean-Claude demeurait toujours le plus vigoureux. D'abord, parce qu'il n'était jamais saoul et que cette résistance aux effets de l'alcool donne confiance en soi et hisse l'homme au degré le plus haut de la dignité. Josette aurait bien aimé se tenir aussi, mais à partir d'une certaine heure elle titubait, hurlait de rire, soulevait sa robe et parlait de sexe avec une grossièreté de carabin. Les autres ne valaient pas mieux, mais l'ivresse les rendait tragiques. Ils voyaient des Arabes et des Noirs partout. Ils entendaient des bruits dans les herbes. Alors, ils dégainaient les couteaux, se demandaient s'il ne fallait pas décrocher les carabines. Il leur revenait des anecdotes terribles à propos des Juifs, de leurs malversations, de leurs crimes. Bien qu'ils n'aient que de vagues notions bibliques, ils croyaient se souvenir que c'était ces gens-là qui avaient assassiné Jésus. Ce rappel à l'ordre de l'histoire les glaçait d'horreur. Pendant une minute, ils semblaient stupéfaits. Puis il y en avait un qui ébauchait le projet de délivrer le tombeau du Christ. Ce long voyage ne les effrayait pas. Ils rebuvaient un verre, à la fois pour affirmer leur courage et pour sceller une sorte de pacte entre eux : l'année prochaine à Jérusalem ! Les verres se choquaient sur l'air d'à la vie à la mort, tous pour un, un pour tous. Ils menaient ce barouf jusqu'à trois heures du matin.

La fenêtre de sa chambre, au premier étage, donnant sur les kermesses des Hautiers, Pedro acheta des boules Quiès, fit monter des doubles vitrages. Malgré ces précautions, Irma, qui avait le sommeil léger, se relevait toutes les heures et se plaignait. Elle somnait dans le repassage nocturne ou soignait son insomnie devant les programmes de la télévision. Après quelques mois, Pedro transporta le lit conjugal dans une autre pièce, mieux située, et Irma retrouva des nuits réparatrices.

Tous les ans, à peu près au même moment, Pedro faisait mettre ses lapines à mâle. Ali ben Ali, un fraiseur à la retraite, qu'il connaissait depuis toujours, possédait des spécimens d'exception, des bêtes de concours, et par amitié pour son ancien contremaître il acceptait de les enfermer quelques instants dans les cabanes avec les lapines de Pedro. Ces accouplements donnaient une viande succulente. Pendant que les lapins tapaient de la patte dans la paille, Ali ben Ali et Pedro se vidaient une cannette, tranquilles, sur le banc du jardin, en discutant du bon temps où ils trimaient à l'usine.

Le soir même, alors qu'il prenait le frais, Pedro entendit Jean-Claude pérorer devant ses amis pétrifiés :

« Ce con-là fait bourrer ses lapines par un mâle à bicot ! Comme je vous le dis ! Je l'ai vu ! Les lapines avaient beau résister, il a fallu qu'elles y passent ! Le mâle à bicot, c'est brutal, ça pue, ça se fout dans tout ce qui a un trou ! Comme je vous le dis ! Pour moi, c'est un type qui ne se respecte pas !

— Il pourrait au moins respecter les animaux ! se révoltaient les autres.

— Moi, dit Josette, il faudrait me payer cher pour manger de cette viande-là !

— T'es trop habituée à la viande de ton Jean-Claude, hein, ma Josette, grasseya Jean-Claude, en prenant la bonne pose.

— Pour te bouffer la viande, mon Jean-Claude, je paierais, moi, je te le jure ! » jura Josette d'une voix qui suçait chaque mot.

Dans ces conditions, même par les belles soirées d'été, Pedro renonça à manger à la fraîche. Irma préparait deux sandwiches dans du papier d'aluminium, glissait deux bananes dans un sac de supermarché, remplissait une Thermos de café léger pas trop sucré, et ils allaient pique-niquer à quelques kilomètres, sur une des tables en gros bois dont le conseil général avait pris l'initiative d'équiper plusieurs points de vue de la vallée.

Là, dans l'air couchant, sous les arbres qui remuaient la lumière, ils se reposaient de leurs abominables voisins. Ils reprenaient goût à la vie. Le fleuve, qui enroulait ses méandres autour des transparences bleues de la brume, leur

donnait des envies de vacances. Irma soupirait, et posait un peu sa tête sur l'épaule de Pedro. Ils digéraient ainsi, leur sandwich et beaucoup d'autres choses.

En rentrant à la nuit noire, Pedro avait bien remarqué une odeur inhabituelle qui semblait venir du trottoir, mais il n'y prêta qu'une attention encore distraite par le souvenir des bons moments qu'il avait vécus avec Irma. Ce n'est que le lendemain, en ouvrant la boîte aux lettres, qu'il constata que celle-ci avait été garnie d'excréments qui avaient à peine eu le temps de refroidir. Au bas mot, il y en avait trois kilos, tout calibrés par la fente où le facteur glisse le courrier. Il se dit que ce ne pouvait pas être une espièglerie des Hautiers. Ces derniers étaient aussi dénués d'humour qu'on peut l'être quand on s'adonne à la politique. Il penchait plutôt pour une farce des gamins du bas de la rue. Ils étaient trois ou quatre qui ne savaient jamais quoi faire de leurs journées de vacances. Écraser des étrons dans les boîtes aux lettres ou en enduire les poignées des portières de voiture demeure en province une blague assez fréquente, et qui le plus souvent génère la bonne humeur, sauf chez la victime. Toute une carrière à l'usine l'avait blindé contre ces désagréments qui se voulaient drolatiques. Lui-même n'avait jamais cédé au plaisir de tracer des virgules sur le mur des toilettes, ce qui dans l'industrie est une des finalités de la défécation, ou d'écrire à la merde le nom d'une personne qu'on n'aime pas, mais il ne lui serait jamais venu à l'esprit de critiquer ceux qui se le permettaient. Il faut bien s'amuser. Et quand on n'a pas d'autre jouet à sa disposition, on fait avec ce qui se présente spontanément. Il nettoya donc sa boîte, à la raclette, puis au jet. L'épisode ne l'avait pas fait rire, mais il y a longtemps qu'il savait que l'homme a tout intérêt de garder ses larmes pour des causes qui en valent la peine.

La surprise véritable, vraiment violente, l'attendait au milieu de la matinée, quand il monta pour nourrir ses lapins. Ils avaient tous été liquidés. Quatorze grosses mères, splendides, qu'il venait de faire grimper par les champions d'Ali ben Ali. Un carnage. Le pire, c'était que le coupable avait tondu chaque tête,

parfois de si près qu'on voyait l'os du crâne. Il avait eu envie de crier, mais le tableau le laissait sans voix, bouche grande ouverte, le souffle coupé, et quelque chose dans la poitrine qui se tordait et se retordait. Il s'effondra sur le banc. De la maison, Irma l'appelait et lui signalait qu'il avait oublié de prendre le sac où elle avait mis les épluchures et des morceaux de pain sec.

La police enregistra une plainte contre X, mais refusa de se rendre sur la scène du crime, au prétexte qu'il y avait plus urgent qu'un massacre de lapins.

« Vous soupçonnez quelqu'un ? avait demandé le flic, par acquit de conscience.

— Ça pourrait venir de mes voisins, murmura Pedro.

— Qui c'est, vos voisins ? interrogea le flic, sans se passionner.

— Jean-Claude et Josette Hautiers », dit Pedro, en se forçant.

Le flic émit un bruit de bouche qui se voulait dubitatif. Puis, sur un ton de grande lassitude, il informa Pedro qu'il était périlleux d'accuser sans preuves. Deux heures plus tard, la police descendait chez les Hautiers, pour l'apéritif. Ils réglèrent l'affaire en se tapant sur le ventre. En repartant, les flics eurent beaucoup de mal à démarrer la camionnette. Les képis penchaient. Pedro songea que c'était un jour où les contraventions allaient pleuvoir dru au centre-ville, et il replongea dans le mots fléchés du magazine télé.

On frappait à la porte. À coups de pied. C'était le grand Jean-Claude Hautiers, rubéfié par une demi-bouteille d'anisette et par la colère.

« Entrez, je vous en prie, monsieur Hautiers..., dit Pedro autant pour dire quelque chose que pour montrer qu'il faisait face.

— J'entre pas dans la maison d'un diffamateur ! gueulait Jean-Claude. Qu'est-ce que t'as été raconter aux flics ? C'est grave, ça ! T'apprendras que j'aime pas être accusé de génocide ! Moi, tes lapins, j'en ai rien à foutre ! Si on te les a mis hors d'état de nuire, c'est de ta faute, t'avais qu'à les surveiller ! Pourquoi que t'as été raconter ça aux flics ?

— C'était juste une hypothèse.

— Tu chercherais pas à me diaboliser, par hasard ?

— La police ne m'a pas laissé parler. Je n'ai pas pu m'expliquer. Mais c'est vrai que, sur le moment, j'ai pensé que ça pouvait peut-être venir de vous, je ne le cache pas.

— Dis que tu rêves de me faire mettre en prison !

— Je ne dis pas ça...

— Dis que tu rêves de me faire mettre en prison ! Dis-le, puisque c'est ce que tu penses ! C'est peut-être toi, qui leur as tordu le cou, à tes lapins ! Pour avoir un motif de porter plainte contre moi ! Pas de chance ! Je suis un honnête homme ! Comme on dit, je suis honorablement connu des services de police ! Ils me connaissent tellement bien, les flics, qu'ils n'ont pas cru une seconde à tes salades ! Pas une seconde ! »

Quelques grossièretés plus loin, il passait aux précisions comminatoires.

« On verra, on verra », répétait Pedro en faisant celui qui n'entendait pas tout.

Deux jours plus tard, alors que Pedro travaillait au potager, une série de détonations lui fit relever la tête. C'était Hautiers et ses amis. Ils s'exerçaient au tir sur des ours en peluche alignés sur une planche au fond du jardin. Quand ils virent que Pedro les observait, ils tournèrent les armes dans sa direction en poussant des cris guerriers. Puis ils reprirent pour cible les ours en peluche dont plusieurs étaient déjà décapités.

Le jour même, dans l'après-midi, Irma avait mis du linge à sécher sur le fil. En province, personne n'est généralement assez bas pour s'attaquer au linge propre. On a le respect du travail de la ménagère, et de la considération pour l'hygiène. Profitant d'une minute d'inattention de Pedro, les voisins lancèrent sur la lessive le contenu d'un pot où ils avaient fait se désagréger des étrons dans de l'urine. Pedro encaissa sans prononcer une parole. Il ramassa lui-même le linge et en bourra le tambour de la machine à laver. Sa décision était arrêtée.

« On va partir d'ici, expliqua-t-il à Irma. Je sens que je m'énerve. Je préfère m'en aller avant d'être à bout. Je pourrais devenir violent. Je ne veux pas.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda Irma, atterrée.

— J'ai mon idée. »

Deux ou trois fois déjà, il s'était rendu à l'armurerie et s'était fait montrer des fusils de chasse. La nuit, quand il n'arrivait pas à s'endormir, il rêvassait dans le noir, imaginant les moyens de mettre le feu à la maison des Hautiers, y renonçant car ils devaient être assurés, et il ne voulait pas qu'ils puissent gagner quoi que ce soit grâce à lui. Lui qui de sa vie n'avait jamais été effleuré par une mauvaise pensée, il se voyait en train de tuer son voisin, calmement, d'un coup de carabine ou en lui enfonçant un couteau dans la poitrine. Il ne se serait pas non plus refusé le bonheur de le cogner à coups de pelle, jusqu'à ce que mort s'ensuive. À force, il se faisait peur lui-même et il devait allumer la lumière, aller boire un verre d'eau fraîche à la cuisine, se regarder dans la glace pour vérifier s'il avait toujours la bonne figure qu'il s'était toujours connue.

« Ça finira mal », maugréait-il.

Josette avait croisé Irma dans une travée du supermarché et elle avait fait celle qui se tracassait pour la santé de Pedro.

« Vous savez, il me semble que votre mari, il a la tête d'un homme qui n'est pas loin de se pendre. Jean-Claude me le disait encore tout à l'heure : Je suis inquiet pour le voisin. Faudrait pas qu'il lui arrive quelque chose. On serait désolés, n'est-ce pas ? »

Irma était revenue paniquée, persuadée qu'elle allait retrouver Pedro au bout d'une corde. Depuis une semaine, il avait un comportement étrange pour un homme qui aimait la routine. Il s'absentait. Il sortait le soir. Il prenait le train. Il donnait des coups de téléphone. Il en recevait. Il y avait autour de lui toute une activité inhabituelle. Elle se disait qu'il devait peut-être devenir fou. D'où sa crainte.

Mais Pedro remplissait les cases d'un mots fléchés, à côté d'un bol de café au lait.

« Tu as l'air drôle, Irma... », dit-il simplement.

Puis il rangea le magazine dans le tiroir de la table, sécha son café et annonça :

« Tu connais la dernière, Irma ?

— Je vais la connaître, Pedro.

— Pendant que tu étais en commission, ils ont fichu le feu aux cabanes à lapins. Rassure-toi, j'ai éteint. Le tuyau d'arrosage a suffi. Mais il n'y a plus que des cendres. »

C'était une nouvelle exécration. Irma se laissa choir sur une chaise et fondit en larmes. Elle n'en pouvait plus. Pourtant, Josette lui avait adressé la parole, aimablement. Elle n'était sans doute pas aussi méchante qu'on le croyait.

« Tu es naïve, Irma », affirma Pedro, avec de la force dans la voix.

Il se frottait les mains. Il l'informa qu'il avait loué un appartement en ville, avec vue sur la rivière.

« Et le jardin ? s'affligeait Irma.

— De toute façon, j'en avais assez, se butait Pedro.

— Et la maison ?

— La maison, j'ai trouvé à la louer. Il n'y a pas de regrets à avoir. On n'a jamais profité de la vie, on en profitera. On sortira au restaurant, on voyagera, on ira au cinéma. J'ai beaucoup pensé à tout ça. Finalement, c'est une chance pour nous que les Hautiers se soient installés. Ils m'ont fait comprendre qu'on était passés à côté des bonnes choses. On s'est privés de tout, on a travaillé comme des bœufs. On n'est même jamais allés en Bretagne.

— La Bretagne, la Bretagne..., ronchonna Irma.

— Tu m'as toujours dit que tu aimerais bien connaître la Bretagne !

— Oui. C'est vrai que j'aimerais bien connaître la Bretagne. À cause de la mer. Mais c'est comme ça, sans plus.

— On ira en Bretagne. Et à la saison des tulipes, on ira en Hollande.

— Tu es fou, Pedro.

— On va vivre, Irma, je te le dis. On avait besoin de changement. On s'encroûtait. Et au printemps prochain, on ira en Italie. Ça te plairait, l'Italie ?

— Je ne sais pas.

— On ira en Italie. À Venise. C'est pas rien, Venise.

— Je ne te reconnais pas, Pedro. Tu m'effraies. »

Il ne plaisantait pas. Une semaine plus tard, ils s'installaient au centre-ville, dans un appartement moderne qui plut tout de suite à Irma. Pedro avait changé. Il donnait l'impression d'être soulagé. Mieux encore : d'être libéré. Lui qui n'avait jamais beaucoup plaisanté, il racontait des histoires, il riait, il chantait. Il était même redevenu amoureux. Au début de cette métamorphose, Irma l'avait regardé avec méfiance. En épouse attentive, elle doutait, sans le formuler, de la santé mentale de Pedro. Elle ne comprenait pas ces accès d'extravagance. Elle supputait que toutes ces contrariétés qu'il avait accumulées à cause des Hautiers lui avaient frappé la cervelle.

« Tu te sens bien ? lui demandait-elle souvent.

— Je ne me suis jamais aussi bien senti ! » s'exclamait Pedro.

Il ne mentait pas. Il dormait comme un ange, mangeait de bon appétit, trouvait du plaisir à se promener, à échafauder des plans de voyage, des sorties le soir, des projets plus hypothétiques, mais qu'il détaillait comme s'ils devaient être réalisés dans la quinzaine. Tout l'enchantait. Les fleurs, les musiques, l'air qu'il respirait, le vin. De temps en temps, il invitait Ali ben Ali à manger du lapin. Il revoyait d'anciens camarades de travail. Il s'était acheté des boules de pétanque. Il jouait mal, mais comme il était de bonne compagnie, tout le monde lui pardonnait ses maladresses, et d'autant plus facilement qu'il n'était pas chien d'offrir sa tournée.

À la fin de chaque mois, il allait encaisser le loyer de sa maison. C'était son jour de gloire. Il était content, parce qu'il l'avait bien louée. À un bon prix et à des braves gens. Honnêtes et travailleurs comme lui. Il avait eu du mal à les trouver. Le locataire idéal ne court pas les rues.

Il passait devant la maison des Hautiers, dont les volets désormais étaient fermés. Ses locataires l'accueillaient comme on accueille un prince. Ils

débarrassaient la table, lui avançaient une chaise et sortaient un vin de palme de derrière les continents. C'était des gens merveilleux. Une tribu entière de déménageurs. Des Noirs taillés comme des armoires à glace empilées sur des pianos à queue. Des baraques. Ils s'étaient groupés à dix-huit, femmes et enfants compris. Mais la maison était grande. Le vendredi, le samedi et le dimanche, ils invitaient même des copains. Tout le monde tenait sans se gêner. Ils étaient tous plus ou moins musiciens. Les tam-tams tapaient jusqu'à l'aube. Les Hautiers avaient bien tenté d'augmenter le volume de leur chaîne hi-fi, mais l'électricité ne fait pas le poids contre une musique qui remonte à la nuit des temps. Sans compter les chants. Les danses. Les palabres sous le cerisier. Pedro aimait cette joie de vivre, cette énergie. Il les appelait « mes amis » et aussi « mes sauveurs » et quand il les entendait chanter si fort que les ardoises du toit, deux étages plus haut, en étaient soulevées, il sentait que les larmes lui venaient aux yeux.

« C'est beau, disait-il en s'essuyant à pleins doigts. Plus c'est fort, plus c'est beau. Les voisins sont-ils encore venus se plaindre ? »

Les voisins n'osaient plus se plaindre. Un dimanche matin, ils avaient organisé une séance de tir dont les cibles étaient des baigneurs noirs. Un autre jour, ils avaient refait le coup des excréments dans la boîte aux lettres, mais en bons voisins les locataires de Pedro avaient retourné le tas par colis postal. Pedro avait su par une caissière de la supérette, qui était de droite, que les Hautiers se plaignaient de leurs voisins.

« Même si on voulait partir, avait dit Jean-Claude, on serait obligé de revendre la maison pour une bouchée de pain. Qui voudrait acheter une baraque cernée par des Nègres. Et pas les meilleurs. Des méchants. Des vrais crocodiles. On ne peut rien leur dire. Ils font la loi. Ils gueulent jusqu'à des quatre heures du matin. Ils ne se reposent jamais. Ils se croient encore en Afrique. »

Le pire, l'affront, c'était que Josette avait levé le pied avec un de ces ignobles déménageurs. Un soir qu'elle était un peu saoule et démangée par le sexe, elle

avait disparu un long moment. En fait, elle avait rejoint un Noir qu'elle avait repéré et qui lui plaisait. Elle y avait pris goût.

« Faut que ce soit une femme pour être tombée aussi bas », soupirait Jean-Claude.

Ses copains venaient encore boire l'apéritif, mais le plaisir n'était plus aussi authentique. L'anisette n'est pas compatible avec le tam-tam. Jean-Claude avait cru trouver la solution en confinant ses agapes à l'intérieur, fenêtres closes. Mais le tam-tam traverse les murs, fait bouillir la terre, fait vibrer le temps, l'air du temps et toutes les histoires qui circulent dans la nuit.

Au bout de quelques mois, Pedro frappa à la porte de Jean-Claude Hautiers. Ce dernier vint lui ouvrir en traînant ses pantoufles sur le carreau. Il n'avait pas l'air en forme.

« Ah, Jean-Claude, dit Pedro, comme je suis content de vous voir. Je passais dans le quartier. Je me suis dit : Tiens je vais dire un petit bonjour à Jean-Claude. Ça va bien ?

— Qu'est-ce qui devrait aller bien ?

— J'ai appris pour votre femme, Jean-Claude !

— Pas un mot sur cette salope !

— C'est un coup de folie, Jean-Claude. Elle vous reviendra. À un certain âge, les femmes sont folles de leur corps. Mais ça ne va jamais très loin.

— Si elle remet les pieds ici, je la descends comme une chienne !

— Vous êtes injuste, Jean-Claude. Je vous connais bien. Vous êtes espiègle, mais c'est sans méchanceté.

— Passer après un Nègre ! Jamais ! C'est une femme fichue !

— Allons, allons, reprenez-vous, Jean-Claude ! Si elle revient, vous la reprendrez. Vous l'aimez, c'est évident. Elle vous aime aussi.

— Salope !

— Vous ne le pensez pas, Jean-Claude !

— Je ne pense qu'à ça... »

Son regard se noyait dans les lointains, de l'autre côté de la rue où il y avait un terrain vague et des broussailles. D'une voix fatiguée, il confia à Pedro qu'il ne dormait plus depuis près de trois mois.

« J'espère que ce ne sont pas mes locataires qui vous dérangent, Jean-Claude ? Si tel était le cas, n'hésitez pas à me le dire. Je me charge de les morigéner.

— De les quoi ? couina Jean-Claude.

— De les morigéner, Jean-Claude. De les morigéner.

— Ce sont des sauvages. Ils ne sont pas accessibles à la civilisation. »

Pedro promit à Jean-Claude de lui rendre de nouveau visite le mois suivant. Par nostalgie du bon vieux temps, précisa-t-il.

Le mois suivant, il n'eut pas l'occasion de tenir sa promesse. Jean-Claude Hautiers avait changé de département et la maison était à vendre. Plutôt, elle était à brader. Il l'acheta. Irma lui reprocha de faire si légèrement un sort à toute une vie d'économies. Mais elle le laissa agir à sa guise, puisque ça le rendait heureux et qu'elle ne voulait que son bonheur. La maison fut louée à des amis des locataires de la première maison. Des baraques aussi. Chaque mois, il allait encaisser les loyers et c'était l'occasion d'une grande fête, d'un banquet sous le ciel, la musique à fond les tam-tams et de la rigolade, comme si la société des hommes était vraiment une merveille de la nature.

« Tu vois, Irma, dit-il un soir, je crois que je suis un homme redoutable. »

Irma ne comprenait pas ce qu'il avait voulu dire, mais elle l'approuva. Deux ou trois jours auparavant, elle avait croisé Josette. Elle s'était étonnée de la voir vêtue à l'africaine, en boubou de couleur.

« Ça vous change, avait dit Irma.

— Ça, vous pouvez le dire ! » s'était exclamée Josette, en riant.

Elle avait l'air épanouie. C'était une femme qui abondait toujours dans le sens de l'homme qu'elle aimait.

Ta tête d'assassin

Les mêmes lui demandaient toujours la même chose :

« Tonton, fais-nous ta tête d'assassin ! »

Il leur faisait sa tête d'assassin. C'était un don naturel qu'il s'était découvert par hasard après avoir assisté à la projection d'un film russe d'avant-guerre. En temps normal, son physique ne payait pas de mine. Il ressemblait un peu à un contrôleur des chemins de fer, sans la casquette. Son œil roux frisait légèrement. Il souriait comme une carmélite dans l'amabilité de l'extase. Tout en lui respirait la simplicité débonnaire et la gentillesse. Du reste, il était fonctionnaire au cadastre, un milieu en deux dimensions, plat comme un encéphalogramme de taille-crayon, et que la violence n'avait jamais dérangé. Pour l'essentiel, son travail consistait à remplir des reçus et des quittances, à la main, en veillant à ne pas se tromper dans les virgules.

Ses neveux, ses nièces, leurs petits camarades aimaient beaucoup qu'il leur fasse sa tête d'assassin. Il se décoiffait alors d'un coup de main. Ses yeux étaient exorbités, sa bouche tordue d'une certaine façon. Il crispait les muscles de son visage, rentrait la tête dans les épaules et se ramassait dans la pose d'un fauve qui va bondir sur sa proie. Les enfants s'effrayaient, prenaient les jambes à leur cou et se réfugiaient à l'abri d'un fauteuil ou dans un placard.

« Arrête, Jeff ! s'écriaient les parents, sans se fâcher. Ils vont encore faire des cauchemars toute la nuit. »

Il se récupérait dans sa figure d'honnête travailleur et toute la maisonnée éclatait de rire, peut-être rassurée.

Sa grimace était, en effet, particulièrement terrible. À la voir, on ne pouvait douter qu'elle imitait à la perfection l'horreur du crime. On y retrouvait certains prototypes d'images propagées par le cinéma ou par le Grand-Guignol. La plupart des gens ont une idée toute faite de ce à quoi ressemble un assassin. Ce préjugé leur a été inculqué très tôt, à travers les contes pour l'enfance où, dans

une épouvante radieuse, les ogres dévorent les petites filles et les sorcières font mourir les princesses.

Avec sa tête d'assassin dont il commandait les tics au millimètre, Jeff obtenait toujours un grand succès dans les repas de famille ou dans les banquets des associations dont il était membre. Certains chantent une chanson du bon vieux temps, d'autres racontent une farce régionale, lui faisait sa tête d'assassin. C'était un talent de société comme un autre. Il ne lui valait d'ailleurs aucun surnom, ni Landru, ni Petiot, ni Raspoutine, bien que chacun pût retrouver dans cette convulsion du visage les traits de son criminel de prédilection. On l'appelait Jeff. Et on lui demandait de faire sa tête d'assassin. Personne ne pensait à mal.

Cependant, Jeff sentait qu'il possédait une espèce de pouvoir. Il était capable d'inspirer de l'effroi. Un jour, alors que son banquier formulait quelques réticences pour lui accorder le prêt à des conditions privilégiées auxquelles il avait presque droit, Jeff s'était appuyé à deux mains sur le bureau qui les séparait et, faisant mine de réfléchir avec intensité, il avait fixé le banquier avec sa tête d'assassin. L'autre avait porté la main à son cœur. Rien de moins émotif que la mécanique intime d'un banquier. Pourtant, celui-là avait failli s'évanouir. Cinq minutes plus tard, Jeff sortait de la banque la tête haute et le prêt dans la poche.

Il ne savait pas pourquoi il avait fait sa tête d'assassin. L'idée lui en était venue malgré lui, parce qu'il se trouvait à court d'arguments, parce que le banquier était de mauvaise foi. Il n'avait pas contrôlé sa grimace. Pas tout à fait, en tout cas.

Il était désolé, car il détestait faire peur. C'était un doux, quasiment un poète, de cette race qui fait rimer amour avec toujours, célèbre le printemps dans les hirondelles, l'hiver dans le blanc manteau d'hermine, et voit de la beauté dès que ses yeux s'ouvrent sur les choses du monde. Mais l'homme est ainsi fait : à peine a-t-il constaté un phénomène qu'il éprouve le besoin de vérifier s'il est reproductible. L'intention n'est pas moins que scientifique et ne vise, au départ, qu'une information objective, donc morale. En quelques semaines, Jeff

conduisit, sur ces bases cartésiennes, diverses expériences qui confirmèrent ses dispositions à imposer sa volonté à des individus plus puissants que lui. D'un seul regard, il obtint des ristournes dans les commerces. On lui cédait des places dans les files d'attente. Il coupait court à n'importe quelle discussion où il n'était pas à son avantage, que ce fût pour la conquête d'une place de parking ou la liquidation dans les meilleurs délais d'une formalité administrative.

Toutefois, il n'abusait pas de sa tête d'assassin. Il ne l'exposa que pour la tester dans toutes sortes de circonstances de la vie courante. Il ne lui serait pas venu à l'esprit d'extorquer par ce moyen un peu d'avancement auprès de son chef de service. D'ailleurs, il renonça même très vite à gagner une place dans les files d'attente. Il estimait que ce n'était pas loyal. C'était un citoyen respectueux des lois, profondément convaincu des vertus de la démocratie et rompu à ce sport populaire et républicain qui consiste à attendre son tour sans manifester le moindre signe d'impatience.

Ce fut à cette époque qu'il rencontra Daphné, qui était aide-soignante à l'hospice. C'était une jeune femme assez fluette, assez blonde, assez discrète et assez jolie. Les vieux lui avaient enseigné les secrets du jeu de dominos et de la belote. Elle avait vécu trois ans en concubinage avec un chauffeur routier. Ils s'étaient séparés, d'un commun accord, quand il lui avait appris qu'il avait fait un enfant à une boulangère. Ce sont des choses qui arrivent, avait-elle soupiré.

Jeff l'avait aimée tout de suite. Ce n'était pas la première fois qu'il tombait amoureux.

Sans être un Casanova, le fonctionnaire du cadastre est suffisamment disponible pour se consacrer au marivaudage autour des machines à café, dans les espaces restreints de la photocopieuse, voire dans les bureaux abandonnés tôt dans l'après-midi par les supérieurs hiérarchiques appelés en ville pour des motifs de la plus haute importance. Sans négliger les appels de la chair, il privilégiait le sentiment. Il aimait consoler les femmes malheureuses. À ce titre, il bénéficiait d'un certain prestige auprès de ses collègues de sexe féminin, mariées ou

célibataires. Il savait les écouter. Pour le remercier de son attention et de l'apaisement qu'il leur apportait, par pure gratitude et dans le cadre des solidarités en cours dans la fonction publique, elles s'offraient à lui dans les toilettes ou dans le local des archives. Ce n'était pas à proprement parler de grandes amours. Mais certaines avaient compté, d'autres avaient duré, toutes avaient contribué à améliorer sensiblement ses conditions de travail. Il en conservait d'agréables souvenirs.

Avec Daphné, ce n'était pas la même chose. D'abord, elle ne travaillait pas au cadastre. Ensuite, elle n'avait pas besoin d'être consolée. Enfin, elle était amoureuse de lui. Pas comme une fonctionnaire est amoureuse d'un collègue pendant les heures de service, mais vraiment comme une femme est amoureuse d'un homme. Elle l'aimait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, le dimanche, les jours de fête. Lui téléphonait de l'hospice quand elle était de l'équipe de nuit et c'était un bonheur pour lui d'être tiré du sommeil par une voix aussi affectueuse. Elle lui adressait des cartes postales deux ou trois fois par semaine, pour des futilités, pour lui confirmer qu'elle l'aimait, qu'elle n'aimerait jamais que lui. À l'appui de ses déclarations, elle recopiait des paroles de chansons, des phrases de roman-photo, des petits poèmes idiots qu'elle adaptait à leur cas. Ces folies l'enchantaient et, de son côté, il essayait de se montrer à la hauteur de la situation. Il lui faisait livrer des fleurs, l'invitait dans des restaurants hors de prix, lui offrait des foulards, des bracelets. Tous les deux ou trois jours, ils se retrouvaient chez lui ou chez elle et c'était, après le repas aux chandelles, des nuits où les merveilles s'articulaient aux prouesses, où leurs gémissements se mêlaient sous la lueur onctueuse des lampes de chevet. Ils n'avaient jamais envie de dormir. Quand ils n'en pouvaient plus d'avoir fait l'amour, ils trouvaient la force de discuter jusqu'à l'aube, se découvrant tant de points communs qu'ils s'étonnaient de ne pas être une seule et même personne. Jeff la présenta à sa famille, à ses amis, à ses voisins, à ses collègues. Elle fit de même avec ce qu'elle

avait dans ses alentours. Ils ne se quittaient plus. Ils se marièrent un an plus tard sans avoir épuisé le millième de ce qu'ils avaient envie de vivre ensemble.

Elle lui avait confié qu'elle aimait bien de temps à autre recevoir une fessée. Quand les fesses lui cuisaient, elle atteignait par suite plus facilement l'orgasme, expliquait-elle. Le chauffeur routier lui abattait des battoirs si épais sur le râble que si elle avait eu des os à cet endroit elle serait sortie du lit avec le cul en forme de fractures. Elle suppliait Jeff de la frapper plus fort. Mais les mains d'un fonctionnaire ne sont pas aussi aguerries que celles d'un routier. Jeff se brisa un poignet.

Ce fut un mal pour un bien : quand il fut plâtré, les corrections qu'il administrait à sa femme gagnèrent en crédibilité. Elle l'aima davantage. Cela paraissait impossible, car elle l'aimait déjà au plus haut degré. Mais la femme amoureuse a les moyens de faire reculer les limites de l'absolu, pour autant que l'absolu a des limites, à l'instar d'une vulgaire opération cadastrale. En l'occurrence, Jeff dut admettre que l'absolu était un concept dépassé, une erreur de jugement. Daphné l'aimait chaque jour un peu plus et chaque nuit beaucoup mieux. Cette montée progressive vers un état qui n'a pas de nom, mais qui, s'il était nommé, rendrait l'infini à la médiocrité, les projetait dans une excitation où la métaphysique se combinait à la jouissance, où l'éternité n'était qu'une fraction de la minute. Jamais il ne s'était senti aussi bien dans une femme.

Un soir, alors qu'il se remuait sur elle et qu'elle gémissait en cadence, il entendit qu'elle murmurait, d'une voix essoufflée :

« Jeff, Jeff, fais-moi ta tête d'assassin ! »

Comme tous les hommes qui ont la prétention d'être aimés pour eux-mêmes, Jeff fut atteint en plein cœur par cette supplique, laquelle l'informait qu'il serait bientôt aimé, non pour sa personne, mais pour l'individu peu recommandable qu'il était capable de singer.

« Pas maintenant, dit-il, pour résister.

— Si, maintenant, Jeff. Fais-moi ta tête d'assassin !

— Ce n'est pas le moment », dit-il encore.

Il la regarda. Elle avait les yeux grands ouverts, le front mouillé de sueur, la bouche un peu béante.

« Si tu me fais ta tête d'assassin, je suis sûre que je jouirai plus fort. Ne me gâche pas mon plaisir, je t'en prie. »

Il ne pouvait rien lui refuser. Il ne lui refusa donc pas de faire sa tête d'assassin. C'était évidemment mettre le doigt dans un engrenage. La tête d'assassin la rendait folle de bonheur. Elle hurlait, elle montait littéralement au plafond, comme un tapis volant sur lequel elle emportait Jeff. Ils se cognaient aux lampes. Ils arrachaient les rideaux à coups de dents. Ils se poursuivaient en traversant les murs. Daphné vibrait comme un moteur d'avion à réaction. Elle s'horrifiait et, en même temps, elle savourait l'exploit personnel de tenir un homme dangereux à sa merci.

En temps normal, dans la journée, aux repas qu'ils prenaient ensemble dans la cuisine, ils n'évoquaient jamais ces bizarreries qui les liaient presque chaque nuit dans une ambiance bien imitée de malédiction, de carnage, de sacrilège. Ces courses à l'orgasme et aux violences ne déplaisaient pas à Jeff. Au début, il s'était senti gêné, honteux même. Mais l'efficacité de la méthode l'avait convaincu. De toute façon, les hommes n'ont pas de mission plus éminente que celle de rendre heureuses les femmes qui leur cèdent le privilège de vivre auprès d'elles.

Un dimanche matin, alors que Jeff lui beurrerait ses tartines de pain grillé et qu'ils étaient invités le midi à une fête de famille, Daphné, dont les cheveux séchaient sous une serviette-éponge nouée en turban, posa ses mains sur la nappe, à plat, et déclara :

« Jeff, il faut que je te parle. »

Elle avait l'air grave. Jeff crut qu'elle allait lui annoncer qu'elle était enceinte.

« Je t'écoute, roucoula-t-il en avançant la tartine beurrée.

— Je suis sûre qu'au dessert ta famille va te demander de faire ta tête d'assassin.

— Sûr, le mot est faible ! Ils me le demandent à chaque fois ! C'est une tradition dans la famille.

— Je ne veux pas.

— Tu ne veux pas quoi, Daphné ?

— Je ne veux pas que tu fasses ta tête d'assassin.

— Et pourquoi ?

— C'est quelque chose qui n'appartient qu'à nous deux. Si tu fais ta tête d'assassin devant d'autres gens, j'aurai l'impression que tu me trompes.

— Comment peux-tu penser une chose pareille, Daphné ? Ce sont les gens de ma famille. Je ne vais pas te tromper avec les gens de ma famille, voyons ! »

Il n'osait pas se scandaliser, ni élever la voix. Il se conservait dans un calme courtois, cajolant, faisait appel à des arguments raisonnables et débonnaires, à la charnière de la gentillesse et de la plaisanterie. Mais il évita d'ajouter une pointe d'ironie à son propos, car Daphné était susceptible, comme tous les êtres sensibles, et portée à des réactions parfois excessives. Elle ne se fâchait pas. Ce n'était pas non plus quelqu'un qui se réfugiait dans des bouderies. Non, elle se contentait de souffrir et s'arrangeait pour le cacher avec une fière ostentation. Elle riait trop fort, parlait trop vite, s'agitait inutilement, et derrière toute cette activité c'était le chagrin qui tirait les ficelles, très visiblement.

Elle repoussa sa tasse de café, eut un sourire qui ne se voulait pas triste, mais qui l'était assez pour que Jeff en déduise que la situation pouvait rapidement s'aggraver, voire dégénérer.

« Si tu fais ta tête d'assassin, je ne veux pas être là pour le voir. Je resterai à la maison.

— Enfin, Daphné !

— Ta tête d'assassin est à moi. Tu me l'as donnée. On est mariés. Tu as promis.

— Qu'est-ce que j'ai promis ?

— Tu as promis que tu gardais ta tête d'assassin pour moi toute seule.

— Je ne t'ai jamais dit une sottise pareille !

— Si tu as accepté de faire ta tête d'assassin à chaque fois qu'on fait l'amour, c'est que tu voulais que ce soit un élément de notre intimité, non ? Tu ne vas pas étaler notre vie intime sur la place publique ! Si tu faisais ça, tu t'attaquerais à mon plaisir. Et à mes sentiments.

— Notre amour est assez fort pour supporter que je fasse ma tête d'assassin à un repas de famille si on me le demande ! Il ne faut pas tout mélanger ! Voyons ! Voyons, Daphné ! Reprends-toi ! »

La serviette de table ne suffit pas à absorber ses larmes. Elle pleurait avec une sincérité plénière. Avec une telle abondance qu'elle en mettait partout, sur la nappe, sur la tartine, dans le café, sur son peignoir. Jeff gesticulait autour d'elle, sortant des mouchoirs du tiroir du buffet, lançant des paroles apaisantes, lui reprochant avec romantisme de se mettre dans des états pareils pour des motifs dérisoires. Il dansait l'urgence et la panique. Se frappait les tempes, du plat de la main. L'adjurait de revenir au calme. Il eut des paroles somptueuses, qui sonnaient comme des poèmes. Il fit des vœux, souhaita des choses, notamment que « tout rentre dans l'ordre ». Il tomba à genoux, les mains jointes au pied de la table, le regard embué. Il posa son front sur la cuisse de Daphné.

« Pardonne-moi, chérie ! Comme j'ai été fou et imprudent ! »

À travers l'étoffe, il sentit qu'elle frémissait. Il se releva et fit sa tête d'assassin. Pour marquer le coup avec éclat, il força dans la férocité. Il était bestial, barbare. Un sauvage. Le pire des tueurs. Le peignoir de Daphné s'ouvrit sans qu'elle eût besoin d'y mettre les mains, miracle du désir. Ils appareillèrent vers la volupté, dans une violence imprégnée des arômes du café et de l'odeur encore tiède du pain grillé.

À la fin du repas, la famille, ahurie, eut beau le supplier, Jeff ne daigna pas faire sa tête d'assassin, même pour amuser ses neveux et ses nièces. Daphné ne l'en aima que plus. Les soirs suivants, elle lui prouva qu'elle n'avait rien d'une ingrate.

« Tu es mon assassin, mon assassin à moi, lui chuchotait-elle, mon assassin à moi seule, l'assassin de mes nuits, l'assassin de mon cœur, l'assassin de mon âme. Tu m'excites et je t'aime. Tu me fais du bien, mon assassin, mon assassin d'amour. »

Suivait une longue incantation où le mot assassin, qui n'est pas aussi innocent qu'on pourrait le croire, revenait sans arrêt, comme un soupir qui chaque fois se voulait le dernier. Elle l'implorait. C'était une prière douloureuse. Lancinante, comme on dit dans les romans.

« Prends-moi ! Prends-moi ! Fais de moi ce que tu voudras ! »

Il la prenait, dans des figures éprouvées du classicisme sexuel, à la missionnaire, en levrette, en brouette, avec des variantes sans effronterie comme la pêche à la moule et la chatte à grosse bouche qui étaient pour lui des réminiscences de ces pratiques en faveur dans l'administration.

« Non, prends-moi avec tes mains ! lui commandait-elle. Prends-moi avec tes mains autour du cou ! Serre-moi fort ! Aime-moi ! Aime-moi ! »

Recru de fatigue fameuse, privé de volonté tant ce qu'il éprouvait le chavirait de bonheur, il succombait aux caprices de Daphné sans se poser de questions. Elle lui avait démontré maintes fois qu'il avait toujours intérêt d'obtempérer à ce qu'elle lui demandait. C'était une femme qui savait imposer ses raisons, sa logique. Elle savait ce qu'elle faisait. La nature l'avait pourvue d'étonnantes qualités de décision et de créativité. Jeff la suivait de confiance dans ses lubies les plus étranges et les plus inacceptables en temps de paix. Il la fessait quand elle en exprimait le désir. Il la bousculait en hurlant comme un coyote quand elle l'exigeait. Il la piétinait, la traînait sur le parquet, lui cognait la tête contre le bois du lit, lui tordait le nez et les oreilles. Elle flambait de bien-être. Pour elle, c'était un enchantement dont elle calculait chaque geste, un paradis dont elle avait dessiné les plans.

« Prends-moi à deux mains autour du cou ! disait-elle. Je sens que ça vient ! Serre ! Serre plus fort ! Plus fort ! »

Docile, il serrait sans se départir de sa tête d'assassin. Daphné étouffait, les yeux exorbités, la bouche émettant un enrouement d'angoisse. Il desserrait son étreinte.

« Serre encore, insistait-elle, j'y étais presque. Je sens que ça va venir. Serre ! Si tu m'aimes, serre et ne relâche pas ! »

Ses mains se refermèrent solidement autour du cou adoré, à le briser. Il chevauchait Daphné. Sous lui, le bassin de sa femme était secoué par des sursauts d'une brutalité qu'il n'arrivait pas à contenir tout à fait. Il surveillait dans son regard qui s'affolait la progression du plaisir. Il était heureux, comme un honnête artisan d'un travail bien fait. Elle allait connaître l'orgasme suprême, la divine divulgation, la jouissance définitive. Ensemble, ils atteignaient le palier supérieur de la délectation. Par la suite, il leur serait difficile de faire mieux.

Quand la tête de Daphné s'enfonça dans l'oreiller, sur le côté, après une ultime tension, Jeff décrispa ses doigts, se détendit doucement, et roula sur le bord du lit, avant de se rétablir dans la position assise. Il avait éjaculé sur le ventre de Daphné. C'était triste à voir. Il se souvenait à peine du plaisir splendide qui lui avait semblé durer un temps fou, énorme, et qui l'avait suspendu entre la vie et la mort, très haut dans les sensations humaines. Épuisé, il se dirigea vers la salle de bains. En passant devant la glace, il vit qu'il avait toujours sa tête d'assassin. L'image lui fut désagréable, comme un mauvais présage. Il actionna les muscles de sa face et reprit sa figure de fonctionnaire du cadastre. Il voulut se sourire. C'était l'occasion ou jamais. Mais il ne réussit qu'à tordre la bouche. Il mit cela sur le compte la fatigue. Il se sentirait mieux après une douche.

Effectivement, la douche lui fit le plus grand bien. Il avait l'impression de sortir d'un rêve, de recouvrer des forces. Il se lava les dents, puis se talqua avec soin de la tête au pied. Il était prêt. À quoi ? Il l'ignorait. Pas à remettre ça, pensa-t-il avec une trivialité enjouée et en poussant la porte de la chambre.

Daphné ne se trouvait plus dans le lit. Ni dans la pièce. Il l'appela dans le couloir. Puis descendit l'étage, frappa à la porte des toilettes, visita la cuisine, jeta un coup d'œil dans le jardin. C'est à ce moment, et parce qu'il ne comprenait pas la situation, qu'il eut le pressentiment qu'il se passait quelque chose de sérieux. Il songea à un accident cérébral. Il avait serré sans ménagement le cou de Daphné. Elle avait eu l'air de s'endormir, de s'abandonner à la détente du plaisir. En fait, peut-être avait-elle perdu connaissance et qu'en se réveillant elle n'avait plus su où elle se trouvait.

Mille pensées lui traversaient la tête, en tourbillons. Il se vêtit à la hâte et se lança à la recherche de Daphné, d'abord dans le quartier dont il explora tous les recoins, les cours, les jardins, les entrées d'immeubles. Puis, il remonta l'avenue, jusqu'à la gare, et une autre rue, plus haut, qui conduisait à un lotissement. Il tourna pendant trois heures, en vain. Vêtue d'une nuisette, nu-pieds, Daphné ne pouvait pas être partie très loin sans se faire remarquer. Il revint vers la gare. Le jour se levait dans les glaces de la salle d'attente. Les voyageurs du premier train régional attendaient sur le quai. Mais pourquoi Daphné aurait-elle pris le train ? Pour aller où ? C'est à la minute où il commençait à se demander s'il ne ferait pas mieux d'alerter la police qu'une camionnette stoppa à sa hauteur. Deux gendarmes en descendirent. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il était ceinturé, menotté, poussé dans la camionnette, calé sur le siège, solidement encadré. L'arrestation s'était effectuée sans un cri, sans un mot, sans une protestation de sa part, sans une menace de la part des gendarmes.

Il sut vite que Daphné avait déposé une plainte contre lui. À cette heure, un médecin l'examinait.

« Tentative d'homicide », marmonnait le flic avec l'air de signifier qu'il désapprouvait la chose sans la condamner.

Il tendit à Jeff un gobelet de café qu'il avait touillé à l'aide de son crayon à papier.

« C'est de saison », soupira-t-il sans que Jeff pût déterminer s'il évoquait la tentative d'homicide ou l'heure du petit déjeuner.

Le café était trop sucré. Le gendarme parlait avec mollesse, posait une question et n'attendait pas la réponse.

« Vous pouvez dire que vous avez eu de la chance. Vous auriez pu la tuer. En gros, il y a eu plus de peur que de mal. Vous vous êtes quand même mis dans de très vilains draps. Il va falloir nous expliquer tout ça.

— Je voudrais voir ma femme, dit seulement Jeff.

— Pour finir le travail ? » ironisa le flic en regardant ailleurs.

Daphné avait raconté n'importe quoi. Depuis quelque temps leur couple battait de l'aile. Jeff s'était révélé un être jaloux, possessif, intransigeant, sujet à la violence. Il l'avait frappée à plusieurs reprises. La déposition foisonnait de détails incongrus. Daphné se prétendait terrorisée. Le domicile conjugal était devenu un enfer pour elle. Elle redoutait le pire. Elle savait qu'elle risquait sa vie. Il ne lui avait pas caché qu'il la tuerait.

En ville, l'affaire fit scandale. Le journal publia une photo de Jeff à un banquet où il faisait sa tête d'assassin. Le journaliste s'en donnait à cœur joie. Il dépeignait le monstre assoiffé de sang sous le masque du paisible fonctionnaire, le sadique, le soudard qui ne trouvait son bonheur que dans les sévices qu'il infligeait à plus faible que lui.

Avec complaisance, Daphné se laissa filmer par la télévision. Tout le monde fut à même de constater qu'elle portait au cou les traces de dix doigts. Jeff regardait ses mains et ne parvenait pas à y voir les armes d'un crime. Il était resté sans voix. Il n'avait même pas eu le réflexe de se défendre. Le flic lui avait fait signer une déclaration dans laquelle il admettait avoir certainement eu l'intention de tuer sa femme, mais sans pouvoir définir ce qui l'avait conduit à commettre cet acte que rien, selon toute vraisemblance, n'avait laissé présager. À son propos, on parla d'un coup de folie. On le soupçonna de s'adonner à l'alcool. Ses parents témoignèrent en sa faveur, mais c'était ses parents. Dans un

style d'un classicisme désuet, son chef de service au cadastre manifesta sa stupéfaction, loua les qualités professionnelles d'un « employé sans histoires », exprima sa tristesse de voir ainsi brisé un avenir administratif qui s'annonçait brillant et conclut en affirmant, dans une nuance philosophique, que le meilleur des hommes ignore généralement ce que le destin lui réserve. C'était bien vu.

Au procès, Daphné, qui avait acquis une certaine expérience pendant l'instruction et au contact des médias, sut se montrer digne, sans colère, convaincante dans ses démonstrations, claire dans ses réponses, et généreuse à l'égard de Jeff, à qui elle pardonnait. Dans un sanglot bien maîtrisé, elle crut profitable d'avouer qu'elle n'avait jamais cessé de l'aimer, malgré le mal qu'il lui avait fait subir. Le tribunal était ému aux larmes.

Jeff fut condamné à la peine minimale. À aucun moment, il n'avait eu la volonté de contester ce qu'on lui reprochait. Ses avocats le prétendirent dépressif, bourrelé de remords, indifférent au sort qui l'attendait et envisageant la prison comme le juste prix de son geste. Il avait accueilli le verdict avec soulagement.

Sans cesse, depuis des mois, il revoyait cette nuit avec Daphné. Il se revoyait lui serrer le cou. Petit à petit, il ne l'entendait plus lui demander de la tuer ou de faire semblant de la tuer. À son propos, quelqu'un avait argué la double personnalité, un autre le voyait plutôt comme un pervers. Un troisième avait dit autre chose. Sans importance. Toutes ces opinions qu'on portait sur son cas ne contribuaient pas à éclaircir son propre jugement et il estimait plus simple de croire tout ce qui se disait de lui, le bon et le moins bon, en vrac et sans trier. Il ne pouvait s'empêcher de songer à Daphné, sans savoir s'il lui en voulait. Ensemble, ils avaient vécu des heures féeriques. Le souvenir lui en revenait parfois, dans sa cellule. Il ne repoussait pas ces souvenirs. Il ne les suscitait pas non plus. Il les acceptait. C'était à peu près tout ce qui restait de ce qu'il avait cru être le bonheur.

Finalement, il ne s'en sortait pas si mal. Il ne serait pas privé de liberté trop longtemps. Sa famille le soutenait. Ses amis ne lui avaient pas tourné le dos. Et son chef de service, sans aller jusqu'à s'engager dans une quelconque promesse, lui avait renouvelé la confiance de l'Administration.

Trois semaines après le procès, il fut appelé au parloir. Daphné était devant lui. Elle le regarda s'avancer, l'épaule basse, les mains dans les poches de son pantalon froissé, vaguement confus de la voir, près d'être secoué par une émotion à laquelle il ne lui semblait pas honorable de céder.

« Tu es magnifique, Jeff ! » dit-elle.

Il ne doutait pas de sa sincérité. Il savait encore lire dans ses yeux. Il constatait qu'elle avait envie de lui. Bouleversée, elle répétait qu'elle le trouvait magnifique, qu'il ne lui avait jamais paru aussi beau, qu'elle ne l'avait jamais aimé aussi fort.

« Et puis, il y a le décor ! murmura-t-elle. C'est fou ce que tu as l'air vrai là-dedans. »

Jamais il n'avait été sûr de rien, mais il était certain d'être heureux de la voir, là, d'apprendre par sa bouche qu'elle le trouvait magnifique, qu'elle l'aimait, car c'est ce qu'elle disait en ce moment, qu'elle l'aimait. En une seconde, en quelques mots murmurés, la prison lui apparut comme un havre de paix, comme le théâtre de toutes les espérances. Il se sentait bien. En harmonie avec les lieux, en accord avec lui-même, en communion avec Daphné.

« Grâce à toi, Jeff, j'ai vécu les plus beaux jours de ma vie. Chaque soir, je remercie le ciel de t'avoir rencontré. Je t'aime. Je ne t'ai jamais autant aimé. »

C'était peut-être trop. Elle s'exaltait. Il la devinait énervée, fiévreuse, impatiente.

« Je voudrais te poser une question, dit-il.

— Tout ce que tu veux, mon Jeff.

— Pourquoi as-tu dit que j'avais voulu te tuer ? Tu sais bien que c'est toi qui me le demandais. Je t'obéissais, juste pour te faire plaisir.

— Jeff, je veux continuer à croire que tu as voulu me tuer. Je suis une victime, tu comprends. Si tu n'étais pas un assassin, je ne pourrais pas t'aimer aussi fort. J'ai besoin de savoir que tu représentes un danger pour moi. C'est ce qui me plaît.

— Tu vois un peu où tes caprices m'ont conduit..., laissa-t-il tomber d'une voix à peine découragée.

— Pas mes caprices, Jeff. Ta violence, ta perversion, ta jalousie, tes vices, voilà les raisons qui font que tu es en prison. Mais je t'aime comme ça. Je te prends comme tu es. Ne change rien. Continue à être toi-même. Je t'aime, Jeff. Je t'attendrai. Je viendrai te voir toutes les semaines. Quand tu sortiras, je crois que ça va être une explosion, un tremblement de terre. On ne quittera pas le lit pendant quinze jours. J'ai tellement envie de tes mains sur mon cou. Tu me manques. »

Son sourire rayonnait. Elle lui confia qu'elle avait découpé tous les articles de presse, enregistré sur cassette les émissions de télévision. Elle avait tapissé la chambre avec des agrandissements des photos prises pendant le procès. Elle parlait de l'avenir comme d'un séjour paradisiaque.

« Je suis avec toi, dit-elle avec une grandiloquence qui sonnait juste. Je t'aiderai. Tu peux compter sur moi. La rédemption de l'assassin, ça c'est un projet de vie ! La réinsertion du criminel, quel défi formidable ! Compte sur moi, Jeff ! »

Il n'osa pas la contrarier, puisqu'elle ne voulait que son bien. Il la remercia. Il l'aimait encore terriblement, c'était une évidence qui le réchauffait jusqu'au plus profond de lui-même. Toutefois, il se sentit l'audace d'une minuscule mise au point. Il la fixa dans les yeux et, d'une voix qu'il voulait déterminée, il la prévint :

« Je suis heureux que tu me dises ce que tu me dis, Daphné. Mais je dois t'avertir tout de suite : ne compte plus sur moi pour te faire ma tête d'assassin. »

Il nota que cette résolution ne la surprenait pas. Elle avait cette moue entendue qu'il aimait. Elle le dévisagea avec gourmandise.

« Mais ce n'est plus la peine maintenant, Jeff. Je te regarde et je sais à quoi m'en tenir. »



GALLIMARD

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07

www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard*, 2005. Pour l'édition papier.

© *Éditions Gallimard*, 2018. Pour l'édition numérique.

Couverture : Photo © Marie Babey.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LES FIANCÉS DU PARADIS, *roman*, 1995.

LA CHASSE AU GRAND SINGE, *roman*, 1996.

LE COSTUME, *roman*, 1998.

LES BOTTES ROUGES, *roman*, 2000.

LE GRAND BERCAIL, *roman*, 2002.

CHARGES COMPRISES, *roman*, 2004.

LE JARDIN DU BOSSU, *roman* (Série Noire), 2004.

Aux Éditions du Mercure de France

SIMPLE, *roman*, 1999.

Aux Éditions Quorum

D'UNE ARDENNE ET DE L'AUTRE, *chroniques*, 1997.

MASSACRE EN ARDENNES, *roman* (avec Alain Bertrand), 1999.

Aux Éditions Finn

LES MARCHEURS, *chroniques*, 1998.

SUITE À VERLAINE (avec des photos de J.-M. Lecomte), 1999.

Aux Éditions Traverses

AUX PAYS D'ANDRÉ DHÔTEL (avec des dessins de Daniel Casanave), 2000.

Aux Éditions Le temps qu'il fait

NULLE PART, MAIS EN IRLANDE, *récit*, 2002.

Aux Éditions Siloë

LES ARDENNES (photos Jean-Marie Lecomte et Pascal Stritt), 1997.

Aux Éditions Labor

PLUTÔT LE DIMANCHE, *chroniques*, 2004.

Aux Éditions Estuaires

TERRINE RIMBAUD, *roman* (illustrations de Johan De Moor), 2004.

Aux Éditions Galopin

LA BEAUTÉ MAXIMALE, *roman*, 2005.

LIAISON À LA SAUCE, *roman*, 2005.

Franz Bartelt

Le bar des habitudes

« Guy Vouine était mou de naissance. Il avait coulé de sa mère, comme d'un pot de confiture renversé. L'accouchement n'avait requis aucun effort, aucune poussée. L'enfant faisait un petit tas sur les linges et le cri qu'il exhala pour manifester qu'il était vivant montait de lui avec la légèreté d'une vapeur. La sage-femme, qui en avait vu de toute sorte, se dit seulement qu'elle n'en avait encore jamais vu de si mou.

Plus tard, il s'avéra que l'enfant physiquement mou était également mou à l'intérieur... »

Au fil de ces seize brefs récits, Franz Bartelt raconte des destinées exemplaires, dans un registre tour à tour goguenard et tendre, loufoque et cruel.

Cette édition électronique du livre *Le bar des habitudes* de Franz Bartelt a été réalisée le 28 août 2018 par les
Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070347803 - Numéro d'édition : 254895).

Code Sodis : N86803 - ISBN : 9782072708480 - Numéro d'édition : 311372

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à partir de
l'édition papier du même ouvrage.